FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
II.
137
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

madio
Palchetto
Num.° d' ordine

141
2
10

B. Prov.
II
197

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME X.

111676

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

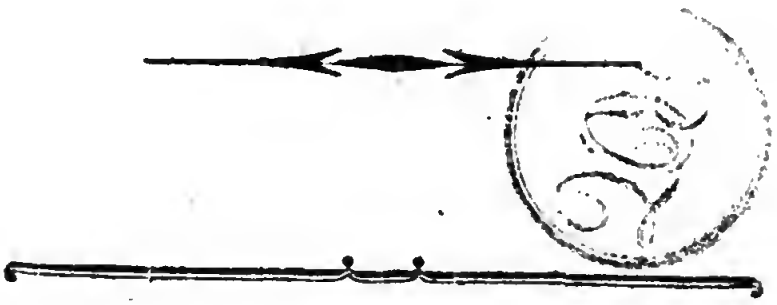
FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

M. JORDAN.



Amsterdam, 1789.

ÉLOGE

DE

M. JORDAN,

PAR FRÉDERIC II.

CHarles-Étienne Jordan naquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoiſe, originaire du Dauphiné. Son père, qui avoit quitté ſa patrie pour la religion, conſervoit ce zèle ardent, qui, occupé entiérement à ſatisfaire le Ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & juſteſſe des affaires de ce monde. Il avoit deſtiné les trois aînés de ſes fils au négoce, & il voua le cadet à l'Égliſe ſans conſulter ſon inclination & ſes talens.

Le jeune Jordan avoit une grande paſſion pour les lettres & pour l'étude : il dévoroit avec avidité tous les livres qui lui tomboient entre les mains, ſuivant ce penchant irréſiſtible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son père y fut trompé, & crut que, qui dit un homme de lettres, dit un

miniſtre ou un théologien. Il envoya ſon fils étudier à Magdebourg, ſous la direction de ſon oncle, qui étoit prêtre en cette ville. En 1719 il ſe rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles profeſſeurs en philoſophie, en éloquence & en théologie. Après qu'il ſe fut approprié les tréſors de Genève, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, il vola à Lauſanne pour y puiſer de nouvelles connoiſſances dans de nouvelles ſources.

De retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'inſtruiſit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua enſuite ſes études en théologie par déférence pour les volontés de ſon père, & après avoir paſſé par les degrés qui précèdent le miniſtère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite égliſe de Potzlow, village ſitué dans une des Marches.

La jeuneſſe de M. Jordan, la vivacité de ſon eſprit, & ſa paſſion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent ſentir la grandeur du ſacrifice qu'il faiſoit à ſon père. Pour l'en conſoler, on le paſſa du village où il étoit à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit

une ſphère bien étroite pour M. Jordan ; c'étoit un genet d'Eſpagne devant le ſoc d'une charrue. Son application & l'étendue de ſa mémoire l'avoient mis en peu de temps au bout de ſa bibliothèque.

Un homme de ſon âge ne pouvoit ni ne devoit ſe reſtreindre à ne converſer qu'avec les morts ; il devoit goûter la ſociété des vivans. C'eſt ce qui l'engagea à épouſer une perſonne dans laquelle il rencontroit les talens ſi rares, de la beauté, de l'eſprit & de la ſageſſe : c'étoit Suſanne Perrault, de laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

Ce même eſprit qui donne le goût des ſciences, porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement eſt ſûr, les idées claires, le raiſonnement conſéquent, plus l'homme eſt porté à s'acquitter ſans reproche de l'emploi, tel qu'il ſoit, qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainſi : Y avoit-il quelque méſintelligence dans le troupeau dont il étoit paſteur, c'étoit lui qui portoit les paroles de paix, & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les eſprits. Y avoit-il des perſonnes affligées, c'étoit M. Jordan qui les conſoloit, qui abandonnoit ſon étude, ſa femme

& tout ce qu'il avoit de plus cher, pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immodérée, & le peu de force qu'ils avoient ſur eux-mêmes en avoit privés. Y avoit-il quelques malades ou quelques mourans, fuſſent-ils même de cette eſpèce mépriſée par l'aviliſſement des emplois dans leſquels elle vit, c'étoit encore M. Jordan, dont le cœur compatiſſant & tendre aſſiſtoit dans leurs dernières heures ces perſonnes, qui loin de lui auroient ſouffert ſans ſecours, & ſeroient mortes ſans conſolation.

Un caractère ſi aimable, cette bonté de cœur qui ne ſe démentoit jamais, ce fond de charité inépuiſable, en un mot, toutes les bonnes qualités de M. Jordan, le firent aimer & reſpecter de tous les François, que la révocation de l'édit de Nantes avoit établis à Prentzlow : s'il prit part à leur affliction & à leur malheur, ils furent également ſenſibles à la mort de ſa femme qu'il perdit au mois de mars de l'année 1732. La vivacité de ſon tempérament & la force avec leſquelles les paſſions règnent dans l'ame de la jeuneſſe, ne permirent pas à M. Jordan de ſouffrir cette perte avec une conſtance ſtoïque. Vrai portrait de la fragilité

humaine, qui nous permet de triompher par nos raiſons de la foibleſſe des autres, mais qui nous laiſſe tomber les armes des mains quand il s'agit de nous-mêmes, le chagrin & la douleur le rongeoient; ſa ſanté en fut altérée ſi conſidérablement, qu'il eut des attaques réitérées de crachement de ſang, qui manquèrent de le joindre aux cendres de ſon épouſe. Sa maladie dégénéra en mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les emplois du miniſtère, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

Dans les chagrins qui proviennent de la tendreſſe, l'affliction eſt d'autant plus opiniâtre qu'elle ſe croit autoriſée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites, rouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé par les mains de la conſtance & de la fidélité: les diſtractions & le temps ont ſeuls le droit de les guérir.

Ces conſidérations jointes aux inſtances de ſes parens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à ſe donner le ſpectacle de la ſcène mobile du monde. Son

eſprit porté à la philoſophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entiérement du côté de la littérature. Il ne ſe borna point à voir des palais, à contempler des édifices, à ſe rendre ſpectateur des diverſes cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays; unique fruit que la légéreté & le peu de diſcernement de la plupart des jeunes gens recueillent de leurs voyages. Car, en effet, quel uſage peut-on tirer de l'inſpection locale de ces ouvrages qui ſont le produit de l'opulence, & ſouvent de la prodigalité? Il ne ſe fixa qu'à connoître ces grands hommes, dont l'eſprit étendu, l'élévation du génie & l'érudition, font l'honneur de leur patrie & de leur ſiècle. Je ne vous tracerai point le nom des s'Graveſande, des Muſchenbroek, des Voltaire, des Fontenelle, des Dubos, des Clarcke, des Pope, des Le Moivre, & de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la briéveté : ce furent ces hommes célèbres que M. Jordan voulut voir & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainſi que les Romains voyageoient autrefois en Grèce, & ſur-tout à Athènes, pour ſe former l'eſprit & le goût dans ce pays, qui étoit alors le berceau des arts & l'aſyle des talens. Il ſatisfaiſoit

ſa curioſité : c'étoit peu pour lui ; il voulut encore contenter ſes ſentimens : il compoſa la relation de ſon voyage, dans laquelle il rend juſtice à la beauté du génie & aux talens de ces hommes rares, pour leſquels il conſerva une haute eſtime pendant toute ſa vie. Qu'il eſt difficile à l'amour-propre de rendre au mérite un hommage pur & exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos ſemblables, & ſurtout de ceux qui courent avec nous la même carrière, ſemblent ravaler les nôtres : & qu'il eſt rare d'unir la modeſtie & l'impartialité avec beaucoup d'eſprit & de connoiſſance! C'étoit une vertu particulière en M. Jordan, à laquelle il a été conſtamment attaché toute ſa vie, & ſans laquelle il n'eût point laiſſé ce grand nombre d'amis, qui donnèrent à ſa perte de véritables regrets.

De retour à Berlin, il rentra dans ſon cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble émulation qui porte les eſprits bien faits à ſe perfectionner davantage : il liſoit tout & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lu.

Sa mémoire étoit ſi vaſte, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, &

des anecdotes les plus curieuſes en ce genre.

L'eſprit, le mérite, & ſur-tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de reſter enſeveli plus long-temps dans ſon cabinet. Le Prince Royal, à préſent Roi (Fréderic II), l'appella à ſon ſervice au mois de ſeptembre 1736. Depuis ce temps il paſſa ſa vie à Reinsberg, partagé entre l'étude & la ſociété, eſtimé & aimé univerſellement : & uniſſant cette politeſſe que donne l'uſage du monde, à la profondeur de ſes connoiſſances, il déridoit les ſciences, & les produiſoit à la cour ſous les livrées des agrémens & de la galanterie.

Après la mort de Fréderic-Guillaume I, le Roi le plaça dans une ſituation où il pût tourner au profit de la patrie les talens de ſon eſprit, & les vertus de ſon cœur. Il fut revêtu du caractère de conſeiller-privé. Il employa toute la ſagacité de ſon eſprit à l'utilité de l'état : c'eſt à lui que Berlin eſt redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons régner. Toutes les rues furent débarraſſées de cette eſpèce lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuſe de la charité des citoyens. Une maiſon de tra-

vail s'éleva par ſes ſoins, dans laquelle mille perſonnes qui vivoient à la charge des particuliers, ſe nourriſſent à préſent de leur induſtrie, & emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun deſquels des perſonnes furent prépoſées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvues avec diſcernement & connoiſſance, de profeſſeurs habiles & ſavans : toutes ces nouvelles inſtitutions, & le ſoin de faire fleurir les académies ſont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des ſciences & belles-lettres, il en fut élu vice-préſident.

Qu'on ne diſe point que la culture des ſciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon eſprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embraſſe. Les ſciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau luſtre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité ſe formèrent ſous la tutelle des lettres, ſi je puis me ſervir de ce terme, avant que d'occuper les dignités de l'état ; & ce qui ſert à éclairer l'eſprit, à perfectionner le jugement, & à étendre la ſphère des connoiſſances, forme certainement

des ſujets propres à toute eſpèce de deſtinations. Ce ſont des plantes cultivées avec ſoin, dont les fleurs & les fruits ſont d'une beauté plus rafinée, & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres, qui dans les bois ſauvages, abandonnés à eux-mêmes, croiſſent au hazard, & dont les branches bizarrement entortillées, n'offrent pas même à la vue un ſpectacle agréable.

Lorſqu'après la mort de l'empereur Charles VI, le roi entra en Siléſie à la tête de ſes armées pour revendiquer l'héritage de ſes ancêtres, que la proſpérité de la maiſon d'Autriche lui avoit retenu longues années avec peu d'attention à ſes droits; M. Jordan ſuivit S. M. dans le campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des muſes au tumulte des armes & à la diſſipation d'une armée, dont les opérations & les mouvemens étoient continuels. Ces campagnes & ſon ſéjour fréquent à la cour, lui laiſsèrent cependant le temps de travailler aux différens ouvrages qui nous reſtent de lui, tels qu'une Diſſertation latine ſur la vie & les écrits de *Jordanus Brunus*, un Recueil de littérature, de philoſophie & d'hiſtoire; l'Hiſtoire de la vie & des ouvrages de M. la Croze; ſans compter quelques manuſcrits qu'une modeſtie

outrée l'empêcha de faire imprimer. Il disoit qu'il falloit porter la lumière dans ces endroits ténébreux, que la nature envieuse paroît vouloir cacher aux hommes, qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux & dignes de son attention, ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité des matières, & revêtir des traits & des carnations de la Vénus de Médicis un squelette décharné, pour publier ses ouvrages & pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avoit pour objet que ses ouvrages ; il paroissoit même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre, il corrigeoit sans cesse ses nouveaux écrits ; ne croyant jamais par son travail & son assiduité, pouvoir donner assez de preuves du respect & de la déférence qu'il portoit au public.

Il ne manquoit aux avantages, dont M. Jordan jouissoit, qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences, la patrie, ses amis & son maître le perdirent par une maladie longue & douloureuse, qui l'emporta le 24 mai 1745, âgé de 44 ans & quelques mois, sans que sa patience l'abandonnât dans des maux, dont le poids s'appesantit par la durée, & qui devinrent sou-

vent insupportables aux ames les plus fermes, & à ceux même dont la constance paroît inébranlable dans les périls les plus évidens.

M. Jordan étoit né avec un esprit vif, pénétrant, & en même temps capable d'application : sa mémoire étoit vaste, & contenoit comme dans un dépôt, le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr, & si son imagination étoit brillante, elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison, sans écart dans ses saillies, sans sécheresse dans sa morale, retenu dans ses opinions, ouvert dans ses discours, préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes, ardent à s'instruire, modeste à décider, aimant le mérite & le faisant connoître, plein d'urbanité & de bienfaisance, chérissant la vérité & ne la déguisant jamais, humain, généreux, serviable, bon citoyen, fidèle à ses amis, à son maître & à sa patrie : sa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens ; la malignité & l'envie se turent devant lui : le Roi, tous ceux qui le connurent, l'honorèrent de leurs regrets sincères.

Telle est la récompense du vrai mérite, d'être estimé pendant la vie, & de servir d'exemple après la mort.

CORRES-

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
MONSIEUR JORDAN.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal.

Ce 13 avril 1739.

Doctiſſime, ſapientiſſime Jordane! Les enfans de Fouquet dont je me ſuis chargé, doivent être mis au collège françois de Berlin, qui eſt derrière ma maiſon. Ayez la bonté de prévenir les gens de ce collège, afin qu'on les reçoive, & qu'ils y ſoient entretenus à mes dépens ſur le pied du jeune Beauſobre. Il faut qu'on leur faſſe faire leurs humanités, & je réglerai le reſte à mon arrivée à Berlin; je paîrai alors tous les frais & dépens, qu'ils n'ont qu'à avancer juſqu'alors.

Je vous ſouhaite ſanté & contentement à Rémusberg, & je vous prierai de me rendre viſite, lorſque nous ſerons un peu moins affairés. Voici une épitaphe que j'ai faite ſur

G***, à la réquiſition de perſonnes auxquelles je n'oſe ni ne puis rien refuſer.

Ci-gît un maréchal, un miniſtre, & de plus,
Un grand financier, un chanoine laïque:
Paſſans, qui connoiſſez ſa fourbe politique,
Laiſſez dans l'oubli confondus
Et ſes vices & ſes vertus.

J'ai tâché d'y mettre le moins de fiel qu'il m'a été poſſible, afin que la modération qui doit aſſaiſonner toutes nos actions raiſonnables, ne s'écarte pas de la poéſie, non plus que du reſte de ce que je puis faire.

Les inſectes de Ruppin vous préſentent leurs reſpects, les vieux bouquins s'humilient dans leur pouſſière & ſe mettent à vos pieds, & moi je ſuis avec l'amitié que vous me connoiſſez, votre zélé admirateur.

LETTRE II.

Du Prince Royal.

Pétersdorf, ce 23 juillet 1739.

MOn cher Jordan, nous voyageons il y aura trois ſemaines bientôt. Il fait une chaleur comme ſi nous étions à califourchon ſur un rayon du ſoleil; il fait une pouſſière comme ſi un nuage nous rendoit inviſibles aux paſſans; avec cela nous voyageons comme les anges, ſans ſommeil & preſque ſans alimens. Jugez

donc ſi je ne ſuis pas à préſent ce qu'on appelle un très-joli garçon. Si cela continue, on deviendra tout hébêté & ſtupide; mais je me perds dans mes comparaiſons; & je vous grille aſſez mal à propos aux rayons hyperboliques du ſoleil.

Des nouvelles. Tout le monde ſe porte bien. Le roi m'a donné toute ſon économie de chevaux, ce qui rapporte à préſent dix à douze mille écus, & pourra monter dans quelques années à ſeize ou dix-huit mille: je ſuis ſûr que vous y prenez part; auſſi en aurez-vous votre petite portion, & je verrai mes bons chevaux pruſſiens métamorphoſés en livres dans votre bibliothèque.

Adieu, mon cher Jordan. N'oubliez point ceux à qui leur deſtinée très-ambulante fait parcourir les régions voiſines des nations hyperborées, & qui ſoupirent après la tranquillité & le repos. Mes complimens aux êtres penſans qui penſent bien, à Berlin.

LETTRE III.

Du Prince Royal.

Kœnigsberg, ce 3 août 1739.

MOn cher Jordan, je vous envoie une lettre pour Voltaire, que vous copierez, que vous fermerez de votre cachet, & que vous ferez partir par la voie de Girard.

Me voici donc arrivé dans la capitale d'un pays où l'on eſt foudroyé l'été, & où le monde crève de froid en hiver. C'eſt un pays plus propre à nourrir des ours qu'à ſervir de théâtre aux ſciences. Les habitans ſouples, flatteurs, rampans, mais fiers, hautains & arrogans, ſont auſſi fades dans leur humilité qu'inſupportables par leur inſolence. Les arts n'ont jamais été cultivés ici, & il y a grande apparence qu'ils ne le ſeront jamais. Je vous dirai cependant que j'ai entendu prêcher dimanche un miniſtre qui m'a ſurpris par ſon éloquence : je crois que la bonne déeſſe s'eſt égarée dans ce voiſinage, & que pour ſe mettre à l'abri des glaçons de Courlande, elle s'eſt logée ſur la langue de ce prêtre. Je vous avoue que je n'ai jamais entendu de meilleur allemand, de plus belles phraſes, ni un ſtyle plus coulant & mieux orné ; & il faut avouer que ce M. Kant eſt ſans contredit l'homme du royaume qui débite le plus noblement des pauvretés.

Mes oreilles ſont ſi étourdies par l'éloquence bruyante de notre infanterie, qu'elles ſoupirent beaucoup après ces ſons flatteurs & remplis de moëlleux, qui les careſſent, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, ſi agréablement dans la paiſible & douce retraite de Rémusberg.

Ma verve eſt pendue au croc ; mais je ſens bouillonner quelque choſe dans ma tête qui pronoſtique une inondation de vers aſſez prochaine. Aiguiſez les dents de votre critique, aiguiſez vos limes, car je vous avertis que je vous donnerai de la beſogne. Enfin, il me ſemble que j'ai encore cent mille riens à vous dire ; il faut que la ſageſſe retienne l'intempérance de ma plume, & que je ſonge que *doctiſſimus Jordanus* a des occupations plus dignes de ſon profond ſavoir & de ſa vaſte érudition, que celle de lire les billeveſées que lui écrit un voyageur oiſif, & qui ſe livre ſans réſerve au plaiſir de babiller.

Adieu, Seigneur. Soyez perſuadé qu'à parler ſérieuſement il y a peu de perſonnes qui vous eſtiment plus que votre très-affectionné.

LETTRE IV.

Du Prince Royal.

Kœnigsberg, ce 8 août 1739.

JE vous écris le matin à quatre heures, faute d'autre temps. Vous me croirez bien occupé, ſi vous en jugez par ce début; mais vous changerez bientôt de ſentiment, ſi vous daignez réfléchir au proverbe ſpirituel que je ne ſais quel ſage a inventé, & qui dit que les apparences ſont trompeuſes.

Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, & cela depuis la pointe du jour juſqu'aux ténèbres de la nuit. Ne vous imaginez point que ce ſoit pour bouleverſer le monde; ne croyez pas non plus que ce ſoit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faiſons que promener tout doucement avec nous l'oiſiveté & l'ennui. Ce ſont, je crois, les pénates de Kœnigsberg; car les gens qu'on voit, & l'air qu'on reſpire, ne ſemblent ne nous imprimer autre choſe. Enfin, mon cher, je ſuis à préſent à la tête de preſque toutes les affaires matrimoniales du pays. Vous ſavez que j'ai ſigné par le paſſé des diſpenſes de parenté; me voilà à préſent près de partir pour les haras, où tout propagera gratis; ainſi je ferai multiplier les créatures de nos états, tant hommes que brutes. Si vous étiez

ici, je vous donnerois le choix de la plus jolie fille Lithuanienne, ou de la plus belle cavalle des haras. Au moins que votre ſageſſe ne s'en ſcandaliſe point ; car entre fille de ce pays & jument de haras, il n'y a que la différence de bête à bête.

Je ſerai le 17 à Berlin, où je compte bien de vous voir & de laiſſer déborder toute une mer d'idées que j'ai retenues par des digues & des boulevards de circonſpection, plus forts que ceux par leſquels les Hollandois enchaînent l'océan. Si la comparaiſon vous paroît trop forte, il ne dépendra que de vous de la réduire à ſa juſte proportion. Adieu à Jordan & à ſa bibliothèque. J'eſpère de revoir le premier leſte & gai comme un pinſon, & l'autre augmentée preſque du double.

LETTRE V.

Du Prince Royal.

Aux Haras de Pruſſe, ce 10 août 1739.

MOn cher Jordan, vous êtes le plus joli garçon du monde ; vous m'envoyez tous les jours des lettres de Voltaire, des pièces nouvelles, & vous m'écrivez des lettres charmantes. Je ne vous renverrai rien pour tant de belles choſes ; car ce pays ſi fécond en chevaux, ſi bien cultivé, ſi rempli de monde, ne

fournit pas un ſeul être qui penſe. Je vous aſſure, ſi je reſtois long-temps ici, que je perdrois le peu de bon ſens que je puis avoir ; mais graces au Ciel, on y a mis ordre ; car je pars ſamedi avant l'aſtre du jour, & je compte d'être à Berlin mardi, avant que la terre emportée par ſon mouvement journalier, ait perdu de vue l'œil du monde.

En vérité voilà de l'excellent, & je défie madame de Scudéry, Sarraſin, Balzac avec Voiture d'avoir fait de plus beau phébus de leur vie. Je travaille actuellement à la préface de la Henriade (*a*) ; j'eſpère que vous en ſerez content. J'ai trouvé un beau champ pour louer ; il n'y a que des vérités à dire, & des vérités qui feront plaiſir à l'auteur, ſans pouvoir bleſſer la délicateſſe du public.

Vous ſerez mille fois mieux avec Céſarion que je ne ſuis ici ; j'aimerois autant mourir que d'y reſter. Un certain je ne ſais quoi a glacé ma veine ; je ne ſais ſi ce pays n'eſt pas propre pour penſer, ou ſi le dieu des vers ne l'a jamais regardé d'un œil favorable ; mais je ſens bien que la matière y domine beaucoup ſur l'eſprit. Je partirai ſamedi comme une fronde crétoiſe, & je voyagerai auſſi vîte qu'il me ſera poſſible, pour arriver mardi à ſept heures du ſoir à Berlin. A préſent nous voici aux commiſſions : mes complimens à madame

(*a*) Voyez ci-devant tome VI, page 197.

Rocoules & au bon Truchsès. Vous pouvez envoyer par le premier ordinaire le deſſein de mes armes, & de ce qu'Honoré vous demande ; car on en trouve à Berlin. Adreſſez-vous à Truchsès, qui vous le fera avoir. Adieu, cher Jordan. Je ſuis à vous, & je me mets à l'ombre de votre ſcience, comme la timide tourterelle qui ſe cache dans le creux des chênes, pour éviter l'impétuoſité des tempêtes, & pour fuir les griffes carnaſſières des oiſeaux deſtructeurs.

LETTRE VI.

Du Roi.

Wéſel, ce 2 ſeptembre 1740.

MOn inſpecteur des hôpitaux, je ne devois attendre de vous que des nouvelles des petites-maiſons ; mais comme votre génie eſt ſupérieur à vos emplois, vous avez ſu m'écrire de jolies choſes. J'ai fait un voyage à Strasbourg, dont j'ai fait une deſcription poétique, que j'ai envoyée à Voltaire ; mais faute de copiſte je n'en ai pu garder un double. J'ai eu deux accès de fièvre ; je ne ſais encore ſi ce ſera tierce ou quarte ; mais ne vous en embarraſſez pas ; quoi que ce ſoit, il n'y a point de danger. Maupertuis eſt arrivé. Joli garçon, aimable en compagnie, cependant de cent piques inférieur à Algarotti. Je prépare un petit eſclandre à

M. de Liège (a), & je veux voir quel train cela prendra, avant que de partir d'ici. Je n'ai point encore réſolu où & comment je verrai Voltaire avec la marquiſe de l'Aſtrée; mais je les verrai ſûrement. Adieu, bon Jordan de mon ame. Ne m'oublie pas, & ſois ſûr de mon amitié.

LETTRE VII.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 ſeptembre 1740.

TRès-reſpectable inſpecteur des pauvres, invalides, orphelins, fous, & des petites-maiſons; j'ai lu avec une mûre méditation la très-profonde lettre jordanique que je viens de recevoir, & j'ai réſolu de faire venir votre ſavant fourré de grec, ſyriaque & hébreu. Écris à Voltaire, que quoique je l'aie refuſé, je me ſuis raviſé, & que je voudrois de ſon petit Fourmont diminutif.

J'ai vu ce Voltaire que j'étois ſi curieux de connoître, mais je l'ai vu ayant ma fièvre-quarte, & l'eſprit auſſi débandé que le corps affoibli. Enfin avec gens de ſon eſpèce il ne faut point être malade; il faut même ſe porter très-bien, & être mieux qu'à ſon ordinaire ſi l'on peut. Il a l'éloquence de Cicéron, la dou-

(a) Pour l'affaire de Herſtal; voyez la *Nouvelle Vie de Fréderic II*, par M. l'Abbé Dénina, pag. 47 & ſuiv.

ceur de Pline, & la ſageſſe d'Agrippa ; il réunit en un mot ce qu'il faut raſſembler de vertus & de talens de trois des plus grands hommes de l'antiquité. Son eſprit travaille ſans ceſſe, chaque goutte d'encre eſt un trait d'eſprit partant de ſa plume. Il nous a déclamé Mahomet I, tragédie admirable qu'il a faite ; il nous a tranſportés hors de nous-mêmes, & je n'ai pu que l'admirer & me taire. La marquiſe du Châtelet eſt bienheureuſe de l'avoir ; car des bonnes choſes qui lui échappent, une perſonne qui ne penſe point & qui n'a que de la mémoire pourroit en compoſer un ouvrage brillant. Cette Minerve vient de faire ſa phyſique ; il y a du bon. C'eſt Koenig qui lui a dicté ſon thême ; elle l'a ajuſté & orné par-ci par-là de quelque mot échappé à Voltaire à ſes ſoupers. Le chapitre ſur l'étendue eſt pitoyable, l'ordre de l'ouvrage ne vaut rien ; il y a même de très-groſſes fautes, car dans un endroit elle fait tourner les aſtres d'occident en orient. Enfin c'eſt une femme qui écrit & qui ſe mêle d'écrire au moment où elle commence ſes études ; car quatre ou cinq ans ne ſont pas ſuffiſans pour ces matières, & il ne faut prendre la plume qu'après avoir bien digéré ce qu'on a à dire, & lorſqu'on ſe ſent maître de ſa matière ; mais lorſqu'on ſe mêle d'expliquer ce qu'on ne comprend pas ſoi-même, il ſemble voir un bègue qui veut enſeigner l'uſage de la

parole à un muet. Après tout, puiſqu'elle trouve du plaiſir à écrire, qu'elle écrive, quoique ſes amis devroient lui conſeiller charitablement d'inſtruire ſon fils ſans inſtruire l'univers, de ne point parler d'algèbre dans un livre de métaphyſique, & de ne point deſſiner des figures, lorſqu'on peut s'expliquer clairement ſans leur ſecours.

J'attends demain mon accès de fièvre. Je ſuis un peu haraſſé du voyage, ſans avoir cependant perdu l'envie de bavarder. Tu me trouveras bien bavard à mon retour; mais ſouviens-toi que j'ai vu deux choſes qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur, ſavoir Voltaire, & des troupes Françoiſes. Si je n'avois pas eu la fièvre, j'aurois été à Anvers & à Bruxelles, j'aurois vu le Brabant, & cette Émilie ſi aimable & ſi ſavante. On en dit beaucoup de bien d'ailleurs, & ce que j'en dis, ne regarde que ſon livre, qu'elle auroit pu s'épargner.

Adieu, très-ſavant, très-docte, très-profond Jordan, ou plutôt très-galant, très-aimable & très-jovial Jordan; je te ſalue en t'aſſurant de tous ces vieux ſentimens que tu ſais inſpirer à tous ceux qui te connoiſſent comme moi. *Vale.*

P. S. Écris du moment de mon arrivée. Ami, ſais-m'en gré, car j'ai travaillé & je vais travailler encore comme un Turc, ou comme un Jordan.

LETTRE VIII.

Du Roi.

Ruppin, ce 28 novembre 1740.

SEigneur Jordan, te voilà riche en incluſes; j'eſpère que tu les délivreras toutes. Tu verras encore ſûrement des ſcènes à Berlin qui nous divertiront tous deux. Mande-moi ce que tu ſais & ce que tu ne ſais pas. Des nouvelles du poëte, des nouvelles de l'italien, de politique, de littérature, de bavardage, enfin tout ce que tes oreilles entendent & ce que tes yeux voient. Rien n'eſt indifférent dans un temps de criſe, & les bagatelles tiennent quelquefois de plus près aux grandes choſes qu'on ne le penſe.

Je travaille ici, & pour me délaſſer je fais des vers les plus fous du monde. Je ſerai vendredi après-midi à Berlin, où j'aurai le bonheur d'entendre Jordan.

Ton avare boira la lie de ſon inſatiable déſir de s'enrichir; il aura 3300 écus. Son apparition de ſix jours me coûtera par journée 550 écus (*a*). C'eſt bien payer un fou, jamais bouffon de grand ſeigneur n'eut de pareils gages.

Adieu, l'ami. Ne m'oublie pas, écris-moi ſouvent, & trouve-toi dans mon antichambre vendredi à quatre heures après-midi.

(*a*) C'étoit un médecin.

LETTRE IX.

Du Roi.

Ruppin, ce 30 novembre 1740.

SEigneur Jordan, ta lettre eſt ſupérieure à un grec & hébreu, & aſſurément elle ne ſent point la docte poudre de l'antiquité, qui gâte tant d'eſprits, & appeſantit tant d'heureux génies.

La cervelle du poëte eſt auſſi légère que le ſtyle de ſes ouvrages, & je me flatte que la ſéduction de Berlin aura aſſez de pouvoir pour l'y faire revenir bientôt, d'autant plus que la bourſe de la marquiſe ne ſe trouve pas toujours auſſi-bien fournie que la mienne. Tu rendras à cet homme, extraordinaire en tout, la lettre ci-incluſe, avec un petit compliment en ſtyle de ſavante maquerelle; tu en feras autant aux grâces d'Algarotti, aux courbes de Maupertuis, & à la tour babylonienne de Des Molards. Mande-moi beaucoup de folies, ce qu'on dit, ce qu'on penſe & ce qu'on fait. Berlin, dit-on, a l'air de dame Bellone en travail d'enfant; j'eſpère qu'elle accouchera de quelque choſe de bon, & que je gagnerai la confiance du public par quelques entrepriſes hardies & heureuſes. Enfin me voici dans une des plus belles circonſtances de ma vie, &

dans des conjonctures qui pourront poſer une baſe ſolide à ma réputation. Ton prêtre en a une fauſſe ; hélas ! je n'ai jamais entendu nommer ſon nom, & les ſyllabes qui le compoſent, n'ont jamais frappé mes oreilles dans l'ordre où vous me les marquez. Mes ſoins ne ſont ni d'aujourd'hui ni d'hier pour les bleds, mais c'eſt de longue main. Dans des temps calamiteux on n'eſt pas maître des événemens, & tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'être induſtrieux. Heureuſement mes ſoins n'ont pas été inutiles. Adieu. Je te reverrai vendredi, & ſi tu me dis, *ma foi, je ne ſais rien*, je te donnerai le fouet. Ma lettre commence comme une ode & finit comme un lampon.

LETTRE X.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 décembre 1749.

SIRE,

TOut le monde eſt ici dans l'attente de l'événement, dont la plupart ne peuvent déterminer ni la raiſon ni le but. Je ſuis charmé de voir une partie des états de V. M. dans le pyrrhoniſme : c'eſt un mal qui eſt devenu épidémique. Ceux qui, ſemblables aux théologiens, ſe croient en droit de certitude, prétendent

que V. M. eſt attendue avec une impatience religieuſe par les proteſtans ; que les catholiques eſpèrent de ſe voir délivrés d'une infinité d'impôts, qui déchirent cruellement le beau ſein de leur égliſe. Vous ne pouvez que réuſſir dans votre courageux & ſtoïque deſſein, puiſque la religion & l'intérêt trouvent également leur compte à ſe ranger ſous vos étendards.

Wallis, qui commande, à ce qu'on dit, a fait punir un Siléſien comme calomniateur : il annonçoit l'arrivée prochaine d'un nouveau Meſſie. J'ambitionne ce genre de martyre.

Les critiques croient la démarche préſente directement oppoſée aux maximes renfermées dans le dernier chapitre de l'*Anti-Machiavel*.

Le mot de *manifeſte* termine à préſent preſque toutes les converſations : on veut qu'il en paroiſſe un aujourd'hui, qui ne doit être que la préface d'une ample déduction, à laquelle un juriſconſulte travaille. On court chez les libraires, comme on s'empreſſe à voir un phénomène céleſte qu'on auroit annoncé. Voilà le début de ma gazette, qui ne peut être placée aux pieds ſacrés de V. M. que deux fois la ſemaine, vu l'arrangement des poſtes.

Je paſſerai la matinée de vendredi en prières & en oraiſons ; les aſtronomes prétendent que Mars entrera ce jour-là dans la conſtellation de la double aigle. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE

LETTRE XI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 décembre 1740.

SIRE,

LE manifeſte enfin paroît : tout le monde eſt ſurpris de ſa briéveté. On attendoit & on vouloit une déduction ample & circonſtanciée ; & au-lieu de cela, on reçoit un compliment fait aux puiſſances, que l'on croit fort alarmées. On épluche cette déclaration, comme un théologien prêchant un texte de l'Écriture. Chacun l'explique à ſa manière : l'un prétend y trouver une frappante clarté, l'autre au contraire y croit voir une obſcurité affectée & politique.

Le peuple prétend ici que le grand-duc de Lorraine a été incognito à Rheinsberg.

Un mot de M. de Beauveau m'a ſurpris. On parloit des circonſtances préſentes. Le marquis, d'un air de réſerve, me dit : *Je ne ſais qui a fait naître au Roi l'idée de la démarche préſente, mais je crois qu'il ne fait pas tant mal.* Perſonne n'entendra mieux le ſens de ces paroles que V. M.

Une nouvelle qui m'a paru originale, & qui eſt aſſez répandue : l'électeur de Saxe a de cuiſans remords de conſcience de ſon change-

ment de religion. Il ne ſait comment obtenir cette tranquillité d'ame que lui donnoit autrefois le luthéraniſme. Ce n'eſt point au pape auquel il s'adreſſe, pour lever ſes ſcrupules ; mais c'eſt au roi de Pruſſe qu'il ouvre ſon cœur, pour raffermir ſa foi chancelante, & pour donner à ſon *Credo* la conſiſtance néceſſaire. *O tempora!*

Une choſe eſt ſûre, c'eſt que tout Paris eſt plein du changement de religion de V. M. : les lettres écrites à Berlin en ſont pleines. Cette nouvelle me fait naître une idée, c'eſt que les théologiens ne veulent point que le Ciel perde. Puiſqu'un roi ſe prive par ſon abjuration de ſes droits, l'autre les revendique par ſa repentance.

J'ai l'avantage d'être avec un reſpect profond, & un parfait dévouement, &c.

LETTRE XII.

Du Roi.

Du quartier de Milchau, ce 19 décembre 1740.

SEigneur Jordan, ta lettre m'a fait beaucoup de plaiſir par rapport à tous les raiſonnemens que tu me marques. Demain j'arrive au dernier quartier auprès de Glogau, que j'eſpère d'avoir dans peu de jours. Tout favoriſe mes deſſeins, & j'eſpère de revenir à Berlin, après

les avoir exécutés glorieuſement, & de façon qu'on aura lieu d'en être content. Laiſſe parler les envieux & les ignorans ; ce ne ſeront jamais eux qui ſerviront de bouſſole à mes deſſeins, mais bien la gloire ; j'en ſuis pénétré plus que jamais, mes troupes en ont le cœur enflé, & je te réponds du ſuccès. Adieu, cher Jordan. Écris-moi tout le mal que le public te dit de ton ami, & ſois perſuadé que je t'aime & t'eſtimerai toujours.

LETTRE XIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 décembre 1742.

SIRE,

LA nouvelle la plus récente que je puiſſe préſenter à V. M. c'eſt le départ de M. de Beauveau. Il finit hier de parcourir le cabinet de médailles, dont il eſt autant charmé que l'eſt le public du riche préſent qu'il a reçu. On dit que celui du roi de France, donné à M. de Camas, lui eſt fort inférieur en valeur.

On publie une alliance entre V. M., la France & la Suède. On dit plus que tout cela : on veut que la reine de Hongrie ſoit morte en couche ; je n'en crois rien.

On implore dans toutes les égliſes le ſecours

du Ciel pour la proſpérité des armes de V. M., & on allègue pour raiſon unique de cette guerre, l'intérêt de la religion proteſtante. A l'ouïe de ces mots, le zèle du peuple ſe réveille : on bénit Dieu qui a ſuſcité un défenſeur auſſi puiſſant. On ſe récrie de ce qu'on a oſé le ſoupçonner d'indifférence pour le proteſtantiſme. On aſſure, ſans l'avoir examiné, que les droits de V. M. ſont inconteſtables. Oh, le beau coup d'état !

Le brave Paſcal, qui pourroit bien un jour décorer ſa boutonnière des oreilles de Voltaire, contre lequel il eſt fort irrité, a fait une action d'un homme d'honneur. Ne ſachant à quel ſaint ſe vouer, il vint trouver M. de Maupertuis, & lui emprunta dix louis pour faire ſon voyage. M. de Beauveau, touché de l'état de cet officier, lui offrit place dans ſa voiture, pour retourner en France. Paſcal l'accepte, & va rendre l'argent à l'aſtronome bienfaiteur, qu'il remercie.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 24 décembre 1740.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, me remplit de joie & de contentement. Je n'ai jamais douté de la réuſſite de ſes deſ-

ſeins : c'eſt un bâtiment bien étayé, qui peut même ſoutenir la tempête & l'orage. Des troupes qui ſe voient commandées par un roi, ne ſauroient être ſans gloire. Tirer un peuple d'une famine preſqu'inévitable, conquérir une province au milieu de l'hiver, c'eſt le plus beau commencement de règne qu'on liſe dans l'hiſtoire.

La ville annonçoit déjà V. M. dans Breslau, & tout cela fondé ſur une lettre qu'un marchand avoit reçue. Jamais circonſtance n'a mieux été étoffée dans un roman que ne l'étoit cette nouvelle. Depuis qu'on croit V. M. agir en faveur du proteſtantiſme, on la fait marcher à pas d'Achille aux extrêmités de la Siléſie.

Ce qu'il y a de ſûr & de très-certain, c'eſt que les cours étrangères ont fait ici à leurs miniſtres des reproches ſur leurs relations : ils n'ont pu s'imaginer le but de l'armement, ils les ont accuſés d'une trop grande crédulité. Ce n'eſt que depuis que V. M. ſe trouve au milieu du camp, & que la Siléſie eſt en partie conquiſe, qu'on commence à le croire.

Wolf a été reçu à Halle à peu près comme les Juifs recevroient leur Meſſie, qu'ils attendent depuis ſi long-temps. Une pédante cohorte l'a eſcorté juſque dans ſa maiſon. Lange, ſon ennemi, eſt venu le voir, & l'a comblé de politeſſes, au grand étonnement de la faculté.

Madame de Rocoules, plus gaie qu'à l'or-

dinaire, m'a chargé d'envoyer à V. M. les trois pièces ci-jointes, qu'elle croit convenir comme la principale pièce d'une toilette, à une dame; c'eſt l'appendice d'un équipage guerrier.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 25 décembre 1740.

SIRE,

J'Ai reçu deux pièces du camp, écrites avec beaucoup d'eſprit, & d'une plaiſanterie très-fine. Il eſt facile d'en reconnoître l'auteur: d'ailleurs on y cite un paſſage qu'on dit être du roi Salomon, & qui ne ſe trouve pas à coup ſûr dans les livres qui nous en ſont reſtés. Je ſuis trop zélé partiſan d'Horace, pour ne pas revendiquer cette réflexion, qui lui appartient. Mais Horace ne vaut-il pas Salomon pour l'auteur de l'ingénieuſe, mais mordante ſatyre?

Voici de très-mauvais & impertinens vers venus de Hollande, & envoyés ici à nos libraires. J'ai cru devoir les envoyer à V. M.

Une nouvelle généralement ici répandue, c'eſt que V. M. allant de Schweidnitz à Lignitz, un archiprêtre avoit publiquement exhorté ſes chères ouailles à recevoir les troupes Pruſſiennes avec tous les égards qu'elles méritent, &

à les assister en tout ce qu'elles pourront. Cette action ne me paroît pas marquée au coin d'un zèle catholique.

Les gazettes, & par conséquent le public, assurent que M. le comte de Rottembourg est envoyé à Berlin de la part de la cour de France, pour y négocier une affaire de la dernière importance.

Ce qu'on affirme avec une certitude opiniâtre, c'est que V. M. doit s'aboucher avec le grand-duc de Lorraine ; & les affaires terminées, aller passer avec ce prince le carnaval à Venise.

J'ai l'honneur d'être avec tout le respect possible, &c.

LETTRE XVI.

Du Roi.

Neumarck, ce 30 décembre 1740.

Vive Jordan & sa belle humeur! Tu n'engendrois pas le spléen, mon ami, lorsque tu m'écrivis ta dernière lettre. Pour nous autres, qui sommes ici par voie & par chemin, nous nous flattons avec raison d'être dans peu au bout de notre carrière, & d'avoir fait un petit exploit qui méritera quelque considération. Les bons coups vont se faire, & je me flatte que dans huit jours je pourrai t'écrire quelque chose de plus substantiel que les billevesées

dont je t'ai entretenu jusqu'à présent. Nous sommes aux portes de Breslau : Glogau doit se rendre dans peu ; la ville est aux abois, & d'ailleurs nos affaires commencent à prendre le train qu'elles devoient naturellement prendre.

Adieu. Divertis-toi bien, & étudie auprès de ton bon fourneau, tandis que nous nous battrons à travers la boue, ou dans la neige. N'oublie pas, je t'en conjure, ton admirateur, qui crêvera un de ces jours de l'estime qu'il a pour toi.

LETTRE XVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 31 décembre 1740.

SIRE,

BErlin est rempli de la prise de Glogau, les gazettes en parlent ; on circonstancie ce fait jusqu'au point de dire que le siège en a duré quatre heures, & que chaque heure a coûté cent hommes, qui y ont perdu la vie. Mon barbier, d'un air empressé, me vint annoncer cette nouvelle ; le mot de Glogau lui échappe, il se le rappelle ensuite, & d'une joie vive & impétueuse il m'annonce que le roi de Prusse a pris le Grand-Mogol.

V. M. pourroit-elle croire que dans le livre de Kosterus, publié il y a très-long-temps, on lui donnoit la Silésie & la Moravie ? Le

partage que cet auteur y fait des états de l'empereur, mérite d'être lu par ſa ſingularité. J'ai eu ſoin de faire tranſcrire les paſſages en queſtion, qui traduits ne peuvent que divertir V. M. L'électeur George-Guillaume, frappé, à ce que dit Bayle, des révélations de ce fanatique, voulut le voir, le fit examiner par les théologiens de Francfort-ſur-l'Oder : & il ſe rendit à Berlin, par ordre de ce prince, en 1625, 1626 : l'électeur eut avec lui divers entretiens.

Le miniſtre Achard eſt inquiet ſur le ſujet de ſon beau-frère Horguelin, un des plus riches marchands de Breslau, comme V. M. pourra le voir par ce billet qu'il m'écrit : je l'ai aſſuré qu'il devoit ſe tranquilliſer & qu'il n'avoit rien à craindre dans cette circonſtance, ni pour ſon parent, ni pour ſon bien, qui y eſt en dépôt.

J'ai vu une lettre de Paris dans laquelle on dit que la misère y eſt toujours plus grande.

On embarque ici force canons ; ce nouvel envoi donne lieu à bien des réflexions : on va les conſidérer d'un air d'étonnement : on ne comprend point quel en doit être l'uſage, puiſqu'on croit déjà la Siléſie ſous l'autorité de V. M.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec un profond reſpect & un parfait dévouement, &c.

LETTRE XVIII.

Du Roi.

Sans date.

LIſte des nouveaux livres qui ſont ſous preſſe & qui vont ſe débiter à Breslau, ce 3 de janvier 1741.

Le Baron en mauvaiſe humeur, ou le Sr. P... piqué d'une mouche. Ce livre n'eſt guère goûté, parce qu'on y remarque beaucoup de paſſages d'un auteur F. mal entendus & mal traduits, ce qui fait croire au public que l'auteur P. s'eſt trop précipité en le compoſant. Le jugement du public peut ſervir de règle aux auteurs qui ont envie d'écrire, pour bien digérer leur matière avant de la produire.

On débite encore, quoique ſous le manteau, un autre livre intitulé : *La Léthargie politique*, ou *Façon de guérir le mal hongrois*, à Vienne, & ſe vend chez Bartenſtein.

Nouveau ſtratagême du Diable pour eſcamoter une ame au bon Dieu, ou *les Tours de paſſe-paſſe de maître Gonin dans les enfers*, déduits par un évêque fruſtré de ſon diocèſe, & enrichi des notes d'un dragon embourbé.

L'Amant inconſolable, ou *le Cocu en herbe*, ou *le Trompeur & demi.* Ouvrage rare, écrit par un Italien, ſe vend à Ferrare, à 6 gros.

Généalogie de l'Ane de Balaam. Ouvrage

très-curieux & rare, avec les armes de tous ſes ancêtres, gravées par Picart, grand in-folio, travaillé par un Anglois & augmenté par un Allemand. Pèſe 24 livres & 2 quintaux.

Tableau de la Réſurrection, où l'on voit repréſentés la perplexité des chanoines troublés dans leur molleſſe par le bruit du tambour; le plaiſir des *** en ſe retrouvant pucelles; & la rage des bigots en ſe voyant damnés.

L'Analyſe du Droit Canon, écrit par le très-érudit Sr. de Linger, avec un Commentaire du P. d'A. Ouvrage admirable pour les juriſconſultes, & de grand uſage pour les rois; le tout enrichi de vignettes dans le goût de Watteau.

La Bibliothèque des Sots, ou *Recueil des bons mots des autres, répétés juſqu'à la troiſième génération, & retournés dans la fripperie des beaux-eſprits, à l'uſage des ignorans de la poſtérité.*

Traité de la Chaſſe forcée, par le Pr. M., ou *le Cerf en rut*, avec une très-profonde Diſſertation ſur les propriétés de ***.

Le diminutif du rien, ou *l'Art de la bagatelle*, par le même auteur.

Traité nouveau d'éloquence par un muet, la propriété des couleurs par un aveugle, & l'art de penſer par un extravagant. Ouvrages admirables de philoſophie, plus clairs que tout ce qui a été produit juſqu'à préſent.

Si l'on ſouhaite quelqu'un de ces livres, on les trouvera à Breslau, rue du bon-ſens, chez l'homme de Platon.

LETTRE XIX.

De M. Jordan,

Berlin, ce 7 janvier 1741.

SIRE,

JE commence ma lettre par trois *on dit*, que j'aurois bien de la peine à garantir. *On dit* que la reine de Hongrie a tellement été ſenſible à l'entrepriſe de V. M., qu'elle a juré par le Styx, qu'elle aimoit mieux livrer tous les Pays-Bas à la France, que de voir la Siléſie manger ſon pain & boire ſon vin ſous les étendards brandebourgeois. Cette nouvelle a paſſé à travers cinq ou ſix oreilles politiques, qui la ruminent.

On dit que la France prête deux millions à la Bavière, pour que cette dernière puiſſe ſoutenir ſes juſtes prétentions.

Enfin *on dit* que la Ruſſie prendra fortement le parti de l'Empire. Voilà trois objets propres à exercer la politique de ceux qui s'en occupent une partie de la journée.

Une choſe eſt également certaine & particulière, c'eſt que le bruit de la priſe de Glogau étant parvenu à Glogau, tout le monde a été

dans la joie, & buvoit à la ſanté de celui qui rétabliſſoit les murs de Sion, dans un pays où l'erreur avoit toujours cherché à les abattre entiérement.

Voici deux morceaux de la gazette de Cologne, que je crois devoir envoyer à V. M., du 20 décembre 1740.

» M. de Borck..... donna jeudi dernier » un grand repas aux miniſtres d'état & étran- » gers. On aſſure que ce ſeigneur ſe trouvant » depuis peu à une table dont le marquis de » Mirepoix étoit auſſi, celui-ci lui dit qu'il » couroit un bruit que S. M. Pruſſienne faiſoit » marcher des troupes pour le ſervice de notre » cour, & que M. de Borck répondit que » non-ſeulement ce bruit étoit fondé, mais » que le roi ſon maître étoit prêt à en faire » marcher un plus grand nombre pour le ſer- » vice de la reine de Hongrie & de Bohème. » Le même miniſtre s'eſt, dit-on, expliqué à » peu près de la même manière dans le repas » de jeudi dernier. Quoi qu'il en ſoit de ceci, » il eſt certain que la cour ne paroît aucune- » ment intriguée de la marche des troupes de » Pruſſe ».

Le ſecond article ſe termine par cette réflexion, qui ſuit un détail fait des préparatifs pour l'expédition préſente. » La deſtination de » ce corps, dans cette ſaiſon, & dans la con- » jonĉture préſente, eſt toujours un myſtère

» qu'aucun miniſtre étranger n'oſe peut-être ſe » vanter d'avoir pénétré ». J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 10 janvier 1741.

SIRE,

LA déduction des droits inconteſtables de V. M. ſur la Siléſie, a paru ſamedi dernier : c'eſt ſur ce ſujet que roule à préſent la converſation des politiques. On convient aſſez généralement ſur le droit ; mais les articles 15 & 16 ſont expoſés à la critique. Les uns prétendent que l'auteur auroit dû les omettre, puiſqu'ils ſemblent affoiblir la force des précédentes preuves : les autres voudroient les voir munis d'une autorité. Les perſonnes qui n'entendent pas l'allemand, attendent avec impatience la traduction de tout l'ouvrage.

On aſſure que V. M. a les clefs de Breslau entre les mains, que les bourgeois de ce pays ſont charmés d'être ſous ſa protection. Je n'en ſuis point ſurpris : & ils me paroiſſent agir fort conſéquemment.

On a imprimé en Saxe la vie du feu roi en 2 vol. in-8vo. J'ai parcouru cet ouvrage, qui à peine mérite d'être feuilleté. Le ſtyle françois n'en vaut rien, il eſt écrit ſans goût,

sans jugement, & même sans prudence. Celle qui paroît en Hollande, & que la Martinière dirige, fera entiérement tomber celle-ci. Je fais traduire à du Molard l'ouvrage sur les conversations angloises de Swift, dont l'extrait a diverti autrefois V. M.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXI.

Du Roi.

Ottmachau, ce 14 janvier 1741.

MOn cher M. Jordan, mon doux M. Jordan, mon paisible M. Jordan, mon bon, mon bénin, mon pacifique, mon humanissime Jordan.

J'annonce à ta sérénité la conquête de la Silésie, je t'avertis du bombardement de Neisse, je te prépare à des projets plus importans, & je t'instruis des succès les plus heureux que les flancs de la fortune aient jamais enfantés.

Voilà qui doit te suffire. Sois mon Cicéron quant au droit de ma cause, je serai ton César quant à l'exécution.

Adieu, tu sais si je ne suis pas avec la plus cordiale amitié, ton fidèle ami.

LETTRE XXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 janvier 1741.

SIRE,

IL eſt arrivé un courier, à ce que prétend le peuple, il y a trois jours, qui annonce au public curieux la reddition du grand Glogau, avec perte de cinquante grenadiers & de deux officiers. Il y a eu grande alarme à cet égard dans le quartier des dames de Berlin; des pleurs ont été répandus, avant que la nouvelle fût confirmée. C'eſt commencer par où l'on doit finir. J'ai été fort tranquille ſur ce ſujet, parce que je ſais que V. M. eſt fort au-delà de Breslau, en très-bonne ſanté, & que ceux à la conſervation deſquels je m'intéreſſe, ont l'avantage & l'honneur de l'accompagner.

J'ai remis à M. Gautier, garde du cabinet des antiquités, les ſept médailles, contre quittance. Il ſeroit bien à ſouhaiter que toutes celles qui ont été trouvées en Pruſſe ſuiviſſent la même route.

Il y avoit dans la gazette d'Utrecht un article que je crois devoir envoyer à V. M.; c'eſt dans celle du vendredi, 6 janvier, article de Ratisbonne. » On écrit de Nuremberg qu'on » y paroiſſoit craindre que le roi de Pruſſe ne

» renou-

» renouvellât quelques anciennes prétentions » ſur cette ville ».

Le bruit eſt ici généralement répandu que Berlin aura la conſolation de voir V. M. ſur la fin du mois. Cette nouvelle eſt trop agréable pour pouvoir être ſi facilement crue.

J'ai l'honneur d'être, en attendant que je puiſſe me mettre aux pieds de V. M., après la glorieuſe conquête, avec un reſpect profond & un attachement inviolable, &c.

LETTRE XXIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 janvier 1741.

SIRE,

TOutes les lettres qui viennent de Siléſie ne ſauroient aſſez ſe louer des troupes de V. M., du bon ordre & de la diſcipline qui y règnent.

On imprima ſamedi dernier, dans les gazettes de Berlin, une lettre d'un officier Pruſſien, qui veut bien rendre compte au public de ce qui s'eſt paſſé depuis l'expédition de Siléſie juſqu'au moment du départ de ſa lettre. Il y a des perſonnes qui, prétendant fonder leur raiſonnement ſur une expérience militaire de pluſieurs années, ne ſauroient ſe perſuader que tout ce qui eſt dit par l'auteur ſur l'ordre des

marches, & ſur la rareté des traîneurs, ne ſoit un peu exagéré. J'ai entendu fortement diſputer ſur ce point : & l'on convint que ce qui paroîtra exagéré ſur ce ſujet à un étranger, ne le ſera point à une perſonne qui ſera un peu au fait de l'ordre de nos troupes.

Douze miniſtres partent aujourd'hui pour le pays conquis, ce qui fait beaucoup de plaiſir à tout le monde : on les a vus ſe deſtiner à ce voyage, avec la même joie que les peuples d'autrefois voyoient ceux qui partoient pour la Terre-Sainte.

Le miniſtre de l'empereur eſt, à ce qu'on m'a aſſuré, fort chagrin de n'avoir point depuis ſix ordinaires reçu de lettres de ſa cour. Il eſt du nombre de ces honnêtes gens qui ont l'avantage de pouvoir s'affliger pour les intérêts de leur maître.

Il s'eſt paſſé à Hanovre une affaire entre les domeſtiques de M. de Beauveau, & ceux de l'aubergiſte chez lequel il étoit logé : le différend ne rouloit que ſur quelques gros : il y a eu à cette occaſion des épées tirées, des gens bleſſés, & un tapage de diable. J'ai bien remarqué que cette nouvelle ne faiſoit pas plaiſir aux amis de ce miniſtre : d'ailleurs les gazettes de Hollande l'ont rapportée d'une façon à en faire un peu ſentir le ridicule.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIV.

Du Roi.

Ottmachau, ce 17 janvier 1741.

J'Ai l'honneur d'apprendre à votre humanité que nous nous préparons chrétiennement à bombarder Neiſse, & que ſi la ville ne ſe rend pas de bon gré, néceſſité ſera de l'abîmer. D'ailleurs nos affaires vont le mieux du monde, & tu n'entendras bientôt plus parler de nous ; car dans dix jours tout ſera fini, & j'aurai le plaiſir de vous revoir & de vous entendre environ dans quinze.

Je n'ai vu ni mon frère ni Kayſerling ; je les ai laiſſés à Breslau, pour éviter de les expoſer aux dangers de la guerre ; ils en ſeront peut-être un peu fâchés, mais je ne ſaurois qu'y faire ; d'autant plus que dans cette occaſion on ne peut participer à la gloire à moins que d'être mortier.

Adieu, Monſieur le Conſeiller. Allez vous amuſer avec Horace, étudier Pauſanias, & vous égayer avec Anacréon ; pour moi, qui n'ai pour mon amuſement que des merlons, des faſcines & des gabions, je prie Dieu qu'il veuille bientôt me donner une occupation plus douce & plus paiſible, & à vous ſanté, ſatisfaction, & tout ce que votre cœur déſire.

LETTRE XXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 21 février 1741.

SIRE,

L'On assure que V. M. a donné un texte aux prédicateurs de Silésie, sur lequel ils doivent prêcher. Ces paroles sont si bien choisies, qu'elles méritent d'être rapportées. On les trouve dans le 1er livre des Macchabées, chap. 16, §. 33, 34. *Mais Simon lui répondit, & dit: Nous n'avons point pris le pays d'autrui, & nous n'en tenons point d'autre : mais c'est l'héritage de nos pères, qui a été pendant quelque temps injustement possédé par nos ennemis ; mais lorsque le temps nous a été favorable, nous avons repris l'héritage de nos pères.* Ce qu'il y a de fâcheux dans tout cela pour nos protestans zélés, c'est que ce livre, comme V. M. *le sait parfaitement*, n'est point reçu parmi nous, il ne l'est que par les catholiques.

La *Nouvelle Bibliothèque*, de novembre 1740, fait un extrait de l'*Anti-Machiavel*, dont il paroît des traductions en allemand, en italien & en anglois : » Nous ne connoissons, dit » le journaliste, aucun auteur, ou plutôt aucun » livre de morale comparable à celui-ci..... » ce qui nous étonne, c'est ce langage si pur,

» cet uſage ſi *ſingulier* d'une langue qui n'eſt » pas, dit-on, celle de l'auteur. Pluſieurs morceaux nous ont ſemblé écrits dans des termes » ſi énergiques, le mot propre nous a paru ſi » ſouvent employé, & ſi ſouvent mis à ſa place, » que nous avons douté quelque temps que » l'ouvrage ſoit d'un étranger ».

L'auteur fait un parallèle de Télémaque & du Machiavel ; il donne toute la préférence au dernier, ſoit par rapport au ſtyle, ſoit par rapport aux choſes. Ici, dit-il, on voit un ſtyle uni, mais vigoureux & plein, un langage mâle, fait pour les choſes ſérieuſes que l'on traite. Enfin il remarque qu'il y a des endroits dans ce livre qui ſuppoſent une connoiſſance profonde de la métaphyſique.

Je ne penſe ma foi plus, depuis le départ de V. M. Il y a des ténèbres & des ombres fortes dans mon eſprit. J'ai l'honneur & le bonheur d'être avec reconnoiſſance & un reſpect profond, &c.

LETTRE XXVI.

Du Roi.

Schweidnitz, ce 24 février 1741.

AMi Jordan, tu me feras plaiſir de me venir joindre avec Maupertuis ; prends le chemin de Breslau, & reſte là juſqu'à nouvel ordre.

J'aviſe à préſent à nos ſûretés, & je prépare tout pour pouvoir faire avec ſuccès la campagne prochaine. Je ne ſais d'où vient ta mélancolie ; mais j'eſpère que tu n'auras pas beſoin de l'augmenter. J'aime la guerre pour la gloire ; mais ſi je n'étois pas prince, je ne ſerois que philoſophe. Enfin il faut dans ce monde que chacun faſſe ſon métier, & j'ai la fantaiſie de ne vouloir rien faire à demi.

Ne m'oublie pas ou mort ou vif, & ſois perſuadé que de philoſophe devenu guerrier, je ne t'en eſtime pas moins dans le fond du cœur. *Vale.*

LETTRE XXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 28 février 1741.

SIRE,

VOtre Majeſté a l'art de guérir les malades d'une manière plus naturelle que le roi de France ne guérit les écrouelles ; à l'arrivée de la charmante lettre dont elle a bien voulu m'honorer, il m'a ſemblé ſentir mon mal diminuer : & j'eſpère même être bientôt en état d'obéir à l'ordre gracieux que j'ai reçu.

Je ne doute point que M. de Maupertuis ne ſe rende toujours très-volontiers aux ordres de V. M., & ne faſſe le voyage avec moi.

Je viens de recevoir dans ce moment une lettre adreſſée à un ami, de Marſeille, où il y a une ſtrophe qui, je crois, mérite que V. M. la liſe :

Tous ces raiſonneurs du portique,
Sous des habillemens groſſiers,
Cachoient la gloire fantaſtique
D'être des hommes ſinguliers ;
Le corps & l'eſprit à la gêne,
Au fond d'un tonneau, Diogène
Ne cherche pas la vérité ;
Mais ce cynique y vient attendre
L'inſtant où le grand Alexandre
Viendra flatter ſa vanité.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Roi.

D'un village dont j'ignore la figure & le nom, ce 3 mars 1741.

JOrdan, je ſuis bien fâché de l'accident qui vient de t'arriver. Mes vœux ſeront toujours pour ta conſervation & pour tout ce qui peut t'être agréable. Je ne te ſuis guère reſté en arrière ; je viens de l'échapper belle d'un gros parti de houſards, qui a penſé nous envelopper & nous prendre. Sans vanité, ma petite habileté m'a tiré d'affaire. Je n'ai pas perdu un chat de mon monde ; mais le malheur en a

voulu à un eſcadron de Schulenbourg, ſur lequel 400 de ces houſards ſont tombés, & leur ont tué 10 maîtres.

Mes complimens à Maupertuis; dis-lui qu'il ne dépend que de lui d'opter entre l'Islande & la Siléſie, & que de quelque côté qu'il ſe tourne, mon amitié & mon eſtime l'accompagneront toujours. Il n'a pas tort; je ſuis accablé d'affaires, j'en ai de toutes les ſortes & façons. Ma foi, ſi les hommes étoient ſages, ils négligeroient plus qu'ils ne font un fantôme de réputation qui leur cauſe bien des peines, & qui leur fait tourner à la peine un temps que le Ciel leur avoit donné pour jouir. Tu me trouveras plus philoſophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des paſſions, le déſir de la gloire, la curioſité même, pour ne te rien cacher, enfin un inſtinct ſecret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtois, & la ſatisfaction de voir mon nom dans les gazettes & enſuite dans l'hiſtoire, m'a ſéduit. Adieu, cher & fidèle ami. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 4 mars 1741.

SIRE,

VOici une kyrielle de nouvelles qui me ſont parvenues, & qui divertiront peut-être V. M., quelqu'occupée qu'elle ſoit à de grands deſſeins. Le roi de Pruſſe, dit un gazetier de Hollande, fait faire de grandes perquiſitions touchant l'aſſaſſinat de S. Clair.

A cette nouvelle on ajoute celle-ci, que le roi de Pruſſe a envoyé des prédicateurs en Siléſie, » d'autant que ce prince marque beau-» coup de zèle pour les intérêts & pour l'ac-» croiſſement de la religion proteſtante. On » obſerve dans toutes les égliſes de Siléſie d'y » réciter la prière que ce prince a dreſſée lui-» même ».

Pour ce qui regarde le gazetier de Cologne, je n'en parle point à V. M., qui ſans doute eſt informée des impertinences inſérées dans ſa dernière gazette.

Le bruit eſt ici général que nous aurons la conſolation de voir V. M. dans quinze jours à Berlin : cette nouvelle m'a fort occupé, & me feroit beaucoup de plaiſir, d'autant plus qu'on aſſure que l'armée d'obſervation n'aura plus lieu.

On parle ici d'une action qui s'eſt paſſée ſous les yeux de V. M. Trois cents Pruſſiens ſe ſont fait jour au travers de huit cents houſards impériaux ; ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on débite ici que trois ou quatre cents étudians de Prague, qui ſe ſont aviſés de vouloir guerroyer, ont été menés priſonniers à Kuſtrin. J'ai l'honneur d'être avec un reſpect profond, &c.

LETTRE XXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 7 mars 1741.

SIRE,

LE nombre des nouvelles eſt ſi grand, & elles varient tellement, qu'on a peine à ſe déterminer dans le choix.

Trois cents étudians déguiſés tentent l'entrepriſe d'enlever le chef de l'armée Pruſſienne : un Jéſuite les commande, ſous les auſpices d'un ſaint à bonne réputation. Ils ſont pris, envoyés à Kuſtrin. Cette nouvelle, quelque ridicule qu'elle ſoit, eſt affirmée, & paroît tous les jours dans le public ſous une nouvelle forme, revêtue de différentes circonſtances.

On dit ici gravement que quatorze mille Bavarois ſont entrés en Autriche.

On continue à proteſter le retour de V. M.

dans quinze jours : ma raiſon ſur ce ſujet combat les ſuggeſtions de l'amour-propre. Je le ſouhaiterois tellement, que je crains de ne pas avoir ce plaiſir.

On affirme d'une manière poſitive qu'il n'y aura point de campement formé par les troupes de Hanovre.

On parle beaucoup de paix : je conte cela avec autant de joie qu'un dévot auquel on parle du bonheur céleſte.

On eſt ici frappé de la promptitude de l'ordre donné aux gendarmes de partir inceſſamment. Tout cela ſemble nous éloigner de la paix.

On eſt ſurpris de ne rien apprendre de poſitif & de déterminé ſur les opérations de la campagne.

A la ſuite de tout cela j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que je ſuis en partie rétabli, & prêt à obéir aux ordres qu'il lui plaira me donner. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXXI.

Du Roi.

Schweidnitz, ce 10 mars 1741.

CHer Jordan, pour le coup Glogau eſt pris d'emblée; 28 officiers, 2 généraux & 1004 hommes ont été faits priſonniers de guerre, & nous y avons perdu en tout, un lieutenant

& entre 20 ou 30 hommes. C'eſt une action auſſi unique dans ſon genre qu'il s'en ſoit trouvé dans l'hiſtoire, & la valeur de nos troupes s'y eſt ſignalée. Je ſuis perſuadé qu'en bon patriote tu te réjouiras fort de cette nouvelle. Pour à préſent nous allons mettre la dernière main à l'ouvrage, & diriger toutes les opérations de la guerre de façon que nous en ayons de l'honneur. Si tu n'es pas content de moi pour le coup, tu ne le feras jamais, car, comme il y a un Dieu! je fais ce que je puis.

Mande-moi donc un mot de Kayſerling; j'en ſuis en peine, n'ayant abſolument point de ſes nouvelles depuis mon départ de Berlin. Fais-lui mille amitiés de ma part.

Viens me joindre lorſque ta ſanté le permettra, & ſois perſuadé que je t'aime toujours ſincèrement.

LETTRE XXXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 11 mars 1741.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer eſt divine. Que cette philoſophie eſt belle! Qu'il eſt rare de voir quelqu'un parler contre l'ambition, quand il marche heureuſement dans le chemin de la gloire! Qu'il y a de réflexions

à faire ſur le caractère du conquérant & ſur ſes peines : mais je me ſouviens de la réflexion que fit un philoſophe héros, après avoir entendu certain prédicateur, & je me tais.

Vous aſpirez, dit-on, à la dignité impériale ; & la confeſſion de foi de V. M. a été remiſe au Saint-Père. Cette nouvelle eſt des pays étrangers. En voici de la ville, ou plutôt de mon cabinet, où des nouvelliſtes les débitent, depuis que je ne ſors point.

M. Borck, l'adjudant, eſt allé à Vienne pour traiter. A l'ouïe de pareille nouvelle, il ſort involontairement de ma bouche une prière éjaculatoire, pour que la paix ſe faſſe. Je crains, ma foi, autant le courage de V. M. que l'ennemi que vous combattez.

La chambre des communes condamne le campement fait à Hanovre, & ne veut en rien y contribuer. Je trouve qu'elle a raiſon, parce qu'on ne gagne guère à combattre.

M. de Brackel offre de parier contre qui voudra la ſomme de cent louis, que la paix ſera faite en trois mois de temps. Si je pouvois l'accélérer en ſacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrois le feu avec autant de zèle qu'Éroſtrate le mit au temple d'Éphèſe. Mon Horace, mon bel Horace y paſſeroit, je le jure.

On dit ici une nouvelle bien triſte, que M. de Reyſewitz a été enlevé. Je ſouhaite que cette nouvelle ſoit fauſſe.

M. de Maupertuis part demain, pour aller ſe mettre aux pieds de V. M. Comme ma ſanté commence à ſe rétablir, j'attends vos ordres, Sire, pour avoir la conſolation de voir le plus cher & le plus aimable des maîtres.

Il vient d'arriver un courier qui annonce la reddition de Glogau : cette nouvelle m'a comblé de joie. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE XXXIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 mars 1741.

SIRE,

LA gazette françoiſe de Berlin, en parlant de la conſpiration, a effrayé & fait frémir tous les honnêtes gens : j'avouerai à V. M. que je n'ai l'eſprit occupé que de cette idée, que j'ai tout le temps de conſidérer dans le ſilence du cabinet. Le fait une fois avéré, les perſonnes capables d'un auſſi noir deſſein, ne peuvent être que couvertes de confuſion & d'ignominie. Les eccléſiaſtiques catholiques ne ſont pas moins à craindre : ils le ſont même peut-être plus, parce que leurs démarches ſont cachées, & couvertes du voile ténébreux de la religion. Dieu veuille préſerver V. M. d'accidens! Je m'appliquerai plus ſoigneuſement à la vertu,

afin que mes prières ſoient exaucées, car on dit qu'il n'y a que celles des juſtes qui le ſoient.

La cour de Saxe, dit-on, demande une princeſſe de cette maiſon pour le prince royal de Pologne.

La reine de Hongrie cédera toute la Siléſie moyennant quarante mille hommes que V. M. lui accorde. Voilà deux nouvelles qui n'ont pas même de vraiſemblance : celle-ci en a une nuance, c'eſt que la cour impériale eſt fort embarraſſée.

Le voyage de M. de Valory fournit matière à bien des conjectures politiques : il y a, ma foi, de quoi épuiſer l'art conjectural, quand il aura été aſſervi à des règles fines & invariables par M. Wolff, comme il le promet.

Madame de Rocoules, qui ſe porte un peu mieux, m'a chargé de la mettre aux pieds de V. M. Quand aurai-je la conſolation de pouvoir faire ma cour à Berlin, après une paix ſtable & conſtante, à celui qui eſt la conſolation de tout Iſraël ? Je demande grace pour ces derniers mots théologiques, & j'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXXIV.

Du Roi.

Schweidnitz, ce 15 mars 1741.

CHer Jordan, lorſque ta ſanté te permettra de venir ici, tu me trouveras tout diſpoſé à te faire bonne réception. Je ſuis ici en ſituation avantageuſe, & nos affaires, graces au Ciel, vont à merveille; mais la philoſophie n'en va pas moins ſon train, & ſans ce maudit penchant que j'ai pour la gloire, je t'aſſure que je ne penſerois qu'à ma tranquillité.

Adieu, cher Jordan. J'eſpère de te voir bientôt ici. Ne m'oublie pas, & ſois perſuadé de l'eſtime & de l'amitié véritables que j'ai pour toi. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 mars 1741.

SIRE,

LA priſe de Glogau a rempli de joie tout le public, & on attend, avec une impatience qui me fait plaiſir, le détail de cette belle action dans les gazettes. Il n'eſt point de particulier qui n'y prenne part. Ce que l'on admire le plus, c'eſt qu'on ait pu arrêter le ſoldat qui, dans

dans de pareilles circonſtances a preſque toujours le droit du pillage. Voilà les avantages réels qu'on retire de la diſcipline militaire de ce pays.

On ſe dit ici à l'oreille que la France déclare la guerre aux Hollandois. J'ai peine à le croire; cependant les oracles de la politique l'affirment, à ce qu'on prétend : & je m'en tiens ſur ce ſujet à la foi de mon curé.

On croit la paix ſur le point de ſe faire, parce que le prince de Lichtenſtein s'eſt abſenté de Vienne, & qu'on ſoupçonne qu'il eſt allé au camp pruſſien, pour déterminer V. M. à ne point écouter les propoſitions de la France, & à recevoir la baſſe Siléſie que lui offre la reine de Hongrie, qui aſpire à une alliance avec V. M., parce qu'elle la croit plus certaine & moins ſujette à caution. Ce ſont les raiſonnemens d'un nouvelliſte, qui après maintes grimaces convulſives accoucha hier de ce ſyſtême.

Du Molard eſt allé à Paris attendre les ordres de V. M., par la crainte qu'il avoit de ne pouvoir arriver ſans la diſette, au point de l'érection de l'académie.

J'ai la douce eſpérance de partir au milieu de la ſemaine prochaine, pour aller me mettre aux pieds du conquérant de la Siléſie.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 mars 1741.

SIRE,

J'Eſpère d'avoir l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. dimanche prochain. Je ſuis impatient de voir arriver ce moment, pour jouir de cet avantage.

Le roi d'Angleterre, à ce qu'on dit, veut lui-même commander ſon armée ; on parle même ici de la beauté de ſes équipages : on ajoute à cette nouvelle le tranſport de douze mille Anglois pour l'Allemagne.

On ne parloit que de paix il y a quelques jours : on dit à préſent qu'elle eſt fort éloignée ; que V. M. ayant pris des engagemens avec d'autres puiſſances, la reine de Hongrie avoit trop tardé ; qu'elle auroit dû hâter ſes négociations.

On débite bien des choſes ſur le pauvre M. de Reyſewitz, qui me paroiſſent être ſans fondement : on aſſure que ſix cents hommes ſont entrés par ſurpriſe dans Brieg, ſans que le blocus s'en ſoit apperçu.

Toutes ces nouvelles varient chaque jour, ſont crues pendant un temps, & rejetées dans un autre.

J'ai vu avec surprise un ouvrage anglois, qui renferme le déisme tout pur, traduit en allemand, se vendre ici publiquement. Voilà de quoi exercer messieurs les théologiens ; ce sera pour quelque temps la pomme de discorde.

Il paroît une excellente Histoire de l'établissement des religieux de la compagnie de Jésus. Je suis persuadé que cet ouvrage fera beaucoup de bruit.

On dit que le comte Pickler a été enlevé par les housards & transporté à Neisse.

Dieu veuille conserver V. M. ! Je puis rendre cette justice au public de Berlin, c'est que tout le monde fait bien des vœux pour sa conservation. J'ai l'honneur d'être avec un respect profond, &c.

LETTRE XXXVII.

Du Roi.

Ce 27 mars 1741.

Sieur Jordan, je marche demain sur Breslau, & j'y serai en quatre jours. Vous autres Berlinois, vous avez un esprit prophétique que je ne conçois pas. Enfin je vais mon train, & tu verras dans peu la Silésie rangée au nombre de nos provinces. Adieu. Voilà tout ce que j'ai le temps de te dire. La religion & nos braves soldats feront le reste.

P. S. Dis à Maupertuis que j'accorde les

penſions de ſes académiciens, & que j'eſpère trouver de bons ſujets pour des élèves dans le pays où je ſuis; fais-lui bien mes complimens.

LETTRE XXXVIII.

Du Roi.

Pogrel, ce 8 avril 1741.

MOn cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connois le ſort des armes, la vie des rois n'eſt pas plus reſpectée que celle des particuliers. Je ne ſais ce que je deviendrai. Si ma deſtinée eſt finie, ſouviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement; ſi le Ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain, & tu apprendras notre victoire. Adieu, cher ami; je t'aimerai juſqu'à la mort.

LETTRE XXXIX.

De M. Jordan.

Breslau, ce 11 avril 1741.

SIRE,

JE fus hier dans de terribles alarmes : le bruit du canon entendu, la fumée de la poudre vue du haut des tours, tout cela fit ſoupçonner qu'il y avoit un combat entre les deux armées. Le fait a été confirmé ce matin, mais d'une

manière infiniment glorieuſe aux troupes de V. M. : la joie a été répandue chez tous les habitans proteſtans, qui commençoient à craindre à cauſe des faux bruits que les catholiques prenoient plaiſir à répandre. Des perſonnes qui ont été préſentes à l'action ne ſauroient aſſez exalter le ſang-froid & la bravoure de V. M. Pour moi je ſuis au comble de la joie. J'ai couru toute la journée pour annoncer cette bonne & glorieuſe nouvelle aux Berlinois qui ſe trouvent ici. Je n'ai jamais ſenti une ſatisfaction plus parfaite.

Monſieur de Camas eſt ici fort mal depuis deux jours, attaqué d'une fièvre-chaude. Le médecin ſe flatte qu'il le tirera d'affaire.

On vient de publier une relation imprimée, mais qui me paroît mal circonſtanciée ; je me flatte qu'elle paroîtra bientôt d'une main plus habile : un fait auſſi glorieux mérite un détail raiſonné, & mieux développé. Dieu veuille conſerver V. M., pour la conſolation & le bonheur de l'état !

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE XL.

De M. Jordan.

Breslau, ce 14 avril 1741.

SIRE,

ON trouve au coin de toutes les rues un orateur plébéïen qui exalte les faits guerriers des troupes de V. M. J'ai ſouvent aſſiſté, par oiſiveté, à ces diſcours, que le cœur dictoit plutôt que l'art.

J'ai quitté ce matin M. de Camas, qui pourroit bien ne pas paſſer la journée. Le médecin, ſon chirurgien le condamnent; je ne l'ai guère quitté pendant ſa maladie.

On fait ici courir le bruit depuis deux heures que Brieg s'eſt rendu. Dieu le veuille!

J'attends les ordres de V. M. à Breslau, n'oſant pas me rendre à Ohlau, pour me mettre à ſes pieds, ſans permiſſion.

Cette ſemaine arrivent meſſieurs de Valory, le miniſtre de Suède, & Pœllnitz.

On dit que le cardinal eſt retenu ici priſonnier. Il y avoit ſur cet arrêt, dans la gazette françoiſe de Berlin, un article qui a fait plaiſir à tout le monde.

On ne ſait où eſt M. de Maupertuis, qui eſt apparemment pris priſonnier. V. M. en aura ſans doute des nouvelles.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XLI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 26 avril 1741.

SIRE,

IL paroît une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, publiée par Voltaire, dans laquelle on a inſéré ce qui avoit été retranché de la première. La traduction allemande faite à Gœttingen paroît ici.

Dans la feuille hebdomadaire, que le chevalier de Mouhy comptoit de faire imprimer à Berlin, & qu'on refuſe d'imprimer, il y a les paroles ſuivantes : » M. le baron de Chambrier .... » eut audience la ſemaine dernière du roi, lui » rendit une lettre de la part de ſon maître, » & fit à S. M. le détail de l'affreuſe conſpi- » ration que le roi de Pruſſe a découverte » heureuſement. Le projet des conjurés étoit » de ſe défaire de ce monarque à la première » occaſion favorable, ou de l'enlever, s'ils » pouvoient : plus de ſoixante perſonnes étoient » de concert pour cet odieux projet ; c'eſt leur » nombre qui les a rendus ſuſpects... Le chef » des conjurés étoit chargé de lettres en chif- » fres, dont on l'a obligé de donner la clef. » Cette affaire fait un bruit épouvantable. Le » roi de Pruſſe a donné ordre à tous ſes mi-

» niſtres dans les pays étrangers d'en faire con-
» noître l'horreur. Le criminel a été remis
» ſous une garde ſûre, & le roi de Pruſſe a
» obtenu du collège électoral qu'il ſeroit jugé
» à la diète de Francfort, où toutes les pièces
» juſtificatives ſeront examinées par les élec-
» teurs aſſemblés pour en faire la juſtice qui
» conviendra.

» Le roi d'Angleterre a fait publier que
» cette conſpiration avoit été ſuppoſée par le
» roi de Pruſſe, de concert avec le duc de
» Bavière, pour perdre le grand-duc de Toſ-
» cane dans l'eſprit des électeurs & de toute
» l'Europe, pour le fruſtrer de la couronne
» impériale, à laquelle il ſembloit qu'il auroit
» été appellé ; mais il y a bien peu d'appa-
» rence. L'on attend des lettres de Vienne qui
» doivent nous inſtruire des moyens que la
» reine de Hongrie mettra en uſage pour ſauver
» au grand-duc la honte dont cette action af-
» freuſe le couvrira, ſi l'on ne parvient pas à
» faire connoître la fauſſeté de cette ignomi-
» nieuſe accuſation ».

On a chanté le *Te Deum* à Vienne : j'ai fait ſur le champ ce quatrain à l'ouïe de cette nouvelle.

Croyez-vous que pour la victoire
Le *Te Deum* à Vienne s'eſt chanté ?
Non : mais Neuperg à Dieu donne la gloire,
D'un grand péril promptement évité.

Dieu conſerve V. M. ! je ne ſais plus d'autre prière, c'eſt mon *Pater* de tous les jours. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLII.

De M. Jordan.

SIRE,

ON dit que la troupe ennemie,
Les bleds cueillis, avancera vers nous;
Que la vôtre très-aguerrie
Languit après le rendez-vous,
Rendez-vous marqué par la gloire
Pour faire éclater leur valeur,
Dans tout le monde très-noroire,
Par le dernier combat vainqueur.
Pour moi, Sire, je vous ſupplie,
De m'accorder la liberté,
De pouvoir aſſurer ma vie
A Breslau, lieu de ſûreté.
(Permettez que l'on félicite
Votre invincible Majeſté;
Ah! quelle heureuſe réuſſite,
Qu'on ait ce lieu par la ruſe emporté:
Ce fait, très-brillant pour l'hiſtoire,
Fera bouquer vos ennemis;
Neuperg ne voudra pas le croire,
Wallis en ſera peu ſurpris.)
Là, j'entendrai la Renommée
Chanter vos exploits éclatans:
Mais ſi je marche avec l'armée,
La frayeur me prive des ſens.
Ce n'eſt-là que trop ma foibleſſe,
De ne rien voir, ni rien ouir;

Pour peu que je ſois en détreſſe
Je raſſemble mes ſens pour fuir.
Quoi ! direz-vous, n'avez-vous donc pas honte
De vouloir paſſer pour poltron ?
A cela ma réponſe eſt prompte :
J'imite Horace & Cicéron.
Quoi ! faut-il expoſer les reſtes de ma vie,
Et riſquer de me voir priſonnier malheureux ?..
Je ne vis que pour être heureux,
En ſervant le héros qui tient la Siléſie.

LETTRE XLIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 2 mai 1741.

SIRE,

QUe V. M. eſt charitable ! Elle ne me donne pas ſeulement de quoi vivre, mais elle a encore la bonté de fournir à mon ame une nourriture ſpirituelle. J'ai reçu les Pſeaumes italiens ſur les airs du mélodieux Lobwaſſer.

Si je prends plaiſir à chanter,
Ce ne ſont point les faits des anges :
Les dévots peuvent les fêter,
Jordan chantera vos louanges.

Le reſte de mes pauvres poumons ne doit être conſacré qu'à cela.

On dit, Sire, que vos ingénieurs font un feu d'enfer autour de Brieg, que l'on voyoit hier ce feu de nos clochers, que le commandant ne s'eſt apperçu que fort tard qu'on tra-

vailloit au pied du mur de ſa fortereſſe. Mais ce qui fait plaiſir à toute la ville, c'eſt qu'après la reddition de Brieg, on aſſure que l'armée de V. M. viendra camper vers les portes de Breslau.

A l'abri des cruels houſards
Et des ſurpriſes de la guerre,
Je verrai mon dieu tutélaire,
Et ſes glorieux étendards.

On les voit plus tranquillement, quand on les voit ſans crainte.

La gazette flamande rapporte un fait bien particulier, que j'ai oſé mettre en vers, que voici:

Le pape plein de charité
Pour la régente de Hongrie,
Pendant trois jours s'eſt abſenté
De ſa très-ſainte compagnie:
Un cardinal, à ſon retour,
Humblement demande au ſaint-père
Ce qu'au Ciel il eſt allé faire,
Et les raiſons de ce ſéjour? —
Ah! dit-il, d'un ton lamentable,
Au Ciel je me ſuis tranſporté;
Pour implorer la Vierge charitable,
Et le ſecours de ſa bonté.
Mais, ô chers cardinaux! quelle fut ma ſurpriſe,
Quand approchant cette Divinité,
Je la vis ſur ſon trône aſſiſe,
L'ordre pruſſien à ſon côté!

Quoique V. M. aille toujours de victoire en victoire, je ne ceſſerai de ſouhaiter la paix,

parce que c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver au milieu de vos peuples, dont vous êtes toute la conſolation. Plût à Dieu que tout le monde aimât auſſi peu les lauriers que moi!

Je n'aſpire point à la gloire,
Je ne veux lauriers, ni guerdon;
Tout le beau temple de mémoire
Vaut-il les lauriers d'un jambon?

J'ai l'honneur, l'avantage & le bonheur d'être, &c.

LETTRE XLIV.

De M. Jordan.

Breslau, le 24e jour de mon exil.

SIRE,

LEs beaux vers (*a*) de V. M. m'ont enchanté; mais le reproche de déſertion m'a fait frémir.

Je ne ſuis point un déſerteur,
Soit de la foi, ſoit de l'armée:
Et jamais pareille équipée
Chez moi ne fut un effet de la peur.

C'eſt un effet de la prudence, dont un ordre de V. M. m'auroit guéri, ſi elle l'avoit bien voulu.

Quoiqu'obéir ſoit un devoir
Que l'on fait avec répugnance,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 7, Épître IV.

Il ne l'eſt plus, quand l'ordonnance
Sort de votre royal manoir,

de ce manoir que l'art qui l'a formé, que celui qui l'habite, rendent un ſéjour délicieux, ſurtout quand la foudre repoſe ſous le lit, & que les grâces occupent le fauteuil. Je me donne au maître du Styx, ſi V. M. exige de moi des vers :

Jamais je n'ai fait de bons vers,
A peine ſais-je écrire en proſe :
Et tenter impoſſible choſe,
C'eſt avoir l'eſprit à l'envers.

Elle eſt impoſſible pour moi ; je me contente d'avoir aſſez de connoiſſances pour goûter le plaiſir des vers, & pour envier le bonheur de ceux qui en font de bons.

La maladie de la ſatyre, que V. M. veut bien m'imputer, eſt de toutes les maladies de l'eſprit, ſi c'en eſt une, celle que je crains le plus : elle l'eſt à-coup-ſûr dans un particulier.

Hé ! qui voudroit avoir le cœur
De ſe livrer à la ſatyre ?
Non, l'art ſéduiſant de médire
N'eſt bon que pour un grand ſeigneur.

Je ne demanderai pas ce talent au bon Dieu ; mais je lui demanderai le talent de la patience, lorſque l'on eſt attaqué par plus fort que ſoi.

V. M. me fait toujours le reproche de ma mauvaiſe humeur : oſerois-je dire qu'à cet égard

V. M. eſt ſemblable à ce médecin qui ſouhaitoit à ſon malade la fièvre, afin d'avoir le plaiſir de la lui guérir? Vous pouvez me guérir, Sire, en m'ordonnant d'aller au camp, pour me mettre à vos pieds, & vous aſſurer du reſpect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 5 mai 1741.

SIRE,

J'Ai l'honneur de féliciter V. M. ſur la priſe de Brieg: ſa campagne ſe finira, lorſqu'à peine les autres y entrent; rien de plus glorieux que tout cela aux armes de V. M. Dieu veuille ſeulement la conſerver au milieu de toutes ſes victoires!

J'ai reçu une lettre de Paris dans laquelle on m'a envoyé l'épitaphe de Rouſſeau, faite par lui-même, deux années avant ſa mort:

De cet auteur noirci d'un crayon ſi malin,
Paſſant, veux-tu ſavoir quel fut le caractère?
Il avoit pour amis, Titon, Brumoi, Rollin,
Pour ennemis, Gacon, Pittaval & Voltaire.

Une nouvelle qui me ſurprend, c'eſt que M. de Voltaire fait repréſenter ſon *Mahomet* à Lille; je regarde cela comme une eſpèce d'injure faite au théâtre de Paris. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XLVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 8 mai 1741.

SIRE,

J'Ai reçu l'Épître (*a*) dont il a plu à V. M. de m'honorer: c'eſt la première qui m'ait cauſé de la douleur. Je n'en ai pas l'obligation à ma mauvaiſe étoile.

Je n'ai quitté le camp que lorſque V. M. m'a ordonné de le quitter : ſi j'ai fait connoître quelque ſentiment de crainte, c'eſt une preuve que j'ai été plus naturel que prudent: d'ailleurs à quoi m'auroit ſervi de cacher des foibleſſes qui n'auroient pu échapper aux yeux clairvoyans de V. M., qui a la bonté de ſupporter les hommes tels qu'ils ſont, & de conniver à mes défauts ?

L'hiſtoire du médecin de Breslau débitée à V. M. ſeroit fort jolie, ſi elle ne regardoit pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre-humain & de penſer triſtement.

Je n'attends que les ordres de V. M. pour me mettre à ſes pieds, pour avouer ma foibleſſe, & pour l'aſſurer du zèle & du reſpect profond avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 9, Épître V; & page 11, Épître VI.

LETTRE XLVII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 12 mai 1741.

SIRE,

J'Ai reçu la jolie deſcription de V. M. touchant Maupertuis (*a*); ſon domeſtique partit hier, & ne doute point que ſon maître ne revienne à Breslau ſûrement.

On ne parle ici que de la paix, que l'on aſſure prochaine; je le ſouhaite plus que je ne l'eſpère. Les ennemis, à ce qu'on dit, fuient quand l'armée de V. M. fait mine de les approcher. C'eſt ce qu'on dit qu'ils ont fait à Strehlen.

La gazette de Leyde dit que le cheval de M. Maupertuis ayant pris le mords aux dents au milieu de la bataille, l'avoit jeté dans l'armée ennemie.

Je ne ſais ce que c'eſt que mauvaiſe humeur: j'en puis même alléguer une preuve; j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. deux lettres dans leſquelles il y avoit des vers: & je ne fais des vers que lorſque la joie ne me permet pas de raiſonner.

J'entendis hier bon nombre de Meſſes, par amuſement, puiſque je ne puis aller à l'égliſe

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 72, Épître XLII.

par dévotion : nous n'avons point ici de culte au rit réformé, &

Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range;
On doit toujours n'aimer le change,
Que des femmes & des habits.

Bayle, dans l'art. de Racan, à ce que je crois.

Ce qui me remplit de joie, c'eſt qu'on aſſure que V. M. ſe porte à préſent à merveille, & que les maux de tête ſont diſſipés.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XLVIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 26 mai 1741.

SIRE,

ON eſt ici extrêmement impatient d'apprendre des nouvelles ſur la marche de l'armée de V. M. On dit que les ennemis ſe retirent à meſure que V. M. avance. On ne feroit pas mieux quand je ſerois à la tête du conſeil Autrichien. Qui peut tenir contre l'ardeur guerrière des troupes de V. M. ?

Il y a encore une nouvelle édition de l'*Anti-Machiavel*, avec quantité de pièces juſtificatives, en faveur de M. de Voltaire. Voici une épigramme imprimée dans la bibliothèque britannique ſur l'éditeur de cet ouvrage.

Des auteurs peu conſidérables
Ont eu d'illuſtres éditeurs ;
Et les plus illuſtres auteurs,
Des éditeurs très-miſérables.
L'éditeur & l'auteur ſont auſſi quelquefois
Deux ſots obſcurs qu'unit leur goût pour les ſornettes ;
Mais ici nous voyons le prince des poëtes
Éditeur du prince des rois.

Dieu veuille ramener bientôt V. M. dans nos quartiers ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLIX.

Du Roi.

Au camp de Grotkau, ce 1 juin 1741.

SEigneur Jordan, Pœllnitz m'écrit qu'il m'envoie des vers ; pour moi je lui écrirai que je lui envoie de l'argent. Je n'ai point reçu de poéſie par ſa lettre, & il ne recevra aucune monnoie par la mienne.

Tu ne me dis pas le mot du cher Céſarion, & tu ne me parles que de ton chien de libraire & de ſon fichu livre.

Nous nous battrons trois fois, livrerons quatre aſſauts, & engagerons cent eſcarmouches ; après quoi tu me reverras, humble Gamaliel, aux pieds de Paul Jordan, apprendre de toi la ſageſſe, & l'art de la paix.

Adieu, cher ami. Ménage-toi ; penſe, je

t'en prie, à la part que prennent à ta ſanté les demoiſelles du Werder & de la Ville-Neuve. Salut.

LETTRE L.

De M. Jordan.

Breslau, ce 3 juin 1741.

SIRE,

LA lettre qu'il a plu à V. M. de m'accorder, peut me garantir contre dix jours de triſteſſe. Vous ſavez guérir tous les maux, plus efficacement que le roi de France ne guérit les écrouelles. Monſieur le baron ne manquera pas de vous envoyer les vers ; il y eſt doublement intéreſſé. Céſarion eſt arrivé à Berlin en bonne ſanté ; il a fait le voyage en quatre jours : on va toujours vîte, quand on va où la tranquillité règne ; c'eſt ce que j'écris à M. de Kayſerling, lui qui regarde comme un malheur de ne pas voir de ſes yeux les effets triſtes de la guerre.

La lettre de V. M. me fait frémir : trois batailles, quatre aſſauts, cent eſcarmouches, ne font pas trembler Jordan, mais ils épouvanteroient le diable.

Vous aimez le bruyant tumulte
De Bellone & du champ de Mars ;
Quoiqu'à ſes traits toujours en butte,
Vous n'aimez que ſes étendards.

Les dons précieux de Minerve,
Et les biens ſacrés de Cérès,
Tout ce bonheur ne ſe réſerve
Qu'aux chers miniſtres de la paix.

V. M. me fait bien de l'honneur, ou plutôt elle ſe moque bien de moi, en me parlant de Gamaliel qui étudie l'art de la paix. Que je ſuis heureux quand V. M. eſt à Berlin, ou à Rheinsberg! Je partage mon temps entre le plaiſir de ſervir V. M., & celui du loiſir agréable de ma retraite.

Là, tranquille dans ma retraite
J'attends les décrets du deſtin:
Ma gaîté n'eſt point inquiète
Entre Bacchus & ma catin.

Il n'y a que le beſoin des hôpitaux & de la conférence qui fait que je penſe à Berlin.

L'hôpital de la charité
Humblement Jordan vous demande;
Il n'eſt d'aucune utilité
Par-tout où Bellone commande.

Conquérant de la Siléſie,
Prince guerrier, quoique bénin,
Je vous conjure & vous ſupplie
De m'envoyer vîte à Berlin.

Tout m'attriſte en cette contrée:
L'on n'y boit que de mauvais vin,
L'on n'y voit que fille infectée.
Que ne puis-je aller à Berlin!

L'on ne parle ici que de guerre
Et le ſoir & dès le matin;
Mars eſt le dieu qu'on y révère,
Que ne puis-je aller à Berlin!

Le bruit du canon me réveille ;
Le cri du ſoldat inhumain
Ne permet pas que je ſommeille.
Que ne puis-je aller à Berlin !

Ce qui m'engage à demander cette grace à V. M., c'eſt qu'on aſſure ici la paix comme une choſe certaine. Cela me fait tourner la cervelle de joie ; je veux célébrer ce beau jour dans l'endroit où je brille le plus, dans ma bibliothèque, où mes livres ne diſent mot, & écoutent mes pauvretés, & on aſſure que dans peu Berlin aura le bonheur de voir V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LI.

Du Roi.

Sans date.

EST-il permis de m'écrire religion pour me perſuader de vous laiſſer aller à Berlin ? Ne devez-vous pas mourir de honte de votre impatience enfantine pour partir ? Vous viendrez ici, s'il vous plaît, pour en faire amende honorable en plein champ, & vous me fléchirez plutôt par la pitié que me fera votre poltronnerie que par l'attachement que vous avez pour meſſire Jean Calvin. Mes vers ne ſeront pas de votre goût aſſurément, parce qu'ils ſont hardis & vrais (*a*) : mais je m'en conſole,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 79, Épître XLVII.

parce que j'en ſuis content, & que vous pouvez les conſerver comme étant ma confeſſion de foi.

Mandez-moi, je vous prie, s'il eſt vrai que la paix eſt conclue, ſi les troupes Pruſſiennes reſteront ici, ou ſi l'on parle de bataille, en un mot bavardez un peu.

LETTRE LII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 17 juin 1741.

SIRE,

J'Ai reçu vos aimables vers (*a*)
Écrits de façon très-normande :
Que Dieu m'accable de revers,
Si je ſais ce qu'on y commande !

Je puis aſſurer à V. M. que j'ignore ſi elle m'ordonne d'aller à Berlin ou de reſter à Breslau :

A quoi donc nous ſert la critique ?
Nous rend-elle moins incertains,
Puiſque l'eſprit académique
Toujours nous offre deux chemins ?

Ce n'eſt pas le premier chagrin que m'a cauſé le pyrrhoniſme. Une doſe de la philoſophie dogmatique m'auroit d'abord déter-

---

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 14, Épître VIII.

miné : mon penchant pour la ſecte de l'académie, la crainte de manquer à mon devoir, tout cela me rend indéterminé. La jérémiade envoyée il y a cinq ou ſix jours diſſipera peut-être ces doutes ;

Car en bonne foi de chrétien
Je ne puis ſéjourner en ville
Où le culte calvinien
Eſt rejeté comme acte de Sibylle.

Je n'ai jamais été courtiſan ; vous n'avez pas beſoin de cette engeance, qui déguiſe perpétuellement la vérité, & on oſe la dire devant V. M. Pourquoi ne la dirois-je pas ? Je m'ennuie à Breslau, puiſque je n'y puis faire ma cour à V. M., & que je n'y ai point ma bibliothèque, où

Je goûte la tranquillité,
Repoſant dans le ſein des Muſes ;
Mon bel Horace à mon côté
M'engage à mépriſer les ruſes
Du monde, & de ſa vanité.

Les François ſont inconſtans, cela eſt vrai : ils le ſont par légéreté, j'ai aſſez d'eſprit pour l'être par volupté. En amitié, je ne le ſerai jamais.

Je ne ſuis jamais inconſtant
A l'égard d'une aimable belle :
Dès qu'un mérite eſt éminent,
On ceſſe alors d'être infidelle.

Ce n'eſt pas tout : oſerois-je demander à V. M. une grace ?

Très-humblement je vous ſupplie,
Conquérant de la Siléſie,
De me donner un billet à *Vorſpann*,
Pour que je puiſſe en ménageant,
Conſerver ma bourſe garnie,
Et la garantir d'étiſie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. On ne parle ici que de paix,
On croit y voir finir la guerre,
Et tout proſpérer à ſouhaits,
Sous Fréderic que le monde vénère.

LETTRE LIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 19 juin 1741.

SIRE,

J'Ai honte d'accabler V. M. par la fréquence de mes lettres, & de mes vers, qui doivent paroître à vos yeux ce que paroît un portrait de barbouilleur aux yeux de Peſne.

Ce n'eſt que mon oiſiveté
Qui produit tout ce bavardage,
Ah! c'eſt trop de témérité,
Que de rimer tant à mon âge.

Ce qui me paſſe, c'eſt la bonté des vers que V. M. compoſe, dans un temps où elle ſe promène par toute la Siléſie avec ſon armée, & y porte la terreur.

Les neuf Sœurs du ſacré vallon,

Exalteront par des chants d'alégreſſe
Les nobles faits du germain Apollon,
Qu'eût adoré la reſpectable Grèce.

Je remercie très-humblement V. M. de la gracieuſe permiſſion qu'elle a bien voulu me donner d'aller voir ma chère bibliothèque, qui fait le plus réel bonheur de ma vie.

Chacun eſt heureux à ſa guiſe :
Victorieux en province conquiſe,
Votre bonheur eſt ſolide & parfait ;
Le mien étoit ici très-imparfait,
Puiſque j'étois en entière diſette
De livres, vin, & de ſaine fillette.
Votre bonheur eſt ſous vos étendards ;
Je ſuis heureux, puiſque je pars.

Le bonheur dépend de l'idée qu'on s'en forme. Je ſuis fortement embarraſſé ſur la nature du mien. Je le cherche dans l'étude, quoique la réflexion nous rende ſouvent malheureux, & que la diſtraction nous divertiſſe & nous égaie. Tous les hommes ſe reſſemblent ; ceux qui pourroient être fort heureux, s'appliquent à ne pas l'être.

Un quidam l'autre jour fortement ſoutenoit
Que le bonheur étoit très-volontaire ;
Que qui fortement le vouloit,
Pouvoit par ſon eſprit au malheur ſe ſouſtraire :
Je répondis à cela vivement,
Que les eſprits ſont de trempe diverſe ;
C'eſt œuvre de tempérament,
Quand on ſe tit de la détreſſe.
Mais ce qui beaucoup ſurprenoit,

C'eſt que tel qui pouvoit rendre ſa vie heureuſe,
Au-lieu de cela s'appliquoit
A ſe la rendre malheureuſe.

Dieu ramène bientôt V. M. dans ſe ſein de ſa capitale! Un bonheur ſur lequel mon pyrrhoniſme ne ſauroit mordre, c'eſt celui d'être avec un entier dévouement & un reſpect profond, &c.

LETTRE LIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 12 août 1741.

SIRE,

VOici des vers irréguliers, faits fort irrégulièrement, par un homme qui n'a jamais été régulier. Enviſagez-les comme ces bordures dans le goût de Barroc, qui ont eu cependant l'avantage de vous plaire. J'ai une envie démeſurée de voir vos troupes monter la garde ſur le marché de Breslau, de la boutique d'un libraire nommé Korn; vous ne ſauriez, Sire, refuſer cette conſolation à Siméon, qui veut voir le ſalut, non d'Iſraël, mais de l'Allemagne. Les troupes de V. M. ont acquis à très-juſte titre cette prérogative.

Je pourrois alléguer à V. M. des raiſons de ſanté; elle eſt ſi délicate, que je ne puis en jouir que par de fréquens hommages, tou-

jours involontaires, rendus à la faculté. Il y a ſix mois que j'eus la témérité de les refuſer ; mais la néceſſité m'y force préſentement.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 19 août 1741.

SIRE,

JE ſuis arrivé à Breslau, que j'ai vue avec grande joie, ornée & parée par vos belles troupes. Les filles y regardent voluptueuſement les ſoldats de V. M.

Je n'en ſuis point du tout ſurpris,
Ils donnent de l'amour par l'air & par la taille,
Hercules dans un jour où vous donnez bataille,
Hercules en vigueur dans l'iſle de Cypris.

On ſe dit ici à l'oreille que V. M. eſt ſur le point de conclure une alliance avec la France ; je n'en ſais rien ; une choſe ſais-je bien ſûrement, c'eſt que le voyage imprévu de M. de Valory donne de la tablature à tous les miniſtres : comme une comète à vaſte queue en donne à meſſieurs les aſtronomes.

On prétend qu'en moins de trois jours il y aura une bataille : j'ai peur de ce mot, comme les Romains en avoient de ceux qui expriment la mort :

Je n'aime point ce qui détruit,
J'aime bien ce qui multiplie ;
Un combat peut priver votre corps de la vie
Que l'amour pour nous a conſtruit.

C'eſt une obligation que votre pays a à l'amour, & il y a, j'oſe le dire, de l'ingratitude à ne pas le conſerver.

On attendoit ici V. M., il y a quelques jours. Monſieur de Bulau a quitté pour cela l'hôtel qu'il occupoit. Vous ſerez reçu ici comme les Juifs recevroient le Meſſie, s'il jugeoit à propos de venir à eux. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 30 août 1741.

SIRE,

VOs vers ſont aimables, charmans (*a*) !
Et ma foi, je me donne au diable
Si jamais prince en fit autant :
Vous êtes homme inimitable,
Pour le fait & pour le talent.
J'aurois dû vous faire réponſe,
Par votre très-humain courſier ;
Mais mon Apollon trop ratier
Inutilement je ſemonce :
Eh ! qui ne ſeroit enchanté,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 16 & 17, Épîtres X & XI.

De votre vive poéſie ?
Greffet en tireroit très-grande vanité ;
J'en ferois l'ornement de ma ſavante vie.

Robinſon arriva hier ; il ſurprit par ſon arrivée les grands & les petits de la ville : les idées de paix ſe réveillent. Ce qui me charme, c'eſt que tout cela contribue à la gloire de V. M.

Ce redouté Roi Pruſſien
Fait le rôle d'une coquette :
Tous aſpirent à la conquête,
Et lui ne ſe gêne pour rien.

Le François a l'air un peu capot, mais mordant ; le milord eſt gai ; le Hollandois enrage, & dit que ce voyage eſt fait inutilement, que l'heureux négociateur n'a que des pauvretés à propoſer. Pœllnitz étoit hier aux priſes avec le Hanovrien ; ce dernier diſoit : Le roi mon maître paroîtra bientôt dans toute ſa gloire ; l'autre d'un air cauſtique ripoſte : Ce ſera apparemment quand il ira à l'autre monde pour juger les morts.

On dit qu'il y a ſix cents houſards qui battent l'eſtrade entre Breslau & Neumarck : je n'irai pas à-coup-ſûr m'éclaircir du fait.

Dieu veuille conſerver V. M. ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LVII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 2 ſeptembre 1741.

SIRE,

JE ne ſaurois aſſez lire vos vers, ils ſont charmans, & ne ſe reſſentent pas de la facilité avec laquelle vous les faites (*a*).

On ne parle ici que du beau rôle que vous jouez : on aſſure que le Saxon vient demander en grace à V. M. qu'il puiſſe contribuer en quelque choſe à la gloire de votre maiſon ;

Le très-fin miniſtre Bulau,
Avec un air ſoumis que l'humilité donne,
Vient vous offrir comme un cadeau
Tout le pouvoir de ſa couronne.

Je me flatte que V. M. voudra bien lui accorder cette glorieuſe prérogative.

Je bénis Dieu, & je rends graces aux ſoins de V. M. de ce que les affaires vont ſi bien. A l'abri de vos aîles, je dors auſſi tranquillement que je le ferois, ſi j'étois maître du Palladium. Les Berlinois craignent une ſeconde bataille : pour moi je ne la crains plus, parce que je ſuis aſſuré de la victoire ; & ſi j'étois à portée de faire le Jean-Baptiſte à ces bonnes

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 18, Épître XII.

gens, je les exhorterois à s'en fier entiérement à leur Meſſie.

Je ſuis fort tranquille & content,
Fréderic eſt comblé de gloire ;
Il met à profit ſa victoire
Et ſon politique talent.

Cependant V. M. ne ſe lève pas ſi matin que le roi d'Angleterre, qui ſue ſang & eau pour ne rien faire.

Le monarque Anglois tous les jours
Se lève au point du jour, pour ne faire qu'eau claire,
Tandis que le Pruſſien n'interrompt point le cours
De ſes exploits guerriers, pour écrire à Voltaire.

Les Muſes ſeront toutes glorieuſes de voir que V. M. veut bien ne les pas oublier. Quand je ſerai au milieu de mes livres, je ne manquerai pas de leur dire ce que V. M. m'ordonne :

Le Roi, votre dieu tutélaire,
Ne regarde ſon ami Mars
Que comme un ami néceſſaire,
Pour lequel il faut des égards.
Mais pour vous, filles du Permeſſe,
Il vous careſſe par plaiſir ;
Les amuſemens du loiſir
Vont avec lui ſans ceſſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LVIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 4 ſeptembre 1741.

SIRE,

J'Ai relu vos vers admirables, & ceux dont vous honorez Voltaire, que j'ai d'abord fait partir (*a*).

Oui, ces beaux vers dont le ſens prophétique
De Robinſon nous fixe le deſtin :
Son maître & lui ſe trémouſſent en vain
Pour nous montrer leur peu de politique.

V. M. fait parler à Noſtradamus un langage bien ſpirituel, qu'on ne trouve pas dans les ouvrages que tout le monde lit, & qu'on n'entend point.

La manière ironique dont il plaît à V. M. d'apoſtropher mon pauvre petit eſprit, n'eſt-elle pas antimorale ?

Quoi ! j'aurois tout l'eſprit qu'on trouve en Siléſie ?
C'eſt de moi joliment ſe ficher de bon cœur :
Moi, qui n'aurai, pour mon malheur
Jamais qu'un filet de génie :

comme le beau parleur dit, en parlant d'une ſauce, un filet de vinaigre.

Votre eſprit eſt comme un torrent,
Qui s'étend & qui tout embraſſe,
Et rien ne peut lui faire face,
Qu'il ne le renverſe à l'inſtant.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 18, Épître XII.

Je n'ai de l'eſprit que ce qu'il faut de goût à un honnête homme pour diſtinguer quel eſt le bon vin de Champagne : c'eſt tout ce qu'il m'en faut. Je ſuis d'ailleurs à préſent comme un économe qui ne sème point ſes terres faute de grain. V. M. eſt ſur le point d'entrer en Bohème, & mon magaſin d'eſprit eſt à Berlin.

On dit que la lune ne luit
Que par ſecours de lumière empruntée ;
Otez-lui le ſoleil, elle eſt ce qu'eſt la nuit,
Et l'on voit ſa ſplendeur tout-à-coup éclipſée.

V. M. donne de la tablature à tous les politiques. Les partiſans de la reine de Hongrie cherchent ſur le viſage du miniſtre Saxon les effets de ſon voyage à l'armée. Il eſt fort pour l'artifice.

On ne peut découvrir en rien
Ce qui ſe paſſe dans ſon ame ;
Car toujours un égal maintien
Cache adroitement ce qu'il trame :
Ce maintien, jamais inégal,
Eſt, dit-on, auſſi néceſſaire
Que jugement au ſieur Voltaire,
Qu'œil de Jordan à l'hôpital.

Je demande en grace à V. M. une œuvre de ſurérogation, c'eſt la continuation de ſes bonnes graces, que je tâcherai de mériter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LIX.

De M. Jordan.

Breslau, ce 18 ſeptembre 1741.

SIRE,

NE vous plaignez pas de ce que le projet de Neiſse n'a pas réuſſi (*a*): tout le monde ſait que ce n'eſt pas la faute de V. M.; l'action dont parle le public, relève cette ombre du magnifique tableau de la guerre de Siléſie.

Quoi ! votre illuſtre Majeſté
Va de ſang-froid, & pleine de courage,
Brûler un magaſin tout rempli de fourrage,
Aux yeux de l'ennemi planté !

On s'eſt dit même à l'oreille que V. M. étoit légérement bleſſée au bras; un homme a oſé aſſurer qu'il l'avoit vu en écharpe:

Ce bras que votre peuple adore,
Et ſous lequel on vit en ſûreté,
Que l'ennemi redoute encore,
Que le public a juſtement vanté.

Cette nouvelle me fit beaucoup de peine: mon imagination triſte ne pouvoit ſe réſoudre à la croire fauſſe: car, à parler naturellement à V. M.,

Ce bras eſt un palladion
Que bien humblement je révère;
Ma foi, de tout je déſeſpère
S'il reſte dans l'inaction.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 21, Épîtres XIV & XV.

V. M. fait un magnifique portrait du plaiſir que l'on goûtera à Berlin à l'abri de cette paix qu'elle voudra bien accorder à l'Europe, qui l'en prie. Quand verrai-je ce ſalut de mes yeux ?

M. Pœllnitz voudroit être franc-maçon : V. M. veut-elle permettre qu'il le ſoit ?

Voici une lettre qui ne ſera bonne qu'autant qu'elle aura le bonheur d'amuſer V. M.

C'eſt là le fruit de mon oiſiveté,
Ce ne l'eſt point de mon indifférence :
Des ſtoïques rigueurs nullement entêté,
Je goûte le plaiſir comme un être qui penſe.

Pour être indifférent il faudroit ne pas penſer. Deſcartes a dit pédamment : Je penſe, donc je ſuis ; pour moi j'aurois dit : Je goûte le plaiſir, donc je penſe. Une indifférence que j'ambitionne, c'eſt celle qui me porteroit à ne plus faire de vers.

Sire, je n'ai que poéſie en tête,
Et mauvais vers coûtent autant que bons
A ceux qui d'Apollon n'ont pas reçu des dons :
Vous & l'amour m'avez rendu poëte.

Je fais à l'égard des vers ce que fait Petrini à l'égard du violon. Je ne ſuis pas aſſez aveugle pour ne pas ſentir que je ſuis poëte comme je ſuis ſoldat. Je me dédommage du malheur que j'ai de ne pouvoir me vanter de ces diſtinctions, par le bonheur que j'ai (& contre lequel l'indifférence ne tient point) d'être avec un très-profond reſpect, &c.

LETTRE LX.

Du Roi.

Ce 24 ſeptembre 1741.

Domine, j'envoie à ta doctorale ſcience une très-badine lettre pour Greffet, que je te charge de lui envoyer, de copier, de critiquer & de parapher. Si tu trouves cette lettre jolie, envoyes-en une copie comme en ton nom à Voltaire.

Adieu. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Une autre fois ma lettre ſera plus longue, & par conſéquent t'ennuiera davantage. Fais bavarder Pœllnitz.

LETTRE LXI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 24 ſeptembre 1741.

SIRE,

MOnſieur Algarotti eſt arrivé avec le miniſtre de Ruſſie, qui eſt gai & content:

Il eſt tout glorieux
Des faits pruſſiens qui décorent gazette,
Même, il reſſemble à la trompette
Qu'au jugement on entendra des cieux.

Le pauvre Suédois eſt triſte & capot, quelques efforts qu'il faſſe pour cacher ſa triſteſſe par un extérieur compoſé : il fait cependant eſpérer une chance plus heureuſe.

Le ſort d'ailleurs eſt journalier :
Il n'en eſt pas chez nous de même ;
Puiſque dans tout exploit guerrier,
Le ſoldat ſent le prix de ſa valeur extrême.

On aſſure comme un fait poſitif la priſe de Linz ; on ajoute même que l'armée Françoiſe va à grands pas faire le ſiège de Vienne, pendant que vous ferez celui de Neiſse : Dieu veuille qu'il ſoit bientôt fait, pour que V. M. puiſſe goûter, après tant d'exploits guerriers qui vous ſont, Sire, ſi glorieux, la tranquillité & le repos !

Vous goûterez les plaiſirs d'une paix,
Que vous procurez à la terre :
Jupin quittoit par fois ſon glaive & ſon tonnerre,
Pour goûter du plaiſir les ſéduiſans attraits.

J'écris aujourd'hui à Voltaire & à Maupertuis, ſuivant l'ordre de V. M.

Fréderic, Maupertuis, Voltaire,
Ces beaux eſprits ingénieux,
Nous feront goûter ſur la terre
Des plaiſirs enviés des dieux.

C'eſt pour moi de l'ambroiſie que des diſcours tels que ceux que j'ai eu l'honneur d'entendre quelquefois prononcer à ces trois têtes penſantes.

A l'imitation des poëtes du ſiècle paſſé, j'ai choiſi une maîtreſſe à laquelle je puiſſe quelquefois adreſſer des vers, ne pouvant lui préſenter autre choſe. Je ne ſais ſi V. M. ſera

contente de cette petite pièce ſur l'accord du cœur & de l'eſprit.

L'eſprit n'a ſur le cœur qu'un très-foible pouvoir,
Et le cœur tient l'eſprit toujours en eſclavage :
L'eſprit preſcrit au cœur un auſtère devoir,
Mais le cœur prend, Iris, le plaiſir en partage...,
Voulez-vous ſur l'amour fonder votre bonheur ?
Uſez dans votre choix d'une ſage prudence,
Ne confiez le bien de votre tendre cœur,
Qu'à celui des amans qui réfléchit, qui penſe...
Qui pourroit condamner ſemblable liaiſon ?
Ma raiſon fut toujours ſenſible à la tendreſſe :
Mon cœur vous aime, Iris, puiſqu'il vous le confeſſe,
Et mon eſprit convient que mon cœur a raiſon.

Ce n'eſt pas ſeulement en amour que mon cœur & mon eſprit s'accordent, quelque brouillés qu'ils ſoient quelquefois.

Mon cœur eſt charmé de ſervir
Un roi que mon eſprit admire :
Tous deux reſſentent le plaiſir
De ſon aimable & doux empire.

J'ai l'honneur & l'avantage d'être, &c.

LETTRE LXII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 6 octobre 1741.

SIRE,

LA ville fourmille de nouvelles que je crois fauſſes. Il ſemble que l'eſpérance de la paix tombe, & qu'on n'y veut plus penſer. On aſſure

que l'armée de V. M. vient ſe camper vers Brieg, dans l'ancien camp. On a écrit de Neiſse que la ville étoit ouverte aux deux partis, & que le magiſtrat avoit donné une ſomme très-conſidérable pour obtenir cette eſpèce de neutralité. Cette nouvelle, toute ridicule qu'elle eſt, s'accrédite. On flatte le public du bonheur de voir V. M. à Breslau le 20 de ce mois; & les états s'y aſſembleront deux jours après pour l'hommage. On prétend que la choſe eſt impoſſible: 1°. parce que ceux qui ſont dans la haute Siléſie ne peuvent venir, quelque bonne volonté qu'ils aient, ſans courir de grands riſques; 2°. parce qu'on ne laiſſe pas aſſez de temps à pluſieurs vaſſaux pour recevoir les pleins pouvoirs de leurs chefs reſpectifs.

On m'a aſſuré que la belle armée de V. M. entreroit dans les quartiers d'hiver le 19, & que le premier de novembre toute la cour ſeroit à Berlin.

J'ai écrit à Voltaire & à Maupertuis, comme V. M. me l'a ordonné.

La pauvre madame de Rocoules eſt morte: c'eſt une lumière qui s'eſt éteinte faute d'huile.

On dit la reine de Hongrie entiérement brouillée avec ſon époux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 11 octobre 1741.

SIRE,

MIlord Hinford arriva hier, pour la conſolation des politiques ; il a apporté deux nouvelles : l'une que l'armée de Neuperg étoit en meilleur état qu'on ne le croyoit : l'autre qu'il attendoit que l'armée de V. M. entrât dans les quartiers d'hiver pour en faire autant.

La gazette de Cologne, du 6 octobre, dit » que le bruit eſt général à Duſſeldorf, que » la grande affaire de Juliers & de Bergue eſt » entiérement ajuſtée en faveur du prince & des » princeſſes de Sulzbach, le roi de Pruſſe ayant, » dit-on, renoncé à ſes prétentions, moyennant » un équivalent qu'on lui procure ailleurs ».

Le public de Breslau eſt impatient de voir arriver V. M. pour l'hommage. Ils ont la démangeaiſon des illuminations : ils ſe flattent qu'on le leur ordonnera.

Thiriot m'a écrit de Paris, & me parle de la mort du pauvre Rollin.

Ci-gît le très-bigot Rollin,
Qui quitta les plaiſirs de l'être
Et ce qu'on a de plus certain,
Pour l'eſpoir d'un très-grand peut-être.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXIV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 12 octobre 1741.

SIRE,

LE long ſéjour que le miniſtre d'Angleterre fait à Neiſse, fait tourner la tête aux politiques; les uns diſent qu'il y eſt malade, & les autres qu'il y négocie.

Il va paroître, à ce qu'on dit, une hiſtoire critique de la ville de Breslau, compoſée par un jeune officier, qui, dit-on, en eſt fort mécontent, ſur-tout des dames, dont il ſe plaint. L'ouvrage eſt en françois; on en a même vu des feuilles, qu'on tâche de ſupprimer. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en avoir, & en envoyer à V. M.

On baptiſa avant-hier le fils du baron de Schwertz, dont V. M. eſt le parrain; il ſe nomme Fréderic-Guillaume-Maximilien-Jean-Népomucène.

L'enfant de Schwertz eſt baptiſé
Des noms de Fréderic & de Népomucène:
Le voilà bien favoriſé,
Recevant de deux ſaints l'aſſiſtance certaine...
Le premier me paroît d'un plus puiſſant ſecours;
Il peut, il ſait aux beſoins ſatisfaire:
Pour le ſecond, il faut au Ciel avoir recours,
Encore n'y fait-on ſouvent que de l'eau claire.

On fait ici force préparatifs pour l'hommage

que les états de Siléſie doivent rendre à V. M. On prépare le trône dans la ſalle des chevaliers que le cardinal occupoit il y a un an.

J'ai reçu les deviſes qu'on m'a envoyées par ordre de V. M.: j'ai remis celles que me fit faire l'oiſiveté, à ſon excellence M. de Podewils. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les ſavans des états de V. M. en envoyaſſent : ce ſeroit le moyen d'en avoir de bonnes.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXV.

De M. Jordan.

Breslau, ce 18 octobre 1741.

SIRE,

LEs titres dont il plaît à V. M. de m'honorer, n'ont rien qui me touche : l'inſpection générale des infirmités humaines révolte l'eſprit & le cœur, & ma raiſon me fait mépriſer les autres.

Je n'eus jamais la vanité
De vouloir un orgueilleux titre ;
Je n'en fus point, Sire, entêté.
Qu'on mette au-deſſus d'une épître :
A Jordan, ſerviteur de Votre Majeſté,
Je ne troquerois pas ce titre reſpecté
Contre ceux que donne la mitre.

Les titres ſont aux gens raiſonnables ce que ſont les pompons à une femme ſenſée ; ils ſont

même ſi peu de choſe, qu'ils n'ont pas l'avantage d'orner. Une femme parée, quelque laide qu'elle ſoit, fixe les regards pour un moment, ſi l'économie de ſa parure eſt régulière; & on ne ſauroit par des titres, quelque ronflans qu'ils ſoient, engager les perſonnes raiſonnables à jeter les yeux ſur un homme qui n'a pas d'autre mérite. D'ailleurs

Je ſuis fait pour les hôpitaux
Tout auſſi peu que pour Cythère :
L'un eſt le rendez-vous des maux,
L'autre un ſéjour qui déſeſpère.

Et je ne veux être ni déſeſpéré, ni malade. Le cauſtique correſpondant de V. M. qui me dit amoureux, me fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je ne ſuis point, Sire, amoureux;
Je ne le fus qu'une fois en ma vie :
Et je hais de l'amour les feux,
Comme vous la bigoterie.

J'avouerai à V. M. que ma raiſon a été ſur le point d'eſſuyer un échec par l'amour; mais elle eſt trop vieille pour être ſi aiſément dupe.

Le puiſſant, mais ſot dieu d'amour
Qui loge aux yeux de Célimène,
Ne s'eſt logé chez moi qu'une ſeule ſemaine;
Encore eſt-ce un trop long ſéjour.

Je ne lui donnois que du grec & du latin à lire; & je lui ai prouvé par de bons argumens,

pris de la plus fine métaphyſique, qu'il devoit s'en aller au diable. Je n'ambitionne pas ſes faveurs, j'aimerois mieux celles du dieu des vers, pour répondre à cent quarante-deux, marqués au bon coin, qui partent d'une main

Qui fait frémir par ſon tonnerre
Tous ſes orgueilleux ennemis,
Et qui va donner à la terre,
La paix que vous avez promis.

Si ce dieu m'étoit favorable, je ne ſerois pas auſſi embarraſſé que je le ſuis à préſent.

Quoi ! cent quarante vers auxquels il faut répondre ?
C'eſt m'impoſer un fardeau trop peſant :
Mon Pégaſe eſt rétif, il trotte en haletant ;
Un travail auſſi fort ne peut que le morfondre.

Quand je ſuis monté ſur ce poétique animal, il me ſemble voir Dom Quichotte monté ſur ſa roſſinante.

J'admire la politeſſe de V. M., qui me nomme le transfuge de la pédanterie ; plût à Dieu que cela fût ! c'eſt un écueil contre lequel tous les gens-de-lettres vont ſe heurter. C'eſt une maladie de l'eſprit, dont je ne me crois pas exempt. Ma fine galanterie eſt un être de raiſon.

Jordan eſt fait pour la galanterie,
Comme eſt l'oiſeau de ſaint Luc pour voler,
Comme le ſont vos ſoldats pour trembler
Devant la cohorte ennemie.

La deſcription de la vie du ſoldat pendant l'automne eſt charmante.

Ce qui me paroît étonnant,
C'eſt qu'au milieu de cette biſe,
Vous compoſez à votre guiſe,
Et vos vers n'ont rien de glaçant.

Quand je les lis, ils m'échauffent l'imagination, comme la voix de Farinelli échaufferoit celle de Graun. Sans cela mon eſprit eſt ſec & froid; j'ai beau l'exciter, il me manque au beſoin.

Qu'il faſſe froid, qu'il faſſe chaud,
Mon eſprit eſt toujours le même :
Bizarre juſques à l'extrême,
Il n'obéit jamais quand il le faut.

Ma volonté eſt obligée de faire avec mon eſprit ce que fait un homme ſage avec ſa femme qui eſt chagrine : il gémit, il prend patience, & ſe tait.

On aſſure ici, comme une choſe poſitive, le départ de Neuperg pour la Moravie. Dieu le conduiſe! Il laiſſe à V. M. le champ libre; il a raiſon de le faire, puiſqu'il y va de ſon intérêt, & il fait bien de vous laiſſer prendre Neiſse, puiſque la réſiſtance qu'il voudroit faire, ne pourroit que lui coûter beaucoup de monde, & ſa reine n'en a pas trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 21 octobre 1741.

SIRE,

ON dit que le prince Léopold eſt devant Neiſse, & que la garniſon ne ſauroit tenir longtemps ; qu'elle abandonnera bientôt la place aux troupes de V. M.

On aſſure ici poſitivement que Neuperg a eu l'honneur de s'entretenir avec V. M. à deux repriſes ; tout cela fait ſoupçonner la paix prochaine.

Ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'on a reçu ici des lettres de Veniſe, dans leſquelles on marque que V. M. y eſt attendue cet hiver. Cette nouvelle m'a fait plaiſir, parce qu'elle a réveillé en moi l'eſpérance que j'ai toujours eue de voir l'Italie. On dit que Cataneo confirme ce bruit.

La bourgeoiſie ſe prépare à faire des illuminations ; il paroît même qu'elle a beaucoup d'empreſſement à ſe diſtinguer ſur ce ſujet.

Il eſt arrivé ici une aventure aſſez ſingulière. Le libraire Korn, revenu de Leipſick, veut aller rendre viſite à M. Blockmann, dont toute la bourgeoiſie eſt charmée. Au-lieu d'aller chez ce premier, qu'il n'a jamais vu, il

entre chez M. Vockel, conſeiller Saxon, qu'il croit le directeur de la ville. Les complimens faits, ce dernier lui demande des nouvelles de Leipſick: Korn qui croit parler à M. Blockmann, lui dit qu'on étoit fort mécontent en Saxe, qu'on ne payoit perſonne, qu'on y perſécutoit les luthériens, & mille autres choſes ſemblables. M. Vockel ne pouvoit comprendre la raiſon de ce diſcours; enfin cette comédie ſe termina au moment que le libraire demanda des choſes relatives aux fonctions du directeur, & le libraire s'apperçut de ſa bévue.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 27 janvier 1742.

SIRE,

LEs ſentimens ſont fortement partagés ſur votre retour: les uns aſſurent que ce ſera le 12 de mars, d'autres le 15, d'autres enfin le 25. Il y en a qui veulent parier que ce ne ſera qu'au mois de novembre. Ceux qui cherchent à découvrir la raiſon de tous les événemens, diſent que ſi V. M. vient à Berlin, c'eſt une preuve indubitable d'une paix prochaine, à laquelle toute l'Europe aſpire; d'autant plus qu'on aſſure que les grenadiers ſe ſont rejoints à leurs

régimens reſpectifs, & que les belles troupes de V. M. rentrent en quartier d'hiver pour ſe repoſer. D'autres prétendent que tout cela eſt faux, que la guerre commencera de nouveau au printemps. Certaines gens, qui veulent tenir un milieu, aſſurent comme une choſe indubitable qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. On dit la France embarraſſée ; que les troupes ſe conſument en Allemagne ; que le maréchal de Bells-Isle vient à Berlin, à ſon retour de Paris; que V. M. a envoyé un adjudant à Dresde, qui y eſt venu à coup-ſûr pour une affaire de la dernière conſéquence, mais qui eſt fort ſecrète ; qu'il ne ſauroit y avoir porté la nouvelle de la priſe d'une place ; que le cardinal a dit qu'il voyoit dans ſon miroir magique les actions de tous les princes de l'Europe, qu'il n'y avoit que celles du roi de Pruſſe qu'il n'y voyoit point. Je ſuis mortifié d'être au bout de mes *on dit*.

Peſne a fini le tableau de V. M. ; c'eſt la plus belle pièce que l'on puiſſe voir. Il feroit dire des Meſſes, ſi on vouloit le lui permettre, pour qu'on eût en Siléſie & dans ce pays la fureur du jeu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE LXVIII.

Du Roi.

Olmutz, ce 2 février 1742.

TU me fais la guerre, impitoyable Jordan, ſur ce que je ne t'enjoinds point de la façon la plus poſitive de m'écrire. N'as-tu pas aſſez d'eſprit pour comprendre que quand même je défendrois à tous les ſots & à tous les importuns de m'écrire, cela ne regarde point mon cher Jordan? Doutes-tu du plaiſir que j'ai à te lire, & de la ſatisfaction que je reſſens dans mon exil de recevoir des lettres de ma patrie? & quand même toutes ces raiſons ne te frapperoient pas, ſache & apprends que deux mots ſortis de la plume de mon ami me ſont plus précieux que toutes les pointes les plus ſubtiles qu'enfantent les cervelles ſtupidement prodigues de gens nés ſans amitié ou ſans génie; conçois que ma ſenſibilité trouve des appas juſque dans tes grands caractères, & que pour peu que le permette le ſoin de tes audiences & de ta bibliothèque, je me louerai beaucoup de ta correſpondance. Quant aux nouvelles qui me regardent, je ne puis te rien dire, ſinon que le démon qui me promène en Moravie, me ramenera à Berlin.

Je ſuis un grand fou, cher ami, de quitter

ce repos pour la frivole gloire de ſuccès incertains ; mais il y a tant de folies dans le monde, & je compte celle-ci au nombre des vieilles.

Je te recommande les idées couleur de chair, à l'excluſion des noires. Pendant mon abſence peins-toi tout en beau, & ſers-toi des touches de Watteau préférablement à celles de Rembrand. Adieu. Je te prie, ne demandes pas de vers d'un homme qui n'a que de la paille hachée & du foin en tête ; plains-moi, mais aime toujours ton fidèle ami.

LETTRE LXIX.

Du Roi.

Znaïm, ce 25 février 1742.

MOn cher Jordan, à en juger par vos lettres, vous êtes l'homme du monde le plus occupé ; vous croquez des nouvelles & vous paroiſſez avare de votre temps. Peut-être rédigez-vous un in-folio en un in-douze ; car j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire capable d'écrire un gros livre.

Si vous jugez au contraire d'après mon bavardage, vous vous imaginerez que je ſuis ici déſœuvré, &, pour tout paſſe-temps, occupé à votre contenance favorite ; mais non, je puis vous confier entre nous qu'il ne s'agit pas de

moins que de porter de grands coups à la maiſon d'Autriche, & que de la façon dont les choſes vont, peut-être peu de ſemaines ſeront d'une déciſion infinie dans les affaires de l'Europe. Mes houſards approchent juſqu'à quatre milles de Vienne. Lobkowitz fuit, Khevenhuller accourt, enfin la confuſion eſt totale chez l'ennemi.

Dites à K*** que j'ajouterai quelque choſe à ſa penſion pour le contenter, & que j'eſpère qu'alors il me donnera du repos. Adieu. Souviens-toi que j'aime autant les longues lettres que je hais les gros ouvrages. Ne m'oublie pas, & dis à Kayſerling qu'il eſt un ingrat, un pareſſeux, un perfide, d'oublier les abſens ; mais ce n'eſt pas le premier à qui l'amour a fait tourner la tête. Adieu.

LETTRE LXX.

Du Roi.

Znaïm, ce 28 février 1742.

CHer Jordan, meſſieurs les houſards m'ont eſcamoté le plus joliment, ou pour mieux dire, le plus vilainement du monde les lettres où il y en avoit une pour vous. Savoir ſi l'ennemi en profitera. C'eſt de quoi je doute ; car autant que je m'en reſſouviens, c'étoit un tiſſu de misères & de pauvretés. Vous y profitez le

temps que vous auriez perdu à les lire. Le public aura peut-être l'avantage d'en poſſéder Tindal Jordanien quelques ſemaines plutôt, & moi j'aurai la mortification de manquer un jour de poſte de vos lettres. Voilà bien des conſéquences que cauſe une lettre égarée. Je vis ici à Znaïm au jour le jour, quelquefois fort occupé & quelquefois très-déſœuvré. Je m'applique cependant, lorſque j'en ai le loiſir ; je lis, je compoſe & je penſe beaucoup. C'eſt tirer profit de ſa machine, direz-vous ; il eſt vrai ; mais je réponds que l'on fait bien de profiter de ſon eſtomac, d'autant plus que la digeſtion eſt quelquefois incertaine. De même doit-on dans cette courte vie uſer ſoi-même de ſes reſſorts, car ils s'uſent ſans cela inutilement & par le temps, ſans que l'on en profite.

Les maiſons ont toutes ici des toits plats à l'italienne, les rues ſont fort mal-propres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes ſots, les femmes laides, & les ânons très-communs. C'eſt la Moravie en épigramme.

Dans ce moment je reçois votre lettre moitié proſe, moitié vers, dont je vous remercie ; mais elle n'eſt pas encore aſſez longue, & vous devez ſavoir que je fais une grande différence entre les longs ouvrages & les jolies lettres. Mettez tout Berlin dans vos vers, des bagatelles, des riens ; car ma curioſité eſt un gouffre inſatiable, ſur-tout en fait de raiſonnemens politiques,

qui pour la plupart du temps ſont fort biſcornus.

Les nouvelles de l'ennemi que j'apprends inceſſamment, me font croire que nous en viendrons aux mains ; alors je ſouhaite fort que la fortune des Pruſſiens me favoriſe pendant quelques heures, ou pour mieux dire pendant ce jour, afin que l'affaire ſe termine par-là auſſi glorieuſement qu'elle a été commencée. Ne vous inquiétez pas en attendant. Guériſſez-vous, & n'oubliez pas vos amis abſens qui vous aiment bien. Adieu.

LETTRE LXXI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 29 février 1742.

SIRE,

JE ſuis tout glorieux de ce que V. M. daigne m'écrire & m'envoyer des vers dans un temps où elle eſt occupée par les affaires les plus importantes & les plus épineuſes (*a*).

V. M. n'eſt pas à-coup-ſûr en pays de connoiſſance, quand elle eſt au milieu de cette cour céleſte, qui n'eſt ma foi pas digne d'occuper le manoir où vous habitez. Il faut avouer que la gloire conduit V. M. par une route

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 25, Épître XVII.

bien peu agréable. J'ai remarqué que tous les chemins qui conduiſent à l'immortalité ſont de même. Je frémis pour la ſanté de V. M., & je crois pouvoir démontrer en bonne logique, & par de bons argumens, que j'ai raiſon.

Je crois avoir ſi bien raiſon,
Que je me ſens prêt à combattre
Sur ce ſujet contre *Sexte* ou *Pyrrhon*,
Qui vous apprit l'art d'en terraſſer quatre.

Je connois par mon expérience que vous en démonteriez même plus. A peine ſuis-je guéri des bottes de logique que V. M. me portoit autrefois. Je m'en glorifie, comme S. François de ſes ſtigmates.

Les Hollandois ont acheté le Luxembourg quinze millions, les politiques de Berlin ſont fort charmés de cet achat : ils regardent cela comme un raffinement de ruſe digne d'être admiré. Les partiſans de la France condamnent cette conduite ; on ſuppoſe déjà M. de Fénelon faiſant tapage à La Haye, & remettant les choſes ſur l'ancien pied.

On dit que la gazette de Hollande marque que l'empereur ira d'abord à Cologne pour y adorer les Trois-Rois, dont les noms ſont ſûrement connus de V. M., qui n'ignore pas des faits de cette nature.

V. M. m'ordonne de bavarder ; j'obéis :

Vous voulez que Jordan bavarde,
Et bavardons, puiſqu'il le faut :

Le triſte dieu d'ennui vous garde,
De fréquent & pareil aſſaut !

On étourdit en Angleterre ces ſonge-creux par le bruit des cloches : Dieu veuille que mon babil vous amuſe ! J'aimerois preſque mieux qu'il endormît V. M. ; cela feroit du bien à ſa ſanté, & je lui ſerois alors fort utile.

Quoi ! votre eſprit, occupé fortement
Des intérêts de Pruſſe & de l'Empire,
Liroit comme un délaſſement,
Tout ce diſcours qui tient fort du délire ?
J'en ſuis, ma foi, très-fortement ſurpris !
Mais dans le fond, peut-on ſi bien écrire ?
Quand on n'a pas ce dont on eſt épris,
On ne ſauroit ni badiner, ni rire.

D'ailleurs j'ai perdu ma ſanté, & je ſuis condamné à boire trois bouteilles de tiſanne par jour pour la recouvrer. Eſt-il poſſible de faire des vers & d'avoir de l'eſprit à ce prix-là ? Je ne connois point le chemin qui conduit à la gloire, je le crains même, par une poltronnerie réfléchie ; mais ce que je ſais bien, c'eſt que celui qui conduit à la ſanté, eſt bien diſgracieux.

Au diable ſoit Eſculape & remède,
Et tout réparateur de l'humaine ſanté :
Ils minent par leurs ſoins ma chère humanité ;
Je meurs, en guériſſant, ſi Dieu ne m'eſt en aide.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXII.

Du Roi.

Znaim, ce 8 mars 1742.

CHer Jordan, ſi je voulois vous faire un détail de tout ce qui ſe paſſe ici, je ſerois bien occupé; car nous avons de l'ouvrage autant que nous en pouvons ſupporter. Je ne ſaurois vous parler de l'avenir; il eſt très-incertain; tout ce que j'en ſais, c'eſt que nous avons de la beſogne devant nous, & qu'aſſurément le bâtiment n'eſt pas encore totalement élevé.

L'orgueil des Autrichiens me paroît le précurſeur de leur ruine. Cette ruine nous coûtera, mais elle ne s'enſuivra pas moins. Je crois à préſent Berlin le ſéjour de l'ennui & des femmes. J'imagine qu'il y a de quoi déſeſpérer un honnête homme d'y être, & que ceux qui s'en trouvent éloignés doivent des actions de grâces à la Providence.

Je vis fort philoſophiquement, je travaille à l'infini, je m'amuſe autant que je le puis, & du reſte je ne penſe qu'à me réjouir. Je t'en ſouhaite autant de tout mon cœur, & prie Dieu d'avoir le cher Jordan en ſa ſainte garde.

LETTRE LXXIII.

Du Roi.

Pohrlitz, ce 11 mars 1742.

MOn cher Jordan, que te dirai-je d'ici ? rien de nouveau. Que nous marchons, que nous allons bloquer Brunn, que nous avons pris trois cents priſonniers à Gœding, que nous en prendrons davantage, & que la guerre ſe fera plus vivement que jamais. Juge après cela ſi je reviendrai à Berlin, & ſi la douce paix paroît proche ? Je crois que cette année nous préſentera de plus grands événemens encore que la précédente Les choſes s'embrouillent de plus en plus, & il n'eſt aucune prudence humaine qui, dans un état auſſi critique, puiſſe juger ſolidement des affaires. Le temps tirera le voile qui couvre à préſent les événemens, & alors de nouvelles ſcènes ſe développeront. On a vu une comète à Vienne, & tout le monde dit là-bas que cela leur préſage du bonheur. Pour moi, je ſuis d'un ſentiment contraire, & je m'imagine que ce n'eſt pas dans le ciel, mais ſur terre, qu'il faut tirer des horoſcopes ; c'eſt par de bonnes meſures priſes à propos, par de mûres délibérations, par des réſolutions promptes & juſtes, que l'on peut juger des entrepriſes & de leur ſuccès.

Adieu, cher Jordan. Je te crois las de mon bavardage, mais j'eſpère que tu ne le feras pas de l'amitié & de l'eſtime que j'ai pour toi. *Vale.*

LETTRE LXXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 18 mars 1742.

SIRE,

ENfin madame la comète a fait un tour de ſon métier; elle a cauſé la mort du cardinal de Fleury, qui eſt enfin allé faire viſite à l'autre monde: une de ſes camarades avoit déjà rendu le même ſervice au monde à la mort de Mazarin. Cette importante nouvelle amuſe infiniment meſſieurs les nouvelliſtes politiques, & leur fournit ample matière à réflexions. On eſt impatient de ſavoir qui lui ſuccédera: ſi le gouvernement de l'état ſera confié au cardinal Tencin, fin renard s'il en fut jamais, créature des Jéſuites, qui pour le malheur du genre-humain influent beaucoup ſur les événemens. On croit que cette mort changera le ſyſtême préſent de l'Europe, que Chauvelin pourroit bien remonter ſur ſa bête. On attribue cet accident imprévu aux divers changemens arrivés depuis peu. Il tomba, dit-on, en foibleſſe, lorſqu'il apprit la chûte de Walpole; la conduite de la

Sardaigne, la troiſième augmentation de Hollande, ont été les inſtrumens dont la mort s'eſt ſervi pour achever ſon important ouvrage. Enfin on eſt impatient de voir ſi cette mort accélérera la paix, ou ſi la guerre continuera.

Monſieur Finck, miniſtre d'Angleterre, eſt arrivé ici depuis deux jours: il compte, à ce qu'on dit, de repartir mardi prochain.

On aſſure qu'il n'y a plus de bataille à craindre pour nous; je reſpire à cette nouvelle: on dit même plus, que V. M. a formé une chaîne pour ſe mettre à l'abri de toute ſurpriſe, & qu'après que cet ouvrage ſera achevé, nous aurons la conſolation de la voir. Cet ouï-dire me redonne la ſanté: je ſuis effectivement ſorti depuis quelques jours, pour aller voir le colonel de Cannenberg, qui eſt retombé malade.

On aſſure que les troupes Autrichiennes ſont allées au-devant de l'armée Françoiſe, pour les empêcher de ſe joindre à V. M.

M. de Pœllnitz eſt arrivé depuis quelque temps; il ſe met aux pieds de V. M.; il ne ſait s'il oſe l'incommoder par ſes lettres.

Peſne ſe rétablit; il a employé ſes premières forces à finir le tableau du cocuage, qui eſt une pièce achevée & parfaite, ſuivant le ſentiment des connoiſſeurs.

Je ſuis au bout de mes nouvelles. On m'écrit de Paris que Voltaire y eſt arrivé, & qu'il y ſéjournera trois mois: que ſon *Mahomet*

pourroit bien paroître : que le *Canapé couleur de roſe* de Crébillon le fils n'a pas eu le ſuccès qu'on avoit lieu d'eſpérer. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXV.

Du Roi.

Au quartier de Sclowitz, ce 17 mars 1742.

TRès-cher Jordan. La différence qu'il y a entre le loiſir de Berlin & les occupations de Sclowitz ſont, que l'on fait des vers à l'un, tandis que l'on fait des priſonniers à l'autre. Je vous jure que j'ai été ſi fort tourmenté, & quelquefois inquiété, qu'il ne m'a guère été poſſible de penſer avec cette liberté d'eſprit, qui eſt la mère de l'imagination, & par conſéquent de la poéſie.

Les ennemis, forts de 4000 hommes, ont attaqué un village où Truchsès & Varenne étoient commandés avec 400 hommes, & ne pouvant dompter ces braves gens, ils ont mis le feu au village. Tout ceci n'a point fait perdre contenance à nos troupes, qui ont tué près de 200 hommes & quelques centaines de chevaux à l'ennemi. Truchsès, Varenne & quelques officiers ont été légérement bleſſés ; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont ſurpaſſé mes troupes ; ce qui me donne une telle confiance

en elles, que je me crois dix fois plus puiſſant que je n'ai cru l'être par le paſſé. Nous avons fait de plus, 600 priſonniers Hongrois, & nos braves ſoldats, qui ne ſavent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire.

Donnez cette peinture à Knobelsdorf pour marque de mon ſouvenir. Marquez-moi quel eſt le marquis d'Argens, s'il a cet eſprit inquiet & volage de ſa nation, s'il plaît; en un mot ſi Jordan l'approuve? Si je vous revois un jour, vous devez vous attendre à un débordement de babil extrême. Ma foi, l'honneur de faire tourner la grande roue des événemens de l'Europe, eſt un travail très-rude; l'état moins brillant de l'indépendance, de l'oiſiveté & de l'oubli, eſt ſelon moi plus heureux, & le vrai lot du ſage dans ce monde. Je penſe ſouvent à Rémusberg, & à cette application volontaire qui me familiariſoit avec les ſciences & les arts; mais après tout il n'eſt point d'état ſans amertume. J'avois alors mes petits plaiſirs & mes petits revers; je naviguois ſur l'eau douce, à préſent je vogue en pleine mer, une vague m'emporte juſqu'aux nues, une autre me rabaiſſe dans les abîmes, & une troiſième me fait remonter plus promptement encore juſqu'à la plus haute élévation. Ces mouvemens ſi violens de l'ame ne ſont pas ce qu'il faut aux philoſophes; car, quoi qu'on diſe, il eſt

bien difficile d'être indifférent à des fortunes diverſes, & de bannir la ſenſibilité du cœur humain. Vainement veut-on paroître froid dans la proſpérité, & n'être point touché dans l'affliction; les traits du viſage peuvent ſe déguiſer, mais l'homme, l'intérieur, les replis du cœur n'en ſont pas moins affectés. Tout ce que je déſire pour moi, c'eſt que les ſuccès ne corrompent point l'humanité & ces vertus dont j'ai toujours fait profeſſion. J'eſpère & je me flatte que mes amis me retrouveront toujours tel que j'ai été, quelquefois plus occupé, rempli de ſoucis, inquiet, ſurchargé d'affaires, mais toujours prêt à les ſervir, & à vous prouver ſur-tout que je vous eſtime & vous aime de tout mon cœur. Adieu.

LETTRE LXXVI.

De M. Jordan.

Sans date.

SIRE,

J'Ai une grande nouvelle à apprendre à V. M.; nouvelle intéreſſante; nouvelle qui ne ſe paſſe point ſur la terre, & que les mortels n'ont point occaſionnée; nouvelle qui nous vient de la première main, & qui excite l'attention de tous ceux qui s'intéreſſent à la nouveauté. C'eſt une grande comète à queue, qui paroît au ciel

depuis trois jours, qui a déjà cauſé trois ou quatre rhumes à ceux qui ont voulu la voir marcher dans ſon orgueilleuſe route. Les ſentimens ſont partagés ſur les effets qu'elle produit, ou les accidens qu'elle annonce. Les uns la croient de mauvais augure, & penſent qu'elle n'eſt venue que pour allumer le feu de la guerre dans toute l'Europe ; & d'autres au contraire ont la politeſſe de la prétendre bienfaiſante. La ſeule choſe que je crains, c'eſt que d'un coup de ſa queue elle ne dérange toute l'économie de notre pauvre globe.

Il paroît un mauvais journal en Hollande, ſous le titre du *Cyclope errant*. Voici deux paſſages que j'en ai tirés. Il eſt bon de remarquer que cet auteur eſt toujours allégorique.

» Il y en a un pour le roi de Pruſſe, dont » nous avons repréſenté la vertu héroïque : je » l'ai tiré d'une figure que j'ai vue au palais » *Farnèſe*, qui repréſente un *Hercule*, avec » la peau de lion, & appuyé ſur ſa maſſue : il » tient dans une main trois pommes cueillies » dans le jardin des Heſpérides, qui repré- » ſentent trois ſortes de vertus : *la modération* » *de la colère, la tempérance, le généreux mépris* » *des délices du monde.*

» Je viens de recevoir un ordre pour une » armure deſtinée aux académiciens qui vou- » dront ſuivre *Bellone*, d'autant qu'un des pre- » miers de l'académie de Berlin, ayant été cu-

» rieux, & étant venu trop à la légère, ſon
» cheval n'ayant point la charge ordinaire qu'un
» Bucéphale a coutume de porter, l'a emporté
» dans l'armée ennemie, ce qui a inquiété les
» gens-de-lettres, qui ſe réjouiſſent fort de ce
» qu'il eſt retrouvé. Je lui ai envoyé un téleſ-
» cope, afin qu'il puiſſe découvrir les objets,
» ſans courir les mêmes riſques ».

Le pauvre Peſne eſt fort mal, il eſt au lit depuis quatre jours.

La ducheſſe de Wurtemberg eſt ſi contente des grâces de V. M., qu'elle vous canoniſeroit, s'il étoit permis aux femmes de ſe mêler des intérêts du Ciel. Vous ſeriez, Sire, ſon ſaint, comme V. M. l'eſt de bien d'autres. Nous ſommes fort bons amis avec le marquis d'Argens : il a à ſa ſuite un jeune-homme nommé Deſpars, qui a tout l'eſprit poſſible : je n'ai guère vu de perſonnes s'exprimer dans la converſation d'une façon plus ingénieuſe.

Nous avons un nouveau philoſophe qui paroît ſur l'horizon de Berlin : c'eſt ce jeune Vatel, qui a ſi bien défendu la philoſophie de Leibnitz.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

LETTRE LXXVII.

Du Roi.

Sans date.

JE m'attendois à recevoir à tout moment la nouvelle que cette fluxion qui te lutine t'avoit rendu tout-à-fait aveugle, & j'avois préparé pour ce ſujet de fort beaux vers que j'ai été bien mortifié de ne pouvoir t'envoyer. J'aurois tant ſouhaité que cet aveuglement eût été enfin accompli ; car alors tu n'aurois plus eu de prétexte pour t'abſenter d'ici, & ma rivale, ta bibliothèque, te ſeroit devenue auſſi inutile qu'une Vénus le pourroit être à un impuiſſant.

Tu me fais trembler pour cette bonne Europe par la comète que tu prophétiſes. Je voudrois que le prophète & le phénomène fuſſent tous les deux au diable, plutôt que de voir notre aimable petit globe ſervir de nourriture à la voracité ennemie de ce brigand d'aſtre. Écoute, docte & ſublime Jordan, je t'avertis que ſi déſormais tu pronoſtiques encore des choſes funeſtes & malheureuſes, & ſur-tout des calamités publiques, ton nom ſera rayé du nom des grands hommes, ton ame errante ſera aveugle dans l'autre monde, tes ſtatues ſeront couronnées de chardons, & ta mémoire ſera effacée de mon cœur.

LETTRE LXXVIII.

Du Roi.

Sclowitz, ce 23 mars 1742.

MOn cher Jordan, vous irez chez madame de ***, & lui direz qu'après que je l'ai assez instruite de mes volontés sur le sujet de son fils, dont elle a disposé malgré mes intentions, si elle ne le fait revenir incessamment, je me vengerai d'elle en maître irrité, qui punit une mauvaise citoyenne qui agit contre l'état. Annonce-lui ma vengeance, & dis-lui que j'ai des moyens en main plus qu'elle ne pense pour me faire raison de son infidélité & de sa trahison ; qu'elle a trouvé le moyen de se brouiller avec tout le monde, & qu'à la fin je suis obligé d'avouer que le monde a raison, mais qu'il y a des maisons de correction pour les méchantes femmes, comme il y a des endroits où l'on met en séquestre les mauvais citoyens. Adieu, sois persuadé que je t'aime de tout mon cœur.

LETTRE LXXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 31 mars 1742.

SIRE,

JE ſuis très-obligé à V. M. de ce qu'elle veut bien être contente de mes lettres ; & ſur-tout de celle que V. M. nomme la ſeconde. Quoique j'écrive réguliérement deux fois par ſemaine, il n'y a plus moyen d'en envoyer une ſans quelques mauvais vers de ma façon.

J'ai des vers auſſi ſûrement
La marotte & la maladie,
Que vous ſavez tacitement
Louer mes vers, ou ma folie.

Si je dis de jolies choſes ſur la vérole, c'eſt l'envie de plaire à V. M. qui me les fait dire : j'aurois bien de la peine à parler raiſon, encore moins à penſer couleur de chair, ſi je ſentois ce que je dis dans le ſens de V. M.

Vous ſavez par l'allégorie
Aſſaiſonner la vérité ;
Et l'on ne peut qu'être enchanté
De votre morale embellie.

Dire à un amant qui aime ſa maîtreſſe qu'il doit ne la plus aimer, c'eſt le rebuter : mais quand on lui préſente pour modèle le papil-

lon qui ſe brûle les aîles, on eſt écouté. On donne aux malades des pilules couvertes d'une feuille d'or, pour leur en dérober l'amertume.

Les vers de V. M. ſur la comète de Vienne ſont charmans, & la pointe en eſt fort piquante. Je ne ſuis point ſurpris qu'une femme dévote s'alarme en voyant une comète ſans queue (*a*).

On ne croit pas le moment de la chûte de la maiſon d'Autriche auſſi proche qu'on le croit en France. La raiſon qu'on en allègue, c'eſt qu'elle a de puiſſans amis qui l'aſſiſtent en lui fourniſſant de l'argent. On dit d'ailleurs

Qu'un flambeau que l'on voit s'éteindre,
En s'éteignant jette un plus vif éclat;
Que ſa flamme ſouvent dans ce débile état
A cauſé des malheurs qu'on ne ſauroit dépeindre.

V. M. paroît me croire entre les mains des médecins, pour délivrer mon ſang d'un certain venin; mais

Je jure par le dieu Jupin,
Et par mon bon ami Mercure,
Que jamais un pareil venin
N'a ſaiſi ma pauvre nature.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 26, Épître XVIII.

LETTRE LXXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 3 avril 1742.

SIRE,

JE ſuis tout orgueilleux de l'approbation dont V. M. veut bien honorer mes lettres : cela eſt bien propre à m'encourager.

Vous louez mes vers proſaïques,
Mais plaignez-en plutôt l'auteur ;
Car il n'eſt verſificateur
Qu'en dépit des loix poétiques :
Son ſel eſt un ſel frelaté
Qui ne ſent point du tout l'attique ;
Son goût eſt un peu trop gothique
Pour imiter l'antiquité (*a*).

Pour revenir à la comète, j'avouerai à V. M. que je ſuis fort peu ſatisfait de ſa conduite ; à peine daigne-t-elle ſe faire voir ; on dit pourtant qu'elle a des talens, qu'elle peut paroître avec décence, & qu'elle gagne à être vue. Je n'en fais rien ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui rendre mes hommages : on m'a dit qu'elle ſe plaçoit vers l'étoile polaire, & que delà elle vous conſidéroit bataillans.

Je ſuis malheureux, car ma vue
Voit ſouvent les objets bien peu diſtinctement ;
Mes yeux & mon eſprit ont ſouvent la berlue,
Et me manquent à tout moment.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 28, Épître XIX.

Il ne me reſte que l'ouïe, l'attouchement, & le goût. Pourvu que ceux-là ne diminuent point, je ſuis content, parce que j'ai appris à me contenter.

Jordan peut être fort heureux,
S'il conſerve du goût pour un bon vin qui mouſſe,
S'il ſe ſent rajeunir en touchant peau bien douce,
S'il entend les récits de vos faits glorieux.

Que lui faudroit-il davantage !
Voir un peu moins, eſt-ce être malheureux ?
Pénétrer tout par l'eſprit & les yeux
N'eſt pas toujours un avantage.

Il en eſt, Sire, de nos raiſonnemens politiques comme de ceux que l'on fait ſur les tours d'adreſſe d'un joueur de gibecière. V. M. ne veut abſolument point que le Ciel ſe mêle de ce qui regarde les hommes.

Le Ciel n'a point de part à ce qu'il nous voit faire,
C'eſt là ce que nous dit le pur raiſonnement :
Mais les reſſorts ſecrets de maint événement
Font que mon cœur me dit tout le contraire.

V. M. recevra aujourd'hui les Tuſculanes de Cicéron, les Philippiques, les Commentaires de Céſar : comme je n'ai pu trouver ce dernier à Berlin, madame de Montbail me les a donnés pour V. M. Les autres ſeront prêts ſur la fin de la ſemaine.

Les gazettes ne parlent que des malheurs de l'Empire : tout cela me touche beaucoup.

Je plains les malheurs de l'Empire !..
Qui mettra fin à ſes calamités ?..
Celui qui ſut un empereur élire,
Saura le délivrer de ſes perplexités.
Le trône impérial pour lui n'a d'avantage
Que celui d'être ami de Votre Majeſté ;
Quand pourra-t-il avec tranquillité
Jouir du fruit de votre ouvrage ?

Tandis que la comète eſt ſur notre hémiſphère, elle jouit encore du droit de prophétiſer : ce n'eſt que lorſqu'elle a diſparu qu'il faut interpréter le but de ſon apparition : il s'agit de voir ce qu'elle a pu occaſionner d'extraordinaire :

Un empereur ſans terres, ſans argent,
N'eſt pas choſe trop ordinaire :
Un électeur, évêque proteſtant,
Qui crée évêque qu'on révère :
Un roi qui, dans un an de temps,
Sans qu'il en coûte à ſon peuple une obole,
Sait conquérir pays vaſte & puiſſant :
Et que Jordan attrape la vérole,
Ce ſont là tous de grands événemens
Que le deſtin aux curieux apprête,
Que l'on reçoit avec empreſſemens,
Qu'on ne peut voir ſans ſecours de comète.

V. M. m'avoit chargé d'une commiſſion pour K***, que j'ai exécutée : cet honnête homme ne demanderoit pas mieux que de ſervir V. M. ; mais il voudroit ne pas être dans l'oiſiveté à ſon âge, tandis que ſes amis ſont à l'armée ; il regarde ſon état comme un état de honte. Il proteſte d'ailleurs qu'avec ſon revenu

il n'eſt pas en état de vivre à Berlin, où effectivement tout eſt fort cher.

V. M. m'a renvoyé la requête du jeune philoſophe de Vatel, ſans m'ordonner ce que je dois lui répondre.

Vous m'ordonnez, Sire, de faire vos complimens à vos amis & à vos amies : je ne ſaurois exécuter les ordres de V. M., parce que le nombre en eſt trop grand. Je n'ai été que chez les élus. Dieu veuille conſerver V. M.! Mes prières éjaculatoires n'ont d'autre but.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 6 avril 1742.

SIRE,

J'Ai été enchanté des derniers vers qu'il a plu à V. M. de m'envoyer (*a*). Quelqu'accoutumé que je ſois à être ſurpris de vos talens, je ne puis cependant comprendre

Comment on peut, en occupant le trône,
Faiſant tapage en l'univers,
N'ayant de ſoins que pour Mars & Bellone,
Avoir eſprit, & faire de beaux vers.

Le Pégaſe de V. M. eſt infatigable, & ce

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 30 & ſuiv. Épîtres XX & XXI.

qui me fait donner au diable, c'eſt qu'il ne bronche point dans ſon allure : celui des autres eſt haletant, dès qu'il eſt un peu fatigué. Il n'en eſt pas de même du vôtre.

Je ſais qu'Apollon le protège ;
Le mien ne peut ſouffrir les loix
D'un pas régulier de manège,
Qu'il ne ſoit d'abord aux abois.

J'ai beau lui donner de l'éperon dans les reins, il eſt auſſi immobile que le cheval de Troie ; j'ai beau lire vos vers, pour animer mon eſprit, & pour le monter ſur le bon ton, tout devient inutile.

J'ai beau m'aſſeoir ſur fauteuil velouté
Qui, ſuivant vous, reſſemble au Pinde,
Mon eſprit eſt toujours rétif, & dégoûté
De voir qu'en vain il ſe gêne & ſe guinde.

Ma vieille raiſon vient alors à mon ſecours, qui me conſeille de ne plus faire de vers, & de me contenter de la proſe. Je lui réponds dans l'accès de ma colère :

Apprenez, raiſon, à vous taire :
Mon héros veut abſolument
De moi des vers, en dépit du talent ;
Que ne fait-on pas pour lui plaire ?

Bayle dit de la Bourrignon, qu'elle avoit une chaſteté pénétrative.

Votre eſprit eſt pénétratif,
Et m'échauffant par ſa divine flamme,

Il porte l'eſprit dans mon ame
Par un pouvoir qui me rend plus actif.

Que je plains V. M. d'être engagée, par des circonſtances inévitables, dans un genre de vie qui ne peut que lui déplaire à la longue, & altérer ſa ſanté ! C'eſt le motif qui me fait ſouhaiter paſſionnément la paix, quelqu'intérêt que je prenne à la gloire de V. M. Je m'attends toujours à quelque grand coup de théâtre de ſa part.

Tel qu'un nocher qui craindroit le naufrage,
Nous vous verrons arriver dans le port.
Vous ferez ſeul, par un ſecret reſſort,
Succéder le calme à l'orage.

Que je ſerai heureux, quand j'aurai l'honneur à Rheinsberg ou à Charlottenbourg de faire ma cour à V. M., de la voir, dépouillée de ce foudre qui fait frémir l'Europe, goûter les agrémens d'une paix ſolide ! Je me repréſente ce plaiſir, comme les dévots celui d'être à table avec Abraham & Jacob. Quand je le goûterai, je ne troquerai pas mon bonheur contre celui de ſavourer l'ambroiſie.

Quelque plaiſir qu'on ait à la table des dieux,
Pareil plaiſir n'eſt fait que pour une ombre :
Ceux que l'on goûte ſous votre ombre,
Sont moins divins, mais plus délicieux.

Dieu veuille garantir la ſanté de V. M., & la conſerver ! C'eſt le principal objet qui m'oc-

cupe. L'homme n'eſt jamais ſans une idée favorite, qui tient le rang entre celles qui ſe promènent dans le vaſte pays de l'eſprit : celle-là marche à la tête des autres, parce qu'elle a le droit de prééminence. Je vais aſſez ſouvent chez le Tourbillon, pour parler raiſon, & pour m'entretenir ſur ce ſujet. Nous ſommes alors comme ces dévots qui ne ſont jamais plus heureux que quand ils parlent de leur patron.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 14 avril 1742.

SIRE,

LE pyrrhoniſme de V. M. eſt un ennemi dangereux à combattre ; on ne ſait par quel endroit le prendre (*a*).

Dans l'art de douter fort expert,
Vous ſavez aux raiſons donner de l'apparence.
C'eſt une anguille qui ſe perd
En la ſerrant à toute outrance.

Je ne me ſerois jamais imaginé que le pyrrhoniſme ſeroit employé pour démontrer l'accuſation que je crois fauſſe dans toutes ſes parties. J'ai cru au contraire que rien ne m'étoit plus favorable que ce pyrrhoniſme même :

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 35, Épître XXII.

Ce phénomène rubicond
Qui s'étoit placé ſur ma face,
Indique à des yeux de Pyrrhon
Que du venin il eſt douteuſe trace.

Je ſuis à cet égard ſain comme l'enfant qui eſt à naître ; il y a auſſi peu de venin dans mon corps, qu'il y a de vertu guerrière dans mon ame.

Vous, dont l'eſprit eſt ſi diſpos
Pour ſoutenir les droits du pyrrhoniſme,
Prouverez-vous par congru ſyllogiſme
Que je puis paſſer pour héros ?

Il y a long-temps qu'on peut me ranger au nombre des invalides du dieu de l'amour, dont je ne prononce cependant jamais le nom qu'en tremblant, non parce que je ſuis tout-à-fait inhabile à ſon ſervice, mais parce qu'en général nos facultés s'uſent & dépériſſent.

Tout dépérit & s'uſe dans le monde,
L'eſprit vieillit, & perd de ſa vigueur :
Or, je conclus par raiſon très-profonde,
Que je ne puis éviter ce malheur.

D'ailleurs le pourpoint de Scarron s'uſoit, d'où vient mes facultés ne s'uſeroient-elles point ? J'emploie le reſte des forces qui me ſont reſtées dans l'eſprit, de l'attachement que j'ai eu pour l'amour, en faveur de l'amitié, qui ne procure que du plaiſir & de la ſatisfaction. Je connois des maîtres pour leſquels on ne ſauroit avoir aſſez de ces ſentimens.

Je ſuis perſuadé qu'on a inſtruit V. M. de la diſpute du marquis d'Argens avec madame la ducheſſe. Cette diſpute a été vive, la ſéparation bruyante, & le raccommodement très-éclatant. Les ſavans & les femmes ſont partagés ſur la cauſe de cette diſpute. Les uns diſent que c'eſt la jalouſie.

Ce dieu qu'on nomme Jalouſie,
Qui tant redoute un culte étrange,
Il faut toujours le ménager
Pour le repos de notre vie.

C'eſt ce dieu qui les a brouillés. On dit que le marquis d'Argens eſt amoureux, & on veut qu'il ne le ſoit que de ſa femme & de ſes livres. Il jure ſon grand juron qu'il ne l'eſt point; on ne l'en croit pas. On veut qu'il reſte trois ans à Stoutgard.

Sacrifier raiſon & liberté
Qui ſont le charme de la vie
Aux foibles de l'humanité,
Seroit-ce donc philoſophie?

Lui qui aime le ſéjour de Berlin, qui croit que c'eſt le ſeul qui lui convienne, ne veut s'en abſenter que pendant trois ſemaines. Voilà la vraie origine de cette diſpute. On s'eſt raccommodé d'une façon aſſez marquée. D'Argens, aux genoux de la ducheſſe, lui a redemandé ſon eſtime; cette entrevue a tiré des larmes des aſſiſtans. Ils ne logent cependant plus en-

ſemble ; on ſe voit, mais c'eſt avec une froideur réfléchie.

On eſt toujours prêt à montrer
Qu'on hait d'Argens par féminin caprice ;
Le philoſophe eſt prêt à démontrer
Que la raiſon veut ainſi qu'il agiſſe.

Leur haine eſt ſyſtématique, c'eſt-là la bonne. Le marquis d'Argens travaille à une comédie ſur l'embarras de la cour ; je lui ai conſeillé que la ſcène ſoit dans l'antichambre de la ducheſſe ;

Puiſque c'eſt-là que l'on voit tour-à-tour,
Les paſſions jouer toutes leurs rôles ;
Qu'on ſacrifie à la haine, à l'amour,
Que la raiſon n'y vaut pas deux oboles.

J'ai cru ne pouvoir mieux faire qu'en engageant le marquis d'Argens à compoſer lui-même une relation de tout ce qui s'eſt paſſé, pour divertir V. M. ; perſonne ne le peut mieux que lui.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE LXXXIII.

De M. Jordan.

Le 17 avril, le ſecond beau jour de l'année 1742.

SIRE,

J'Ai reçu l'Épître dont il a plu à V. M. de m'honorer, qui étoit de Proſtnitz (*a*) : comme je porte ordinairement en poche la Siléſie, la Moravie, la Bohème, l'Autriche, la Bavière, la Hongrie & la Turquie, je ſuis toujours à portée de ſuivre l'armée redoutable de V. M.

Je crains qu'augmentant vos conquêtes
Il ne faille groſſir un peu trop mon atlas,
Et que tous les progrès qu'heureuſement vous faites,
Ne ſoient pour vous de ſéduiſans appas.

C'eſt bien alors que je pourrois dire comme Bias : Je porte tout avec moi, puiſque j'aurois toute l'Europe en poche.

Les Bohémiens qui vous voient entrer dans leur pays ſans chapelets ni roſaires, doivent avoir une bien mauvaiſe idée de leurs ſaints, qui ne branlent point, & qui voient fort tranquillement agir l'armée de V. M.

Et que font donc ces céleſtes marouſles
Dans leur riant & ſplendide manoir ?
Ils n'ont pas plus d'eſprit que mes pantouſles,
Puiſqu'ils n'ont pas l'art de vous décevoir.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 37, Épître XXIII.

Je crois que vous avez le ſecret de les enchanter, comme les ſirènes qui enchantent par la douceur de leur mélodie. Je me défie diablement des poëtes, & de l'effet de leur poéſie! Vous adreſſez ſans doute à ces ſaints quelques prières en beaux vers, par leſquels vous captivez leur bienveillance?

Je connois l'effet de vos vers,
Et leur ſéduiſante harmonie:
J'adoucirois par eux tous mes revers,
Si j'en avois dans cette vie.

Mais on n'en a point quand on vous ſert. Mes vers ſont ſi rudes, qu'ils ſont propres à faire fuir ceux qui voudroient en entreprendre la lecture, ou à produire l'effet que produiſoit la peau de Ziska. Auſſi ne coulent-ils pas de ſource; je ne les enfante qu'à force de contorſions & de mouvemens convulſifs.

Quand j'ai des vers l'inquiétante envie,
De leur accès je ſuis ſi fortement épris,
Que tel qu'eſt un dévot au tombeau de Pâris,
J'ai de vrais accès de Pythie.

Or, avec bien des contorſions, la Pythie ſur le trépied ne diſoit que des pauvretés.

A propos de Ziska & de Wallenſtein: je demande en grace à V. M. de ne les pas prendre pour modèles:

Ils ſavoient aux humains faire ſanglante guerre,
Vous ſavez l'art de les rendre contens:
Ils étoient fléaux de la terre,
Et vos vertus en ſont les ornemens.

L'habileté

L'habileté de Jordan Tindalien consiſte dans une choſe bien réelle, c'eſt qu'il ſent ſon ignorance, & qu'il en connoît toute l'étendue. Je demande pardon à V. M. de ce petit trait de louange que je me donne en paſſant, parce qu'il faut être fort ſavant pour bien connoître l'ignorance.

Hélas! Jordan Tindalien
N'eſt pas formé pour la ſcience;
On eſt heureux dans l'ignorance,
On ne l'eſt pas lorſqu'on n'ignore rien.

On commence à reparler de la paix : la raiſon qu'on en allègue, c'eſt que les affaires ſont ſi fortement embrouillées, qu'elles ne peuvent pas reſter long-temps dans cet état de criſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 22 avril 1742.

SIRE,

JE ſuis au bout de mon latin, & je ne ſais par où commencer la lettre que je dois écrire à V. M.

Je ne ſais plus que vous écrire,
Je n'ai pas brin de nouveauté :
Tout eſt tranquille en la cité
Où l'on attend la paix pour rire.

Les gazettes nous flattent de la paix. Celle

de Cologne plaint le monde de ce que le dévoiement du cardinal qui continue, pourroit être un obſtacle à cette paix, qui marche auſſi lentement que le meſſager du Mans. Je me ſouviens à cette occaſion des remarques de Bayle ſur le dévoiement de Jules-Céſar, où il prouve, à ſa façon ordinaire, & que V. M. imite ſi bien, que les plus grands événemens ſont ſouvent cauſés par de pures vétilles. La diſpute de la ducheſſe avec le philoſophe, quoique cauſée par une vétille, n'en eſt pas moins ſérieuſe : on pouſſe la vengeance juſqu'au point de ne vouloir point manger ſur des aſſiettes d'argent, parce que ce dernier mot réveille des idées de vengeance & de haine qui font manquer l'appétit.

Le marquis ſoutient tout ſans fiel & ſans venin :
On a beau s'emporter, rien du tout ne l'étonne ;
Son ennemi le frappe au moment qu'il pardonne...
Entre-t-il tant de fiel dans un cœur féminin !

Tout le monde attend avec beaucoup d'impatience le jugement de V. M. ſur cet important différend. Pour moi je ne dis rien, mais je ſais bien ce que j'en penſe.

On dit ici que les Ruſſes ont pris le parti de la France ; cela me fait plaiſir : que les Autrichiens ont été étrillés devant Scharding ; cela me remplit de joie : que la reine de Hongrie perſiſte à ne vouloir point céder ; cela me fait peur : que le roi d'Angleterre envoie un corps

de troupes en Allemagne, que la Hollande ſuit ſon exemple ; cela me fait frémir. On ajoute que le roi de Pologne a fortement la goutte ; qu'il eſt cependant attendu à Glogau, où le roi de Pruſſe doit le recevoir, pour l'y régaler magnifiquement. Voilà ma gazette, qui me paroît auſſi sèche qu'elle eſt peu intéreſſante. C'eſt par cette raiſon que je me hâte de finir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 24 avril 1742, temps pluvieux.

SIRE,

L'Épître dont il a plu à V. M. de m'honorer, eſt arrivée heureuſement pour moi, car j'étois au bout de mon latin (*a*) : mon Apollon s'en étoit allé au diable, & il y a en ville une tranquillité qui ne peut que déſoler tous ceux qui ont beſoin de nouvelles pour écrire.

Vos vers charmans, ingénieux
Ont ranimé mon languiſſant génie :
Le feu, l'eſprit de votre poéſie,
Me font parler le langage des dieux.

C'eſt à la vérité un langage qui reſſemble beaucoup à la *lingua franca*, & avec lequel je ne ſerois pas fort en état de me faire entendre,

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 38 & ſuiv. Épître XXIV.

ſi j'étois condamné à ſéjourner pendant quelque temps ſur le mont Parnaſſe : malgré tout cela V. M. daigne louer mes vers ; il m'eſt bien difficile de ne pas enviſager cela comme une ſatyre fine & délicate.

Je connois le roi Fréderic,
Aux dépens du prochain, par fois il aime à rire :
Il eut toujours un peu le tic
De la noble & fine ſatyre.

C'eſt en effet de la ſatyre la plus fine, que la réſolution priſe de ne plus faire de vers, parce que le Tindalien en fait de bons : le langage des vers eſt devenu pour V. M. un langage ordinaire, parce qu'elle a ſu ſe le rendre familier.

L'architecte de Rome qui voyant la régularité d'un ſuperbe édifice, renonça pour toujours à ſon art, pour ne ſe livrer qu'à l'admiration, me reſſemble comme deux gouttes d'eau : il ne me reſte, pour rendre la reſſemblance plus parfaite, que de l'imiter entiérement.

Quitter des vers la gênante marotte
Et renoncer à langage éloquent,
De tout parti, c'eſt le plus conſéquent
Pour quiconque a cervelle ſous calotte.

Or, graces à Dieu, je m'efforcerai toujours à conſerver le peu que j'en ai.

La deſcription que V. M. fait de ſa préſente manière de vivre, paroîtroit poétique à celui qui ne connoîtroit pas la façon de pen-

ſer de V. M. quand elle eſt à l'armée : car,

Qui dit un roi, dit un mortel heureux
Qui ne connoît ni peines, ni fatigue,
Qui n'a de ſoins dans ces bas lieux
Que d'éloigner tout ſouci qui l'intrigue ;
Le roi eſt fait pour les plaiſirs,
Et le ſavant eſt né pour la miſère :
Le premier, quand il veut, ſatisfait ſes déſirs,
Tandis que le dernier de faim ſe déſeſpère.

La comète a jugé à propos de changer les choſes. Il eſt un pays commandé par un roi, qui fait la guerre en hiver, qui ſouffre les injures de l'air ; tandis que par ſa grace ſon homme de lettres eſt mollement aſſis dans un canapé, jurant contre ſa maladie, qui lui défend l'uſage des plaiſirs qu'il ſeroit en état de ſe procurer.

Ne penſe pas qui veut couleur de chair ; l'eſprit humain eſt ſi peu maître de ſoi, que cela fait pitié ; j'en ai vraiment compaſſion. J'ai tort de m'affliger du mal qui arrive dans la ſociété, par la même raiſon qui me porte à me chagriner de ce que la récolte des vins n'eſt pas bonne en France. La ſociété ne fait qu'un corps. La Fontaine a bien prouvé dans ſa Fable de l'Eſtomac la néceſſité qu'il y a que les parties réciproquement s'affligent du mal que reſſent le tout dont elles dépendent.

Je ne ſais ſi l'Europe a perdu la raiſon ; mais une choſe ſais-je bien, c'eſt qu'elle eſt fort à plaindre de ce qu'on la lui a fait perdre.

Si l'on refuſe à l'homme ſain
Ses plaiſirs & ſa nourriture,
Et que du ſoir juſqu'au matin
On le tourmente ſans meſure,
Cet homme ſain perd à l'inſtant
Cette ſanté dont il abonde,
Et n'a plus de contentement,
Ni de plaiſirs dans ce bas monde.

Il faudroit que l'Europe eût la cervelle bien forte pour réſiſter à deux têtes qui lui donnent de la tablature.

Il eſt permis au nonagénaire abbé de Saint-Pierre de vouloir entreprendre d'ajuſter les intérêts des princes de l'Europe, comme on permet aux jeunes gens de faire des folies en faveur de leurs maîtreſſes. J'excuſe le deſſein de cet abbé, comme j'excuſe Alexandre, qui pleuroit de ce que le monde étoit trop petit.

Enfin la maiſon de travail aura lieu; il falloit l'activité de monſieur le miniſtre-d'état de Happe pour le ſuccès d'une pareille entrepriſe, à laquelle V. M. a bien voulu contribuer. Je lui en rends graces en mon particulier, par l'intérêt que je prends à ce qui regarde la ſociété. La police ſera bien réglée; il manque encore une choſe, c'eſt que V. M. commette au chef de police le ſoin du pavé & des bâtimens de la ville.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 29 avril 1742.

SIRE,

VOus comparez, mais très-malignement,
Ma façon de vers ordinaire
Au cours impétueux d'un rapide torrent :
Mais convenez que l'eau n'en eſt pas toujours claire (*a*).

V. M. n'aura pas beaucoup de peine à en convenir, ſi elle veut être dans ce moment plus philoſophe que poëte, & avouer que cette comparaiſon ne quadre qu'autant que la concluſion lui eſt annexée. Ce qui me conſole, & me juſtifie, c'eſt que ſouvent l'eau de l'Hippocrène, quand je la puiſe, eſt fort trouble, & que je ne connois point l'art de la tirer au clair. V. M. fait en me louant ce qu'on fait à un perroquet auquel on donne du ſucre.

Souvent par telle nourriture
On fait jaſer ſon perroquet :
Je vous tiens lieu, par mon caquet,
D'animal de cette nature.

Qu'importe, pourvu que j'aie l'honneur d'amuſer V. M., je ſuis content; d'ailleurs j'en tire un avantage réel, c'eſt que je reçois des lettres pleines d'eſprit & de vers qui ſont charmans.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 41, Épître XXV.

Marqués au coin du gai Chaulieu,
A ce bon coin qui rend inimitable;
Qui vous fait chérir de ce dieu
Que ſervent les neuf Sœurs, à ce que dit la Fable.

Tout le monde ne peut pas poſſéder cette prérogative. Il en eſt de la poéſie comme du courage. Tous les hommes ne ſont pas braves; auſſi tous les hommes ne ſont-ils pas poëtes. La nature fait un homme brave, comme elle fait un homme avec des talens ſupérieurs pour la poéſie. Un poltron peut faire une action de valeur, au moins à ce que l'on m'a dit, car je ne le fais point par ma propre expérience. Un homme qui n'eſt pas né poëte, peut faire une fois en ſa vie quelques bons vers, parce que la nature ſe plaît quelquefois à faire de l'extraordinaire. Je me rends juſtice ſur la prudence, en avouant que je poſsède cette qualité:

Je n'eus jamais occaſion
De faire eſſai de mon courage:
Peut-être en ai-je davantage
Qu'Annibal ou que Scipion:
Mais ſoit prudence ou modeſtie,
Je ne veux point me mettre dans le cas,
Qu'on reproche à ma prud'hommie,
Qu'elle a du cœur, ou qu'elle n'en a pas.

Je vois par-là l'affaire indéciſe: & j'en conclus que poétiquement parlant je puis paſſer pour poltron, mais non pas philoſophiquement; car en due forme de ſyllogiſme, la choſe ne ſauroit être démontrée. D'ailleurs, à quoi diable me ſerviroit le courage? Je n'ai point

d'ennemis à combattre, ſinon les foibleſſes de la nature humaine, que je ſerois bien fâché de détruire; car quoique ſouvent elles me faſſent du mal, j'avouerai cependant qu'euſſé-je autant de courage qu'Alexandre, je ne voudrois pas les combattre dans un combat régulier. Ce que j'aurois le courage de vaincre, ce ſeroit la foibleſſe pour la gloire, ſi cet ennemi me faiſoit ombrage, puiſque cette foibleſſe nous coûte la tranquillité & le repos.

On dit ici qu'Ingolſtadt eſt pris d'aſſaut par les Autrichiens, qui ont paſſé même la bourgeoiſie au fil de l'épée. On ajoute que la chancellerie de V. M. va être tranſportée à Glatz:

Que le pauvre Tindalien,
Par très-occulte maladie,
Poſſède un corps qui ne vaut rien
Pour le ſéjour de cette vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce premier mai 1742.

SIRE,

JE ne parlerai aujourd'hui à V. M. que politique & que guerre, & je ſerai dans la règle, puiſque ce ſont là vos plaiſirs chéris; ces occupations ſont auſſi chères à V. M. que l'eſt à une

coquette l'assortiment de sa toilette ; puisque

Toujours combattre vaillamment,
En politique éviter la surprise,
Et découvrir adroitement
Ce qu'Envoyé cache & déguise ;
Dans un travail même accablant
Se reposer, occupant son génie,
Regarder tout comme un amusement,
Savoir quitter les plaisirs de la vie,

c'est là le fort de Votre Majesté.

Le goût de la politique commence pareillement à s'introduire à Berlin. On commence toutes les conversations par se demander : Que font les armées ? où sont-elles ? Les gens de lettres quittent leurs livres, pour lire les gazettes, qui mentent & qui ne nous sont jamais favorables, je ne sais pourquoi.

On dit ici que l'armée ennemie s'est emparée d'Olmutz : d'autres disent au contraire qu'elle s'est retirée en Autriche, parce qu'elle craint d'être attaquée par-devant & par-derrière. Les plus raffinés politiques assurent que dans moins d'un mois messieurs les Autrichiens auront la bonté de déguerpir de la Bavière.

On ne parle à présent que de la harangue de milord Stairs aux états de Hollande. On fait un commentaire sur ces paroles : » Quand » V. H. P. auront ainsi mis toutes leurs fron- » tières en état de ne craindre aucune surprise, » elles pourront protéger leurs alliés de la ma- » nière qu'elles le trouveront le plus conve-

» nable : & par-là d'autres princes qui auront » envie de ſe joindre aux puiſſances maritimes, » pour maintenir la liberté de l'Europe, pour- » ront le faire plus librement & ſans crainte ». On demande de qui on veut ici parler ? C'eſt là-deſſus que les raiſonnemens varient. C'eſt une énigme dont chacun croit avoir le mot.

Certain quidam à mine politique,
Sur ce ſujet vouloit mon ſentiment :
Je répondis, ſans nul détour oblique,
Que je pouvois aſſurer par ſerment
N'en rien ſavoir ; mais qu'avec aſſurance,
Quoique jamais je n'euſſe été devin,
Je pouvois bien, en toute confiance,
Lui déclarer qu'on campoit à Chrudin.

J'ai lu une relation que l'on dit venir de l'armée, auſſi circonſtanciée que relation puiſſe l'être, d'un fait que je crois faux dans toutes ſes parties, dans laquelle on parle du deſſein qu'un commandant d'une place autrichienne avoit formé contre la vie de V. M. ; deſſein échoué par la dextérité d'un Juif.

V. M. veut-elle une nouvelle auſſi comique qu'elle eſt fauſſe ? c'eſt que le père de Maupertuis a fait mettre ſon fils dans un couvent, parce que ce fils vouloit épouſer une fille qui ne lui convenoit point.

Que j'aime à voir une telle foibleſſe
Dans le cœur d'un mathématicien !
Fût-on même ſtoïcien,
Jamais, en pareil cas, la raiſon n'eſt maîtreſſe.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, & un dévouement parfait, auxquels m'engagent la raiſon & la reconnoiſſance, &c.

LETTRE LXXXVIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 5 mai 1742.

SIRE,

J'Ai reçu deux Épîtres de V. M. également ſpirituelles, comme le ſont toutes celles qui partent de ſa main. La dernière eſt pleine d'eſprit, mais de cet eſprit qui aſſaiſonne ce qu'il dit d'un ſel préparé par la ſatyre même (*a*) :

Vous connoiſſez également
L'art de toucher parfaitement la lyre,
Vous guerroyez habilement,
Vous excellez dans la ſatyre.

Votre Majeſté veut des nouvelles : on dit que le roi de Pologne a acheté un brillant à Leipſick, qui coûte huit cent mille écus ; qu'il y a un abbé à Vienne, de la part de la France, nomme Fargé, qui y négocie, & qui y eſt très-incognito : qu'il y aura une ſuſpenſion d'armes.

Pour ce qui regarde les nouvelles littéraires,

Graces je rends à Votre Majeſté
De demander nouvelles littéraires :
J'en ſuis fourni ; je puis ſans vanité
Vous en donner, & des moins ordinaires.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 43 & ſuiv. Épîtres XXVI & XXVII.

On a pris la défenſe de Machiavel, que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* a fort dénigré : le défenſeur eſt anonyme, & ſon ouvrage eſt imprimé en Hollande.

Son anonyme qualité
Eſt un effet de ſa prudence :
Car il mérite en vérité
D'être réduit à pénitence.

Voltaire y eſt furieuſement maltraité. V. M. a reçu quelques livres, qu'il ne ſera pas néceſſaire de lui envoyer : de nouveaux tomes de l'édition in-quarto de Rollin, le beau Poëme de Racine ſur la Religion, un nouveau Recueil de Pièces d'éloquence & de poéſie. Tout cela attendra dans la chambre de V. M. le moment d'être feuilleté par ſes royales mains.

Quand viendra cet heureux moment
Où la paix faite & confirmée,
Nous vous verrons tranquillement
Bien profiter de votre deſtinée ?

Le Tourbillon a été malade, & a gardé la chambre pendant quinze jours. J'ai eu l'honneur de le voir quelquefois. Je vais faire chez le Tourbillon une partie de raiſon, comme on va ailleurs faire une partie d'ombre. La diſpute de la ducheſſe avec ſon philoſophe a occupé preſque tout le monde, ſur-tout les dames ; le Tourbillon a ſu s'y ſouſtraire, en prenant ſouvent le parti de la retraite.

Knobelsdorf partit hier pour Rheinsberg :

Céſarion eſt toujours le même ; mais ce qui m'afflige, c'eſt qu'il perd ſa gaieté, & peut-être ſa ſanté.

Voici une lettre de Voltaire, écrite à un eccléſiaſtique de Londres, qui eſt charmante. J'eſpère par la poſte de mardi envoyer à V. M. le commencement d'un poëme dans le goût de Scarron, ſur les travaux d'Hercule, qui me paroît charmant. L'auteur lui-même me l'a communiqué. On m'a demandé mon ſentiment ſur cette queſtion : S'il faut uſer du plaiſir toutes les fois qu'on le peut? Je ſoutiens que oui, & qu'on pèche en agiſſant autrement. J'expoſerai mon ſentiment à la critique également ſûre & fine de V. M. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXXXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 8 mai 1742.

SIRE,

N'Eſt-il pas ſurprenant qu'on me demande mon avis ſur cette queſtion : S'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente à nous? Je ſerois tenté de ne point répondre, car

Il faudroit penſer bien gaîment
Pour décider cet important problême :
Quand on eſt triſte par ſoi-même,
On ne peut du plaiſir parler que foiblement.

Et j'avouerai à V. M. que ſi j'ai de la joie ce n'eſt que dans l'eſprit ; je n'en ai point dans le cœur ; ainſi cette joie n'eſt point naturelle, c'eſt une joie auſſi fauſſe que l'étoit l'air majeſtueux de Baron, quand il jouoit le rôle de Mithridate. J'entreprendrai la déciſion de cette queſtion, moyennant que je ne conſulte que l'eſprit : je prouverai ſous ſes auſpices, non-ſeulement qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente à nous ; mais même qu'on commet un péché quand on ne le fait pas.

Fuir le plaiſir, c'eſt héréſie ;
En profiter, c'eſt agir ſagement :
L'un eſt péché, qui damne ſûrement,
L'autre a ſon prix en l'une & l'autre vie.

Je n'aurai pas beaucoup de peine à prouver qu'il faut uſer du plaiſir quand il ſe préſente, puiſque notre inclination nous y porte tous : à la vérité les uns plus fortement que les autres. Vouloir prouver cette vérité, c'eſt vouloir prouver qu'il eſt néceſſaire de boire quand on a bien ſoif.

Le ſentiment eſt toujours écouté ;
Nous le ſuivons même avec complaiſance :
Ce précepteur n'eſt jamais rebuté,
Et ſon autorité jamais ne nous offenſe ;

parce que le ſentiment nous preſcrit des devoirs qui conviennent non-ſeulement à notre goût, mais même à nos beſoins. J'ai une foule de raiſons à alléguer à V. M. pour prouver

ma thèſe. La première, c'eſt que nous devons remplir les devoirs de notre vocation. Qui pourroit douter que nous ne ſoyons faits pour le plaiſir ? Ce n'eſt que par ſon ſecours que nous conſervons nos organes, & que nous les fortifions. Chaque organe a une portion déterminée de plaiſir qui lui eſt adjugée : les uns ont à la vérité été plus avantagés que les autres : mais comme il y a des plaiſirs auxquels ils participent tous, ils ſe trouvent en cela dédommagés de ce qu'ils ont reçu de moins. Cette compenſation forme une eſpèce d'égalité entr'eux. Ce plaiſir que nos organes reſſentent, eſt un aliment qui les entretient. Dès qu'il eſt ménagé à proportion de la capacité de chacun, il ne nuit jamais. Un mouvement proportionné à nos forces rétablit nos organes ; eſt-il exceſſif, il les affoiblit, & les détruit enſuite.

Qui voudroit imiter Hercule,
Qui ſatisfit cent filles en un jour ?
On craint toujours pareil émule
Dans la carrière de l'amour.

A beau mentir qui vient de loin ; or cette hiſtoire nous eſt venue du pays de la fable ; pays auſſi éloigné de nous que le ſont les terres auſtrales de notre continent. Nous ſommes donc faits pour le plaiſir, comme le poiſſon eſt fait pour l'eau. La diſpoſition de nos organes à la vue du plaiſir, prouve que nous ſommes faits pour lui : cette diſpoſition change à proportion

de

de la force de l'impreſſion qu'occaſionne la préſence du plaiſir. Nous ſentons de la répugnance pour ce qui peut nous nuire, & nous ſentons une force qui nous entraîne vers les objets qui peuvent nous cauſer de la ſatisfaction.

Un pouvoir ſecret nous entraîne
Vers le plaiſir, malgré notre raiſon :
Elle a beau ſuſciter obſtacles à foiſon,
Nature ſait les ſurmonter ſans peine.

Cette force eſt ſi puiſſante, qu'elle diſſipe même la crainte naturelle au beau ſexe : l'amour inſpire du courage & de la fermeté aux perſonnes qui naturellement en ont le moins. Cette paſſion fait plus de héros que l'ambition & l'amour de la gloire. La préſence du plaiſir a cet avantage, c'eſt que par ſon influence, dont j'ignore l'origine, elle concentre tellement l'homme, qu'il n'eſt plus occupé que des moyens de rendre les hommages qu'on exige. A la vue du danger, la raiſon de notre conſervation & l'amour de la gloire ſe trouvent dans un conflit de juriſdiction : chacun ſe croit en droit de la prééminence, & ſe récrie ſur ſes prérogatives. Il n'en eſt pas de même du plaiſir ; il étouffe toutes les idées qui ne ſe rapportent point à ſon ſervice, & il en bannit toutes celles qui n'y ſont pas acceſſoires : perſonne n'oſe lui conteſter l'avantage de la ſupériorité.

Quand l'amour une fois s'eſt emparé du cœur,
On oſe alors tout entreprendre :

On ne connoît dans le pays du Tendre,
Ni la crainte, ni la terreur.

Tout cela prouve que nous ſommes faits pour le plaiſir. Je prouverai dans la lettre ſuivante qu'on peut auſſi peu ſe refuſer au plaiſir, ſans commettre un péché, que je puis me ſouſtraire à l'obligation des nouvelles. Voici des vers d'un M. de Saint-André qui eſt à Berlin : j'y joins la comédie du marquis d'Argens ſur l'embarras de la cour, qui à mon avis eſt trop ſérieuſe.

Pourquoi d'Argens dans cette comédie
Semble-t-il ignorer du rire les appas?
C'eſt que jamais philoſophe en ſa vie
N'a de la cour mieux ſenti l'embarras.

D'Argens partit avant-hier. Ginkel, à ce qu'on dit, a reçu une lettre de Pétersbourg, dans laquelle on marque que notre miniſtre eſt fort lié avec celui de la reine de Hongrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XC.

Du Roi.

Chrudim, ce 11 mai 1742.

CHer Jordan, j'ai la tête ſi étourdie par un chaos d'affaires qui m'eſt ſurvenu tout-à-la-fois, que je te demande quartier pour le coup. Je ſuis ſi occupé, j'ai tant à penſer, tant à écrire,

tant d'ordre à expédier, qu'il m'eſt impoſſible de te parler beaucoup raiſon. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que nous camperons le 13 de ce mois, que les Autrichiens marchent à nous, & que certainement, s'il n'arrive pas quelque miracle, je ne pourrai revenir à Berlin que vers la fin d'octobre ou le commencement de novembre. Adieu. Je te recommande à la garde de la philoſophie & du dieu de la ſanté.

LETTRE XCI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 12 mai 1742.

SIRE,

J'Ai ſéqueſtré mon Apollon,
Adieu j'ai dit aux neuf pucelles;
J'ai quitté le ſacré vallon,
Pour vous débiter des nouvelles.

V. M. doit avoir reçu deux ou trois de mes lettres, remplies de nouvelles de politique, de littérature & de ville: la précédente rouloit ſur le plaiſir; mais à parler naturellement, ce n'eſt qu'afin d'en entendre parler V. M.

C'eſt l'eſprit qui nous fait connoître
Ce que plaiſirs ont de plus ſéduiſant;
Vous en avez infiniment,
Qui pourroit mieux que vous nous en parler en maître?

On dit ici que Brühl, de la cour de Saxe,

eſt entiérement diſgracié, que le prince de Weiſſenfels en eſt l'unique cauſe, qu'il a repréſenté au roi que l'armée Saxonne manquoit de tout:

Oui, le bonheur de Brühl nous eſt vanté par-tout;
Car il a tout le bien qu'en ce monde il déſire;
Les Saxons cependant n'ont rien, manquent de tout:
Ah, le beau champ pour la ſatyre!

On ajoute que Rutowsky a eu le même ſort, qu'il a quitté l'armée. Voilà des diſcours que je ne garantis point, & qu'on débite ici d'un air myſtérieux.

Il fait fort mauvais temps à Berlin (*a*): le vent du nord ſemble avoir pris à tâche de nous faire donner tous au diable, & le ſoleil eſt allé je ne ſais où: s'il paroît, ce n'eſt qu'en rechignant. Je ſoupçonne qu'il paroît dans ſon beau à Chrudim, parce que V. M. y eſt, & que le ſoleil connoît le dévouement que vous avez pour lui.

Le cheval de bronze porte toujours ſon héros, devant lequel je ne paſſe guère ſans faire un ſalamalec; car pour ne rien déguiſer à V. M., c'eſt des princes morts celui que j'honore & que j'eſtime le plus: s'il y avoit des ſaints parmi les électeurs, je n'en choiſirois point d'autre.

On bénit Dieu de ce qu'on ne voit plus de

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, p. 43 & ſuiv. Épître XXVIII.

pauvres en ville, & de ce qu'on a ſu délivrer le public de cette engeance.

La ducheſſe part dimanche pour les terres du comte de Gotter : tout le monde lui donne ſa bénédiction, & lui ſouhaite un bon voyage. D'Argens eſt le précurſeur ; il partit il y a trois jours, en jurant contre les bienſéances qui lui font faire cent milles d'Allemagne fort inutilement. Il en appelle toujours à la raiſon, que les hommes ne connoiſſent plus. D'Argens ne connoît pas ſi bien le pays de la raiſon, que V. M. connoît celui de la ſatyre, qui eſt pour moi un labyrinthe dont je redoute même l'entrée. Tout le monde n'a pas le ſecret du fil d'Ariane. C'eſt un préſent que les dieux ne font qu'aux princes, quand ils leur accordent la prérogative de l'autorité.

La K*** eſt fort triſte de voir que K***, auquel elle a promis ſa fille aînée, & qu'elle regardoit comme le ſoutien futur de ſa famille, eſt ſur le point de partir. Je crois qu'elle cherche à ſe retirer ſur ſes terres en Oſt-Friſe, & qu'elle en demandera la permiſſion. J'avouerai naturellement à V. M. que je plains ſon ſort : K*** ne peut digérer la mortification de reſter à Berlin, tandis que tout le monde eſt à l'armée.

Je ne ſais ſi V. M. a reçu tous les livres que j'ai expédiés pour l'armée, conformément à ſes ordres.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE XCII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 15 mai 1742.

SIRE,

J'Ai reçu la dernière Épître de V. M., qui eſt écrite d'un ſtyle politique, qui renferme beaucoup de ſens, ſous peu de paroles. Le portrait du politique y eſt tracé au vrai (*a*). J'en entendis hier un avec autant de ſoumiſſion & de docilité, que V. M. entendroit le Sr. Épicure, s'il revenoit au monde pour y prêcher la volupté. Il prétendoit que l'Angleterre faiſoit à V. M. des propoſitions très-avantageuſes; qu'elles tendoient à affermir la poſſeſſion de la Siléſie; qu'on ne voyoit point qu'il fût de l'intérêt de la maiſon de Pruſſe que la guerre continuât, puiſqu'elle poſsède actuellement au-delà même de ce qu'elle prétendoit. Tout mauvais politique que je ſuis, je jurois qu'il n'y avoit pas dans tout ce diſcours le bon ſens, & qu'il en étoit des actions des princes à-peu-près comme des énigmes, dont le ſens paroît contradictoire tant qu'on en ignore le mot.

On croit aſſez généralement qu'il y a une ſuſpenſion d'armes ſur le tapis. Pour moi, je n'en ſais rien du tout: ce que je ſais bien, c'eſt que tout le monde loue & admire Charlottenbourg, &

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 52, Épître XXIX.

qu'on eſt charmé des réparations faites au parc.

J'ai eu l'honneur d'apprendre à V. M. la mort de l'abbé du Bos : une particularité néceſſaire à cette nouvelle, c'eſt qu'on a trouvé vingt-cinq mille jetons de l'académie dans ſa chambre, qu'il a ſu s'approprier.

En voici une aſſez divertiſſante. Le père Patau, abbé de Ste. Géneviève, reçoit un préſent de confitures & de fleurs, accompagné d'une lettre arabe, ſans qu'on lui diſe de quelle part elle vient. L'abbé Fourmont ambitionne l'honneur d'en être lui ſeul l'interprète : il y travaille pendant quatre jours ; feuillète pour cela dictionnaires arabes, turcs & perſans. Il trouve enfin fort heureuſement que la lettre eſt écrite par des Turcs de la ſuite de l'ambaſſadeur, qui veulent ſe faire chrétiens. L'abbé Patau en fait grand bruit, en parle à la reine d'Eſpagne. La reine fait de grands éclats de rire, & proteſte qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans la lettre. On s'adreſſe à M. de Fiennes, qui l'interprète ſur le champ, & y trouve un compliment à la turque, où Dieu & Mahomet ſont invoqués en faveur de l'abbé, & où on lui marque que ces fleurs & ces fruits contenteront le goût & les yeux. Pour couper court, c'eſt la reine d'Eſpagne qui avoit joué ce tour à l'abbé, en lui faiſant écrire une pareille lettre par un petit marchand d'Alep, qui vend des bijoux au palais royal. J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XCIII.

Du Roi.

Du champ de bataille de Chotuſitz, ce 17 mai 1742.

CHer Jordan, je te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottembourg eſt bleſſé à la poitrine & au bras, mais ſans danger, à ce qu'on croit.

Adieu. Tu ſeras bien aiſe, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes complimens à Céſarion.

LETTRE XCIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 mai 1742.

SIRE,

CE n'eſt pas la dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer qui pourra me combler de joie, & diſſiper les vapeurs d'une triſteſſe angloiſe : elle eſt toute propre à en répandre. Les Autrichiens avancent vers l'armée que V. M. commande ; c'eſt le déſeſpoir qui les guide, les armes ſont journalières, ce n'eſt qu'à travers un océan de ſang qu'on parvient à la victoire. Ces objets me paroiſſent peu récréatifs : j'avouerai que je n'en connois pas de plus triſtes, puiſqu'on ſe voit en proie à tout ce que

le ſort, ſouvent bizarre, a de plus funeſte, & qu'on riſque d'être fruſtré du bien que l'on aime & que l'on chérit le plus. Mais tirons le rideau ſur ce ſujet.

Ginkel a reçu ſon rappel, il part dans peu de temps, à ce que l'on dit. La ducheſſe eſt partie; voici des vers que l'on dit être de ſa compoſition, contre la comédie de l'Embarras de la Cour.

Pendant au croc toute philoſophie,
Pour ſe livrer aux appas de l'amour,
Frère d'Argens fit très-humble folie,
Et ſe rendit l'embarras de la cour.
Sur ce ſujet jamais ſa comédie
N'a pu paroître au coin d'un bon auteur,
Ni réjouir, malgré tout ſon génie,
Un public las de rire de l'acteur.

J'ai lu une pièce qui me paroît aſſez ingénieuſe ſur l'état préſent des affaires de l'Europe, qui eſt repréſenté ſous l'idée d'un bal que V. M. ouvre avec la reine de Hongrie, qui ſe plaint que cette danſe l'a miſe ſur les dents. Le duc ſon époux ne danſe pas, parce qu'il a fait venir des ſouliers de France qui le bleſſent. Pour les Hollandois, ils ne jugent à propos de danſer qu'à la danſe des flambeaux. L'allégorie eſt pouſſée aſſez loin, ma mémoire ne m'en fournit pas toutes les circonſtances.

On dit que la Hollande a accordé cent mille écus par mois à la reine de Hongrie : que les Anglois vont beaucoup au-delà, qu'ils lui

ont accordé deux cent mille livres ſterlings.

On m'a aſſuré que le général Prætorius entroit au ſervice des états de Hollande, qui manquent d'officiers d'état major.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCV.

Du Roi.

Au camp de Schlep, ce 20 mai 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Sans doute que vous aurez déjà reçu la lettre où je vous ai appris notre victoire. Aujourd'hui j'ai la ſatisfaction de vous apprendre qu'elle n'a pas été fort ſanglante pour nos troupes, ce qui me la rend d'autant plus agréable, & permet que l'on s'en réjouiſſe de tout ſon cœur. Nos avantages ſont complets, & la déroute de l'ennemi, que nous avons pourſuivi deux jours, eſt ſi terrible, la conſternation, la douleur & l'abattement ſi univerſels, que rien n'en approche.

Perſonne n'eſt mort de notre connoiſſance. Le cher Rottembourg, qui eſt bleſſé, en reviendra, & l'on compte tout au plus que nos morts montent à 1000 ou 1200 hommes; la perte de l'ennemi eſt taxée entre 6 & 7,000 hommes. La relation qui paroîtra de ce qui a précédé & ſuivi la bataille, eſt dreſſée par moi-même, & elle eſt conforme à la plus ſévère vérité.

Je crois que la paix nous viendra dans peu, & que je reviendrai à Berlin plus tôt que vous n'avez oſé l'eſpérer.

Dites à Knobelsdorf qu'il m'arrange mon cher Charlottenbourg, qu'il finiſſe ma maiſon d'opéra. Et pour vous, faites proviſion d'une humeur gaie & contente.

Adieu, cher Jordan. Tu vois que je ne t'oublie pas, puiſque j'ai ſongé à toi le moment d'après la victoire. *Vale.* Mes complimens à Céſarion; dites-lui que nos cavaliers ont été autant de Céſars.

LETTRE XCVI.

De M. Jordan.

Breslau, ce 22 mai 1742.

SIRE,

JE félicite V. M. de la victoire remportée ſur ſes ennemis: les Pruſſiens ſont faits pour vaincre, comme les Autrichiens le ſont pour être battus. Jamais prince ne fit campagne plus glorieuſe.

Tirer ſon bien des mains de l'ennemi,
Deux fois ſur lui remporter la victoire;
Et tout cela dans un an & demi,
C'eſt, ma foi là, le comble de la gloire.

V. M. ne ſauroit s'imaginer la joie générale que cela cauſe à tous ſes ſujets. Pour moi,

quand la nouvelle en eſt venue, j'ai couru la publier, pour qu'elle ſe répandît plus tôt : j'ai fait arrêter des perſonnes dans des voitures, pour la leur annoncer, & j'arrêtois les paſſans, pour les engager à participer à ma joie. Je trouvai le Tourbillon dans une joie exceſſive, qui me décocha en entrant ces paroles : Parlez-moi d'un tel roi. Le ſecrétaire de Bavière, dès qu'il en eut appris la nouvelle, vint courir chez une perſonne, pour en entendre la confirmation : cette perſonne, d'un air grave & ſérieux, lui dit : Voilà encore une couronne que le roi de Pruſſe donne à votre maître.

Vous avez l'art de faire un empereur ;
Par vos exploits vous ſavez nous convaincre
Que ſous vos loix on parvient au bonheur ;
Que vous avez l'art de régner & vaincre.

Que V. M. ne ſoit point ſurpriſe de ce que ma lettre eſt irréguliérement compoſée ; la joie s'eſt emparée de ma raiſon, & il en eſt de la joie comme de l'ivreſſe cauſée par le vin de Champagne, qui fournit à l'eſprit des idées qui amuſent. Je crois voir le roi d'Angleterre, qui eſt mortifié du premier tranſport de ſes troupes, jaloux des ſuccès étonnans de ſon cher neveu : les Hollandois ne ſavent de quel côté ſe tourner.

On a fait une chanſon que l'on chante à Paris, & qui marque bien la légéreté de ce peuple.

Par le conſeil de l'éminence,
En diminuant ſa dépenſe,
Louis croit ſoulager nos maux...
Conſeils indécens, & profanes!
Ah! Sire, gardez vos chevaux,
Mais défaites-vous de vos ânes.

Que comme un vrai foudre de guerre
Broglio ſoit armé du tonnerre,
On en eſt ſurpris; mais comment
Radote-t-on ſous la calotte?
Non, il ne va préciſément
Que pour rechercher ſa culotte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII.

Du Roi.

Au quartier général de Neintz, ce 25 mai 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Si je ſuivois mon inclination, je vous écrirois : Venez, mon cher Jordan, me tenir compagnie, & raiſonner avec moi ſur l'incertitude de nos connoiſſances & ſur le néant de la vie humaine; mais comme je ſuis pour règle de préférer le bien-être de mes amis à ma ſatisfaction particulière, je vous dirai : Mon cher Jordan, demeurez paiſible citadin de Berlin, fréquentez bien Haude, donnez audience aux ſavans dans votre bibliothèque, achetez des livres à tous les encans, écrivez-moi lorſque vous n'avez rien de mieux

à faire. Je ſuis ſûr d'être obéi en vous parlant ſur ce ton, au-lieu que tout ce que je pourrois dire à un poltron, pour l'inviter à venir dans une armée, ne ſeroit qu'en pure perte.

Le pauvre Rottembourg n'eſt point dangereuſement bleſſé ; mais il ſouffre beaucoup de la gravelle. J'eſpère que dans huit jours cela ſe diſſipera. Je n'ai point encore eu juſqu'à préſent aſſez de tranquillité d'ame pour rimer ; car j'ai continuellement à faire, & ce n'ont été juſqu'à préſent que des arrangemens perpétuels.

Nos pertes de la dernière bataille ſe montent en tout à 1700 hommes, 6 officiers d'infanterie & 15 de cavalerie, ce qui n'eſt pas beaucoup pour une bataille auſſi déciſive que l'a été celle de Chotuſitz.

Adieu, ami. Faites donc que ce gros Knobelsdorf me mande comment ſe portent Charlottenbourg, ma maiſon d'opéra & mes jardins. Je ſuis enfant ſur ce ſujet ; ce ſont les poupées dont je m'amuſe.

Vous ſavez tout ce que je penſe ſur votre ſujet, ainſi il eſt inutile de le répéter. *Vale.* Mes complimens à la bonne Monbail & au Tourbillon, à la petite Tettau auſſi.

LETTRE XCVIII.

De M. Jordan.

Breslau, ce 26 mai 1742.

SIRE,

ON attend ici avec une très-grande impatience l'arrivée d'un ſecond courier qui nous donne un détail circonſtancié de la bataille : l'on eſt même extrêmement curieux d'apprendre quelle a été l'iſſue de la pourſuite des ennemis. On regarde cette bataille comme déciſive, & elle eſt d'autant plus glorieuſe à V. M., que ni la France ni la Saxe n'y ont part. Les ſeuls Pruſſiens ont juſqu'ici ſoutenu avec gloire tout le poids de la guerre, & ils ont conduit les choſes au point où elles ſont préſentement. Si la paix ſe fait, c'eſt à V. M. ſeule que l'Europe en eſt redevable. Pendant que V. M. gagne des batailles, on chanſonne en France, on danſe à Moſcou, on peſte à Londres, & l'on calcule en Hollande.

Il paſſe ici tous les jours des comédiens, des muſiciens, des artiſtes, des peintres qui vont à Moſcou. Les artiſtes vont voir Knobelsdorf. Le fameux Valeriani lui a rendu viſite, & a été extrêmement content des deſſins qu'il lui a montrés de l'opéra, &c. Cet Italien convenoit que tout y reſſentoit l'antique, & le goût du Palladio.

Voici des vers du jeune Vatel, qui attend la déciſion de ſon ſort, préſentés à Sa Majeſté la reine-mère à l'occaſion de la dernière bataille.

On dit ici le comte de Rottembourg mort, je n'en crois rien : je me flatte qu'il ſe rétablira, puiſque V. M. m'a fait l'honneur de me dire que l'on avoit eſpérance qu'il ſe rétabliroit. N'eſt-il pas fâcheux que les hommages que l'on rend à la gloire, ſoient accompagnés de tant de riſques ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 27 mai 1742.

SIRE,

ON ne parle ici que de la victoire remportée ſur les Autrichiens, quoique dans cette joie il y entre un peu d'inquiétude ſur ce qu'on n'a pas de nouvelles des ſuites de cette action glorieuſe aux troupes de V. M. Le peuple conte l'hiſtoire ſuivante. Un jeune-homme inconnu, au plus fort du combat, s'eſt mis à la tête de quelques eſcadrons, & a combattu avec une valeur qui a tellement ſurpris V. M., qu'elle lui a fait demander ſon nom pour le récom-

récompenſer. Ce jeune homme n'a jamais voulu le dire, & s'eſt retiré, ſans que juſqu'ici on ait pu découvrir qui il étoit. Voilà une hiſtoire ſur laquelle le peuple, qui eſt toujours ſuperſtitieux, fait des commentaires.

Voici une chanſon qui par ſa naïveté divertira V. M. L'auteur n'en veut pas être connu; j'ai eu beaucoup de peine à la lui arracher.

Les deux plus jeunes princes de Wurtemberg ont beaucoup diverti leur gouverneur par la joie exceſſive qu'ils ont témoignée à l'ouïe de la bataille; mais dès qu'ils ont appris que le comte de Rottembourg étoit bleſſé, ils ſe ſont mis à pleurer très-amérement, en déplorant le malheur qu'ils avoient de ſe voir expoſés à la perte de leur meilleur ami.

Le pauvre Kayſerling eſt au lit depuis huit jours: c'eſt un violent accès de goutte qui l'y oblige: il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. M.

Je ne ſais ſi V. M. reçoit toutes les pièces que je lui envoie; elle recevra la ſemaine prochaine la ſuite des travaux d'Hercule, avec une comédie où le portrait du philoſophe brouillé eſt repréſenté au naturel.

Il y a ici un homme qui a fait un vaſe de fleurs en haute-lice, que tous les connoiſſeurs admirent: Knobelsdorf & Peſne ſouhaiteroient bien que V. M. pût le voir; c'eſt un morceau achevé. L'ouvrier eſt des Gobelins; la misère

ne lui permet pas d'attendre le retour de V. M. Peſne travaille à force aux plafonds de Charlottenbourg. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE C.

Du Roi.

Au camp de.....

Fredericus Jordano, ſalut. Il eſt arrivé ce que vous avez prévu; nous avons eu une bataille déciſive, vous en ſavez le ſuccès; les ſuites en ſont que le prince Charles quitte la Bohême, & qu'il va vers Brunn ou vers Wittingau.

Rottembourg ſe remet de ſes bleſſures, & nos pertes ne ſont pas exceſſives.

Voilà ton ami vainqueur pour la ſeconde fois dans l'eſpace de treize mois. Qui auroit dit il y a quelques années que ton écolier en philoſophie, celui de Cicéron en rhétorique, & de Bayle en raiſon, joueroit un rôle militaire dans le monde? Qui auroit dit que la Providence eût choiſi un poëte pour bouleverſer le ſyſtême de l'Europe & changer en entier les combinaiſons politiques des rois qui y gouvernent? Il arrive tant d'événemens dont il eſt difficile de rendre raiſon, que celui-ci peut être hardiment compté de ce nombre. C'eſt une comète qui traverſe cette orbite, & qui dans ſa direction ſuit un cours différent de toutes les autres planètes.

J'attends de tes nouvelles avec impatience ; mais écris-moi force bâtimens, meubles & danſeurs. Cela me récrée & me délaſſe de mes occupations, qui, pour être toutes importantes, deviennent difficiles & ſérieuſes. Je lis ce que je puis, & je t'aſſure que dans ma tente je ſuis autant philoſophe que Sénèque, ou plus encore.

Quand nous verrons-nous ſous ces beaux & paiſibles hêtres de Rémusberg, ou ſous les ſuperbes tilleuls de Charlottenbourg ? Quand pourrons-nous raiſonner à notre aiſe ſur le ridicule des humains & ſur le néant de notre condition ? J'attends ces heureux momens avec bien de l'impatience, d'autant plus que pour avoir eſſayé de tout dans le monde, on en revient pour l'ordinaire au meilleur.

Adieu, cher Jordan. N'oublie point ton ami, & conſerve-moi dans ton cœur avec toute la fidélité qu'Oreſte devoit à Pylade.

LETTRE CI.

De M. Jordan.

Sans date.

SIRE,

ON eſt impatient de voir l'effet que la dernière victoire aura produit. La gazette de Leyde marquoit que cette nouvelle avoit cauſé de la conſternation dans l'eſprit du peuple An-

glois. On cherche en Hollande à ſe perſuader que cette bataille n'eſt point déciſive. On dit avec tout cela qu'il y a un peu de méſintelligence entre la Hollande & l'Angleterre. On ne comprend point les raiſons du cantonnement. Voilà des nouvelles échappées par haſard de la bouche des maîtres politiques, qui ſouvent ſont auſſi ſilencieux que l'étoient autrefois les diſciples de Pythagore.

Les réflexions que fait V. M. ſur les révolutions qu'un ſeul homme peut occaſionner, ſont également juſtes & ingénieuſes. Je parlerai franchement à V. M. Ces révolutions ne m'ont pas ſurpris. Je n'ai pas eu l'honneur de lui faire ma cour pendant quatre ſemaines, que j'ai été convaincu que V. M. étoit deſtinée à faire de grandes choſes. Tout le monde étoit alarmé de voir une guerre au commencement du règne de V. M., parce qu'on ne prévoyoit pas que cette carrière ſeroit glorieuſement parcourue. V. M. a fait voir à l'Europe ſes talens dans l'art militaire & dans la politique. V. M. montrera toujours à ſon peuple, que ſi elle ſait être le deſtructeur acharné de ſes ennemis, elle ſait auſſi être le père tendre de ſes peuples. V. M. a par cette guerre montré qu'on ne l'attaque point impunément, & qu'elle a des troupes redoutables.

Les bâtimens croiſſent à vue-d'œil, le poëte

a preſque fini ſon premier opéra, les danſeurs ſont attendus, les pauvres diſparoiſſent des rues, on file beaucoup à la maiſon de travail. Le nouveau directeur, ſenſible au ſouvenir de V. M., ira ſoigneuſement viſiter la maiſon qui lui eſt confiée, quoiqu'elle ſoit, pour ſon malheur, au bout de la Wilhelms-Straſse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CII.

Du Roi.

Au camp de B..., ce 27 mai 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. J'ai vu tous les caractères d'une joie ſincère dans la lettre que vous m'écrivez; j'y reconnois bien & l'ami & le philoſophe. Nous allons nous mettre à préſent en quartiers de cantonnement, & je crois, vu la ſituation préſente, & les avantages que les François viennent de remporter récemment ſur le prince Lobkowitz, que cette guerre touche à ſon dernier période.

Adieu, cher Jordan. Dès que je ſerai cantonné, je vous écrirai de plus longues lettres, & peut-être pourrai-je, plutôt que je n'ai oſé l'eſpérer, t'entretenir dans le nouveau Lycée de Charlottenbourg, & t'aſſurer de vive voix que je t'aime & t'eſtime de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE CIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 2 juin 1742.

SIRE,

TOutes les gazettes ſont remplies des faits glorieux de l'armée Pruſſienne, qui dans l'hiſtoire figurera côte à côte de la légion fulminante, ſous l'épithète d'invincible. On dit ici que nonobſtant la défaite de l'armée Autrichienne, on a chanté le *Te Deum* à Vienne. Je ne ſaurois m'imaginer que cela ſoit vrai ; on n'en dit rien dans les nouvelles publiques. Il y a une feuille qui paroît en Hollande, qu'on nomme le *Magaſin politique*, qui n'a pas l'art de ménager ſes expreſſions. *Le Spectateur en Allemagne*, qui ſe fait à Berlin, lui donnera ſur les doigts comme il le mérite.

On fait ici des gageures ſur l'arrivée du tranſport des troupes Angloiſes ; il y en a qui prétendent que le premier en eſt arrivé à Oſtende, & d'autres qui diſent le contraire. S'il n'eſt pas fait encore, la victoire de V. M. pourroit bien l'empêcher pour toujours.

On dit ici que le maréchal de Belle-Isle ira à Vienne, après avoir été à Dresde, à Prague, & au camp de V. M. Cette démarche fait entrevoir une lueur de paix, qui fait plaiſir à tout le monde.

Algarotti quitte Dresde, & s'en va en Italie, fort dégoûté de l'Allemagne. Ses amis croient qu'il ſe jetera dans l'Égliſe.

On dit ici les François devant Paſſau : on voudroit voir les troupes de V. M. dans l'inaction pendant le reſte de la campagne : c'eſt une belle qu'il faut ménager, & ne pas mettre ſur les dents. V. M. a ſupporté juſqu'ici tout le poids de la guerre ; ſes alliés n'ont rien fait. C'eſt à eux à préſent à payer leur quote-part. Voilà les diſcours du public politique. Tous les francs-maçons m'ont chargé de demander à V. M. la permiſſion de faire le jour de la S. Jean une proceſſion avec la muſique, comme cela ſe pratique en Angleterre. J'attends les ordres de V. M. ſur ce ſujet, pour les leur communiquer.

Céſarion continue toujours à tenir le lit. Que l'eſpérance de voir bientôt ici V. M. eſt une eſpérance agréable ! qu'elle a de vertu & d'efficace ſur mon eſprit ! J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIV.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 4 juin 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Je ſuis ſi affairé, que bien loin d'avoir l'eſprit libre, je l'ai plus embarraſſé que jamais. Nous avons ici les deux Belle-Isle & quelques officiers François. Le

pauvre Britz a payé ſon tribut à la nature ; je le regrette beaucoup comme un fort brave garçon & une ancienne connoiſſance. Rottembourg eſt tout-à-fait hors de danger ; les victimes de la patrie, qui ont en dernier lieu ſi généreuſement combattu, ſe remettent en grande partie ; les chirurgiens me donnent très-bonne eſpérance de leur guériſon.

Je ne ſais pas trop quand je vous reverrai. A parler franchement, je ne préſume point que ce ſoit avant la fin de la campagne. Adieu, *diva Jordane.* Je n'ai l'eſprit ni gai ni épique. Aime-moi toujours, & ſois perſuadé de mon eſtime & de mon amitié. Mes complimens à Céſarion, au Tourbillon & à l'Architecte.

LETTRE CV.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 5 juin 1742.

FRedericus *Jordano*, ſalut. Vous ſerez ſans doute à préſent informé des heureuſes ſuites de notre victoire. Les ennemis ſe ſont retirés juſqu'à Budweis, où ils ſe ſont joints avec le prince Lobkowitz. Vous voyez par-là que le fait eſt inconteſtable, & que rien ne confirme ſi fort notre ſupériorité que la fuite de l'ennemi, & une retraite de ſeize milles d'Allemagne.

La relation imprimée de Berlin, qui ſans

doute court à préſent tous les cafés de l'Europe, eſt ſortie de ma plume. J'ai détaillé toute l'action avec exactitude & avec vérité. L'hiſtoire de l'inconnu eſt une fable en pure perte ; un maître de poſte y a donné lieu, qui ſe trouvant auprès des équipages, crut trouver plus de ſûreté en combattant avec les autres qu'en demeurant ſeul auprès des équipages.

Je plains le pauvre Céſarion. Avouez-moi qu'il eſt bien fait lui pour ſe marier ; il me fait cependant beaucoup de compaſſion & par le corps & par l'eſprit. Rottembourg ſe rétablit tout-à-fait, & nous ſommes ici aſſez tranquilles. Je lis beaucoup, lorſque je n'ai pas d'ouvrages plus ſérieux à faire ; enfin ma tente reſſemble infiniment plus à la demeure d'un philoſophe que le tonneau ridicule de Diogène, ou le bouge indécent de Leibnitz.

J'ai reçu les vers que vous m'envoyez. L'Hercule traveſti me paroît aſſez trivial : j'eſpère que la comédie que vous me promettez, vaudra mieux.

Adieu, Jordan Tindalien,
Fidèle ami, bon citoyen,
Mais qui, par prudente ſageſſe,
Se ménage plus d'un moyen
Pour cacher ſa grande foibleſſe,
L'attachement pour ſon eſpèce,
Dans les antres poudreux du vieux pays latin.

LETTRE CVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 5 juin 1742.

SIRE,

J'Ai reçu deux lettres de V. M. en même temps : voilà plus d'honneur & de plaiſir que je n'en mérite : cet avantage me ſert de remède ; c'eſt un excellent lénitif pour un homme, qui depuis le mois de novembre eſt entre les mains de la faculté meurtrière : mon corps eſt très-cacochyme, & l'eſprit qui le ſert. Je ſens malgré tout cela de la joie dans le cœur depuis le gain de la bataille, & depuis le moment où l'on a commencé à ſe flatter que V. M. reviendroit à Berlin. Haude ne bat que d'une aile : Francheville faiſoit une feuille périodique qui auroit pu devenir fort intéreſſante ; mais il n'eſt point encouragé, & le cenſeur le rebute. Ma bibliothèque fait mes délices, parce qu'en la feuilletant, je me perſuade de plus en plus que tout eſt frivole dans le monde littéraire. La ſeule étude ſalutaire aux hommes eſt celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connoître ; & celle qui contribue à notre conſervation & à notre plaiſir. Je regarde les autres comme des jouets qui amuſent les enfans. Perſonne n'eſt plus convaincu de tout cela que V. M., qui a tant philoſophé en ſa vie.

Le bâtiment de l'opéra croît à vue-d'œil ; c'eſt une obſervation que tout le monde fait : les plafonds de Charlottenbourg avancent, & Peſne y travaille avec beaucoup d'aſſiduité.

On étoit impatient de voir une relation de la bataille, faite par la cour de Vienne : elle a enfin paru dans les gazettes ; on voit par cette relation que les Autrichiens avouent qu'ils ont été battus par les redoutables Pruſſiens en due & bonne forme.

On prétend que le comte de Tœrring va à Vienne.

Dieu veuille conſerver V. M., & que j'aie la conſolation de la voir bientôt dans les ſuperbes jardins du riant Charlottenbourg !

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CVII.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 7 juin 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Nos maudits François gâtent tout, pendant que je raccommode tout. Voilà deux oiſons que l'empereur & le roi de France avoient choiſis avec bien du ſoin pour commander en Bavière, qui laiſſent paſſer à Khevenhuller le Danube en leur préſence. Il eſt impoſſible de compter toutes les fautes qu'ont faites ces généraux. Qu'en réſultera-t-il ? Que

tout le poids de la guerre tombera ſur moi. Belle conſolation que de faire des conquêtes pour les autres ! Le prince Charles a marché vers la Moldau, pour attaquer le maréchal de Broglio, qui ſe tient à Frauenberg. Belle-Isle eſt à Dresde, les Saxons ſur leurs frontières. Quelle bigarrure ! Voici le point critique de cette année. Dans quinze jours la ſcène des événemens ſera plus éclaircie.

Mandez-moi ce que l'on dit de cette bataille, ſi elle fait grand bruit dans le monde, ſi le peuple y prend part, ſi l'on croit que l'armée eſt en état de battre mes ennemis, ſi l'on me ſuppoſe de l'entendement en fait de guerre ? en un mot tout ce qui peut être relatif à cette matière.

Écrivez-moi beaucoup au ſujet de Charlottenbourg, du parc, de la maiſon d'opéra, & faites de grandes deſcriptions, afin de m'entretenir long-temps ſur des ſujets agréables & divertiſſans.

Dieu ſait quand je pourrai vous entretenir dans ces charmantes retraites, & parler raiſon hors du tourbillon du monde & des embarras. Je crains fort que ce temps déſiré ne ſoit encore plus éloigné qu'on ne le croit ; en attendant je lis & penſe beaucoup. Peut-être me trouverez-vous plus raiſonnable que je ne l'ai été, ſavoir ſi j'en vaudrai mieux ; c'eſt un *latus per ſe*.

Faites mes complimens à cet ami qui a le

cœur & le corps malades. Dites à Pœllnitz que je ne lui écris point, à cauſe que j'ai à faire, mais que ſes lettres me font plaiſir, & qu'il fera bien de m'en écrire ſouvent.

Je vous conjure de me faire avoir une bonne lorgnette, qui découvre les objets de loin, & à-peu-près pour votre vue.

Adieu, *dive Jordane*. N'oublie pas le pauvre Ixion qui tourne comme un forcené à la roue des événemens de l'Europe, & ſois ſûr que je te conſacre une amitié égale à ma durée.

LETTRE CVIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 12 juin 1742.

SIRE,

JE me flattois que nous aurions bientôt l'honneur de voir V. M. jouir tranquillement à Charlottenbourg du fruit de ſes travaux militaires; mais l'Épître dont il a plu à V. M. de m'honorer, ſemble m'avoir envié le bonheur de cette eſpérance (*a*). On dit que le maréchal de Belle-Isle ne quittera V. M. que pour aller à Vienne: je voudrois pouvoir me le perſuader, ce ſeroit un lénitif, toujours bon à prendre; mais ma diable de raiſon, toujours ennemie de la tranquillité de mon ame, m'objecte que ſi le maré-

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 55, Épître XXX.

chal alloit à Vienne, les préliminaires de la paix ſeroient au moins ſignés. Je regrette le pauvre Pritz, & tant d'honnêtes gens, victimes volontaires de l'amour de la gloire.

On prétend que les ennemis ſont dans le deſſein de haſarder une ſeconde bataille ; on aſſure la choſe très-poſitivement. Quoique je ne les craigne plus, je voudrois bien cependant qu'ils ſe tinſſent en repos.

On dit ici qu'un jeune officier a été tué dans un duel, en faveur des beaux yeux de la galante comteſſe de Breslau. Cela m'a ſurpris. La ſalle de muſique ſera faite ſamedi prochain, elle repréſente le Parnaſſe & les Muſes : dans une quinzaine de jours il y en aura encore deux d'achevées. On ne ſauroit être plus aſſidu à ſon travail que ne l'eſt Peſne.

La goutte de Céſarion eſt à la main : il me paroît d'ailleurs aſſez bien depuis huit jours, ſoit pour la ſanté, ſoit pour l'humeur.

La K*** ira, je crois, ſur ſes terres ; elle continue à être malade : je la plains : ne pas ſe bien porter, avoir cinq filles à marier, un fils qui fait le vagabond, ne pouvoir pas diſpoſer d'un homme dont on voudroit faire ſon gendre ; il y a dans tout cela de quoi ſe chagriner.

J'ai reçu des bijoux de la part de V. M. pour les vendre : ils ont été expédiés le 23 de mai, & ne ſont arrivés ici que le douze. J'en rends raiſon à Frédersdorf, pour ne pas importuner

V. M. Les francs-maçons attendent avec impatience la permiſſion de V. M., & d'Argens l'exemption des droits d'acciſe pour ſes effets.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CIX.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 13 juin 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. A la fin je vous apprends cette nouvelle tant attendue, tant déſirée, le but de la guerre, cette grande nouvelle; en un mot la concluſion d'une bonne & avantageuſe paix. . . . . Je vous laiſſe du temps pour reſpirer. Je conçois qu'une nouvelle ſi peu attendue & ſi agréable, ne laiſſera pas que de vous réjouir beaucoup. Cependant que votre joie ne vous rende pas indiſcret; je vous défends de parler de ceci juſqu'au temps où la nouvelle en ſera publique.

J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à préſent ce que je dois à ſon bonheur; le ſang de mes troupes m'eſt précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effuſion, qu'une guerre faite par des barbares n'auroit pas laiſſé d'entraîner après ſoi, & je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps & à la philoſophie de l'eſprit. Je ſerai environ le 15 ou le 20 de juillet à

Berlin. Portez-vous bien vers ce temps-là, & faites proviſion de tout ce que votre eſprit peut imaginer de plus divertiſſant & de plus agréable; en un mot, que je retrouve en vous la ſageſſe de Platon, l'éloquence de Cicéron, l'eſprit ſerviable d'Atticus & le ſupport d'Épicure.

Adieu, très-pacifique Jordan. Ton ami le fier-à-bras te ſaluera bientôt ſous l'appareil modeſte & ſimple d'un philoſophe.

LETTRE CX.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, ce 15 juin 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Enfin voilà la paix venue, cette paix après laquelle vous avez tant ſoupiré, pour laquelle tant de ſang a été répandu, & dont toute l'Europe commençoit à déſeſpérer. Je ne ſais ce que l'on dira de moi; je m'attends à la vérité à quelque trait de ſatyre, & à ces propos ordinaires, ces lieux communs que les ſots & les ignorans, en un mot les gens qui ne penſent point, répètent ſans ceſſe après les autres. Mais je m'embarraſſe peu du jargon inſenſé du public, & j'en appelle à tous les docteurs de la juriſprudence & de la morale politique, ſi après avoir fait humainement ce qui dépend de moi pour remplir mes engagemens, je ſuis obligé de ne m'en

point

point départir, lorſque je vois d'un côté un allié qui n'agit point, de l'autre un allié qui agit mal, & que pour ſurcroît j'ai l'appréhenſion au premier mauvais ſuccès d'être abandonné, moyennant une paix fourrée, par celui de mes alliés qui eſt le plus fort & le plus puiſſant?

Je demande ſi dans un cas où je prévois la ruine de mon armée, l'épuiſement de mes tréſors, la perte de mes conquêtes, le dépeuplement de l'état, le malheur de mes peuples, & en un mot toutes les mauvaiſes fortunes auxquelles expoſent le haſard des armes & la duplicité des politiques; je demande ſi dans un cas ſemblable un ſouverain n'a pas raiſon de ſe garantir par une ſage retraite d'un naufrage certain, ou d'un péril évident?

Nous demandez-vous de la gloire? Mes troupes en ont ſuffiſamment acquis. Nous demandez-vous des avantages? Les conquêtes en font foi. Déſirez-vous que les troupes s'aguerriſſent? J'en appelle au témoignage de nos ennemis, qui eſt irrévocable. En un mot, rien ne ſurpaſſe cette armée en valeur, en force, en patience, dans le travail & dans toutes les parties qui conſtituent des troupes invincibles.

Si l'on trouve de la prudence à un joueur, qui après avoir gagné un ſept-leva, quitte la partie, combien plus ne doit-on point approuver un guerrier qui ſait ſe mettre à l'abri des

caprices de la fortune après une ſuite triomphante de proſpérités?

Ce ne ſera pas vous qui me condamnerez, mais ce ſeront ces ſtoïciens dont le tempérament ſec & la cervelle brûlée inclinent à la morale rigide. Je leur réponds qu'ils feront bien de ſuivre leurs maximes, mais que le pays des romans eſt plus fait pour cette pratique ſévère que le continent que nous habitons, & qu'après tout un particulier a de tout autres raiſons pour être honnête homme qu'un ſouverain. Chez un particulier, il ne s'agit que de l'avantage de ſon individu, il le doit conſtamment ſacrifier au bien de la ſociété; ainſi l'obſervation rigide de la morale lui devient un devoir, la règle étant: Qu'il vaut mieux qu'un homme ſouffre que ſi tout le peuple périſſoit.

Chez un ſouverain, l'avantage d'une grande nation fait ſon objet, c'eſt ſon devoir de le procurer; pour y parvenir il doit ſe ſacrifier lui-même; à plus forte raiſon ſes engagemens, lorſqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ſes peuples.

Voilà ce que j'avois à vous dire, & dont vous pourrez faire uſage en temps & lieu dans les compagnies & les converſations, ſans faire remarquer que la paix eſt faite.

Preſſez Knobelsdorf d'achever Charlottenbourg; car je compte y paſſer une bonne partie de mon temps.

Adieu, cher Jordan. Ne doutez point de toute la tendre amitié que j'ai eue, que j'ai, & que j'aurai pour vous juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

LETTRE CXI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 16 juin 1742.

SIRE,

J'Ai vu par la lettre de V. M. qu'elle n'eſt point du tout contente des François ; ils viennent de faire une bévue bien grande à l'égard du corps de Khevenhuller : les gazettes de Leipſick diſent même qu'ils ont été battus par les Autrichiens. V. M. m'ordonne de lui dire ce que penſe le public ſur les affaires préſentes. Comme je ne ſais qu'obéir, je parlerai ſur ce ſujet avec toute la franchiſe dont mon ame eſt capable, & je rapporterai ſcrupuleuſement les différens oui-dire.

V. M. peut déjà être aſſurée d'une choſe, c'eſt qu'en général les François ne ſont point aimés : on voit avec peine qu'ils ſoient dans le cœur de l'Allemagne, pour y porter le déſordre, & pour y pêcher enſuite en eau trouble ; on n'a pas vu avec plaiſir que V. M. ſe ſoit alliée à la France, qui, à ce que l'on prétend, voudroit voir la puiſſance de V. M. affoiblie.

On le préſume, parce qu'ils n'ont envoyé que de fort mauvaiſes troupes en Allemagne, qu'ils n'ont encore rien fait en faveur de leurs alliés depuis le commencement de la guerre, que tout le poids en a été ſur V. M. ſeule. Avec tout cela bien des gens croient que V. M. dupera le cardinal, qu'il n'eſt pas encore où il croit en être. Les plus raffinés politiques diſent que V. M. pourroit tirer plus d'avantages de l'alliance avec la Hollande & l'Angleterre, qui accorderoient tout ce qu'il plairoit à V. M. pour la faire entrer dans leur parti. On compare V. M. à une belle que tout le monde recherche, & qui eſt en droit de vendre ſes faveurs à un fort haut prix. Voilà, foi d'homme d'honneur, la quinteſſence de ce que j'entends dire depuis fort long-temps. J'ai toujours répondu par les paroles de madame de Sévigné : On ne peut juger des événemens, à moins qu'on ne connoiſſe le deſſous des cartes.

La dernière victoire fait encore beaucoup d'honneur à V. M. ; toutes les relations vantent l'intrépidité qu'elle y a fait paroître : on eſt ſurpris des talens de V. M. dans l'art militaire. Le peuple a témoigné beaucoup de joie à la nouvelle de cette victoire ; & s'il y a une raiſon qui l'engage à ſouhaiter que V. M. revienne, c'eſt afin de ne la plus voir expoſée aux riſques de la guerre.

Voici des lorgnettes de toutes les façons :

V. M. aura la bonté de choisir celle qu'elle croit lui pouvoir convenir, & de me renvoyer les autres. J'ai eu de la peine à les trouver.

Le tapissier dont j'ai eu l'honneur de parler à V. M., qui a fait ce beau vase de fleurs en haute-lice, attend la décision de son sort.

Dieu veuille conserver la santé de V. M. & la ramener bientôt au milieu de nous! Si je croyois aux Messes, je vendrois jusqu'à mes livres pour en faire dire, & je ne bougerois des autels. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 19 juin 1742.

SIRE,

J'Avouerai à V. M. que depuis samedi dernier mon corps a subi une agréable métamorphose.

Je n'ai, Sire, plus de douleur,
Je réfléchis couleur de rose,
Mon ame est exempte de peur,
Ah, l'heureuse métamorphose!

La paix faite, le cabinet du cardinal de Polignac acheté, sont des événemens contre lesquels la mauvaise humeur la plus angloise ne sauroit tenir (*a*).

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 55, Épître XXX.

Le peuple débite que le miniſtre de Podewils eſt allé à Vienne ; je ne ſais ſur quel fondement cette fauſſe nouvelle s'eſt répandue : une choſe ſais-je bien, & qui me comble de joie, c'eſt que V. M. finit bien glorieuſement une carrière qu'elle avoit glorieuſement commencée. Le beau morceau d'hiſtoire que celui de la conquête de la Siléſie!

Voici une lettre qu'un inconnu a écrite au Tourbillon ; elle donneroit tout au monde pour en ſavoir l'auteur : je lui en ai demandé copie ; elle a eu la bonté de me l'envoyer. J'ai cru devoir la communiquer à V. M., qui aura bien la bonté de n'en point parler. J'y joins pluſieurs autres pièces, qui pourront amuſer V. M. Mes occupations préſentes ne m'ont pas laiſſé le temps de répondre aux beaux vers de V. M. ; je puis lui aſſurer qu'elles ſe multiplient tous les jours.

Tantôt il faut placer un profeſſeur,
Puis ordonner qu'aucun gueux dans la rue
(Que cependant faim ou ſoif exténue)
N'aille troubler le bourgeois promeneur.
Il faut ſigner les ordres ſalutaires,
Frais émanés du grand conſeil françois.
Quand on a tant de troubles à la fois,
On peut gémir ſous le poids des affaires.
Bientôt il faut arpenter long chemin,
Sur mes deux pieds, voiture apoſtolique,
Pour viſiter les pauvres qu'au matin
On a tirés d'une place publique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIII.

Du Roi.

Kuttenberg, ce 23 juin 1742.

Fredericus Jordano, salut. Hier la paix fut publiée au son des timbales & des trompettes. J'espère que cette nouvelle ne vous fera pas moins de plaisir que la première que je vous annonçai (*a*). Mandez-moi avec toutes les circonstances ce qu'en dit le public, & ne me cachez rien du tableau.

Je pars après-demain d'ici pour Kolin : delà nous marchons à Chlumetz, & de Chlumetz je prends la poste pour Glatz, où j'arriverai le 28 ; je m'y arrêterai le temps qu'il faudra pour régler les affaires militaires qui regardent les fortifications, & les affaires civiles qui regardent l'économie & la justice. Delà je pars pour Neisse, où je réglerai de même ce qui regarde les réparations de cette fortereſſe, & ce qui est du ressort des arrangemens nouveaux que je suis obligé de faire en haute Silésie ; delà je pars pour Brieg, faisant toujours fortifier. J'arrive à Breslau le 4 de juillet, & j'y resterai jusqu'au 9, où j'irai à Glogau, encore pour fortifier. J'en partirai le 11 pour Francfort, & le 12 à midi votre très-humbre serviteur aura l'honneur de vous assurer de ses devoirs. Vous

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 57, Épître XXXI.

& Pœllnitz partirez encore l'après-midi pour Charlottenbourg, Céſarion de même, ſi ſa ſanté & l'amour le lui permettent. Voilà mon itinéraire, & l'hiſtoire de ce qui ſe fera du 23 de juin juſqu'au 12 juillet incluſivement.

Je vous rends graces des yeux que vous m'envoyez ; c'en ſont de véritables pour un aveugle comme moi. Adieu, cher Jordan. La tête me tourne des affaires que j'ai expédiées aujourd'hui. . .

Mes complimens à Pœllnitz. Ne m'oublie pas, cher Jordan, & dis au Tourbillon que ſon mari nous a aſſigné un champ de bataille où il eſt impoſſible de combattre faute de terrein.

LETTRE CXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 23 juin 1742.

SIRE,

ON ne parle ici depuis quelques jours que de la paix : je ne ſais d'où ce bruit s'eſt répandu. On dit que V. M. a donné des ordres qui la ſuppoſent infailliblement ; que les gardes vont à Ruppin ; qu'on a pris des arrangemens néceſſaires pour les régimens qui reviennent de l'armée, on nomme même ceux qui ſeront à Berlin en garniſon. On dit que V. M. arrive le 25 à Breslau, enfin une infinité de choſes ſemblables.

La dernière lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer, mérite d'être gravée ſur l'airain : c'eſt la lettre la plus ſenſée qu'on puiſſe écrire ; elle figureroit placée dans Jules-Céſar & Cicéron : j'en ſuis enthouſiaſmé (*a*). La démarche de V. M. porte avec ſoi ſa juſtification : il en eſt des alliances comme des contrats ; ils ne valent qu'autant que les parties contractantes en rempliſſent les conditions réciproquement. Le bon ſens, le droit naturel ſont & ſeront les apologiſtes de cette conduite, qu'a tenue autrefois le grand-électeur à l'égard de la France. D'ailleurs les moraliſtes ne conviennent-ils pas généralement qu'on eſt autoriſé à faire un petit mal pour en éviter un plus grand ? Je défie les caſuiſtes les plus rigides de pouvoir répondre d'une manière ſenſée aux raiſons que V. M. allègue dans ſa lettre.

Quand je conſidère en gros les différens événemens arrivés depuis la mort de l'empereur, ils me paroiſſent tous concourir à la gloire de V. M. Le roi de Pruſſe, qu'on ne croit occupé que de ſes plaiſirs & de la lecture, commence le premier à faire tête à une puiſſance redoutable, dans un temps où l'on devoit s'y attendre le moins : l'Europe eſt frappée de la témérité de cette entrepriſe ; la bataille de Molwitz, des villes rendues, en font entrevoir

(*a*) C'eſt la CXe. lettre de ce volume, page 192.

la réuſſite. Il n'eſt aucune puiſſance qui ne travaille à mettre dans ſon parti le jeune vainqueur de la Siléſie. La France réuſſit à le gagner, & ſe croit à l'abri de tout ſous les auſpices heureux de cette alliance. L'électeur de Bavière eſt placé ſur le trône impérial, & obtient la couronne de Bohème par la valeur des troupes Pruſſiennes, & par la négociation de la France. Les Autrichiens ſemblent par un coup heureux, mais imprévu, de la Providence, ſe relever de leur chûte. Le roi de Pruſſe, jaloux de cette eſpèce de gloire, les remet par une victoire nouvelle dans l'état d'abaiſſement. Ses conquêtes que le temps multiplioit, ſes ſuccès heureux demandoient, pour être affermis & confirmés, d'abandonner des alliés dont les démarches ſourdes indiquoient des deſſeins peu favorables à la gloire de la maiſon de Pruſſe; on abandonne incontinent ces alliés, ſans craindre leur puiſſance, qu'on affoiblit par-là, & dont on dérange tout-d'un-coup les deſſeins. Ce tableau, que mon imagination peint mieux que ma plume, ſe préſente toujours à mon eſprit; je ne puis le perdre de vue.

Harper a été invité par l'impératrice de Ruſſie à venir à Moſcou : Chétardie lui a écrit ſur ce ſujet une lettre que j'ai vue. Knobelsdorf l'a détourné de ce deſſein.

Le maître des ballets eſt arrivé, avec la danſeuſe Roland, & quelques autres. On tra-

vaille à force à Charlottenbourg, où je fus derniérement. J'y trouvai des architectes qui venoient de Dresde, pour s'y former le goût. Cela flattoit ma vanité, je ne sais pourquoi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXV.

Du Roi.

Au camp de Kuttenberg, où je ne resterai pas long-temps, ce 24 juin 1742.

Frederieus Jordano, salut. Enfin nous voici au moment de notre départ, & près d'évacuer cette Bohème où nos officiers ont recruté leurs bourses & leurs compagnies, où nous avons battu les Autrichiens, & dont nous les aurions chassés, si je n'avois préféré la conservation du sang prussien à la vaine gloire d'accabler une femme malheureuse & un pays ruiné. C'est sous ces auspices que je rentre dans mon pays, où rien n'interrompra l'ordre de la paix & de la tranquillité publique, que la violence & l'audace de mes voisins. Je suis sensible à l'approbation que vous donnez à ma conduite, & j'espère que le vulgaire, léger, volage, inconsidéré, commencera du moins à prendre quelque confiance en moi, & ne me croira point aussi insensé que l'on m'accusoit de l'être au commencement de la guerre.

Ce n'eſt point par huit jours d'ouvrage que l'on peut juger de la capacité d'un homme, & principalement dans les affaires. Le public n'en connoît point les reſſorts; il ſe fait des idées groſſières des choſes; de fauſſes préventions l'offuſquent, il ajoutera foi à des bruits de ville ſans fondement, & ſur des notions auſſi frivoles il ſe fera un ſyſtême, qu'il trouvera très-mauvais que le gouvernement ne ſuive point; mais ſi l'on comparoit les fauſſes démarches que feroit un politique qui ſuivroit aveuglément les conſeils du public, avec les tours différens que prennent ceux qui ſont chargés des affaires, on verroit bientôt les lourdes fautes que les uns auroient fait commettre, & que la conduite des autres eſt un ſyſtême raiſonné & ſuivi. Mais comme la plupart des gens ne ſont point raiſonnables, il eſt impoſſible qu'ils entrent dans des ſentimens qui demandent du bon ſens, & il eſt par-là même impoſſible qu'ils jugent bien de la conduite de ceux dont ils ne connoiſſent ni les projets ni les moyens.

Il eſt fâcheux que les actions des hommes d'état ſoient ſoumiſes à la critique de tant de juges auſſi peu capables que le ſont ces gens déciſifs que la fainéantiſe & l'eſprit de médiſance rendent politiques; mais ce ne ſont que les moindres déſagrémens qu'ont à eſſuyer ceux qui comme moi ſont dévoués au ſervice

de l'état. Vous avez bien à vous plaindre du ſoin que vous donnent vingt gueux ſur leſquels vous avez inſpection ; j'en ai des millions à conduire & à nourrir, & je ne m'en plains point. Mais vous êtes pareſſeux, & vous ne vous êtes apperçu qu'à préſent que les affaires du Parnaſſe ſont plus faciles à terminer que celles qui regardent la ſociété.

Je crois que les vers du Poméranien à la Morrien ſont de Manteuffel ; je ne ſais pas trop ce qu'ils veulent dire, mais j'ai admiré le tour de l'épiſode qui ſe trouve au bas de la lettre ; je crois même que madame Morrien a compoſé elle-même ces vers pour ſervir de véhicule à des choſes qu'elle étoit bien-aiſe que j'appriſſe. Les vers ſur l'âne ſont miſérables, ceux au comte Podewils ſont ordinaires, mais ceux du Faune ſont jolis. J'ai reçu de Greffet une épître charmante, dont je vous régalerai à mon retour.

Il falloit la paix en Bohême,
De Polignac le cabinet,
Pour changer votre face blême,
Et votre chagrin de carême
En air ouvert & ſatisfait.
Jordan, votre joie eſt extrême ;
Mais je vous plains de tout mon cœur
De rechercher votre bonheur
En tout autre lieu qu'en vous-même.

Je n'oſe en dire davantage après ce trait de morale. Recevez en attendant mes proteſ-

tations de la ſincère eſtime & de tous les ſentimens avec leſquels je ſuis, &c. &c. &c.

LETTRE CXVI.

Du Roi.

Glatz, ce 28 juin 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Écoute, l'ami Jordan; j'ai trop à faire ici, fortification, juſtice, économie militaire, pour t'écrire beaucoup; mais je te parlerai davantage à Berlin. Adieu. Tes vers allemands ſont de l'hébreu pour moi.

LETTRE CXVII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 30 juin 1742.

SIRE,

VOtre Majeſté traite bien mal les médecins (*a*): il eſt ſûr qu'ils vont ſouvent à tâtons dans tout ce qu'ils font; le pays dans lequel ils marchent, eſt un pays de ténèbres & d'obſcurité: la nature leur eſt peu connue. Il en eſt cependant qui par leur habileté ſavent prévenir les dangers. Rien de plus utile dans un pays qu'un bon chirurgien. Si j'étois prince, je voudrois avoir à cet égard ce qu'il y a de meilleur en Europe.

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, page 60, Épître XXXIII.

J'ai eu l'honneur d'entretenir V. M. des diſcours que tient le public ſur la grande & intéreſſante nouvelle de la paix. V. M. peut être aſſurée d'une choſe, c'eſt que généralement tout le monde en eſt pénétré de joie. On eſt en particulier charmé de voir le cardinal éloigné de ſes vues, & ſes deſſeins échoués. Il n'y a ſur ce ſujet qu'une ſeule voix.

On doit publier ici la paix ce matin : je me prépare à aſſiſter à cette cérémonie, j'aurai la conſolation d'être le témoin de la joie qu'en reſſent le peuple.

Le Tourbillon ne peut comprendre quel eſt ce terrein aſſigné par ſon époux, où il eſt impoſſible de combattre ; cette énigme, à-coup-ſûr ingénieuſe, eſt pour nous indéchiffrable.

V. M. fait de bien belles réflexions ſur l'eſprit léger & inconſidéré du peuple : ſa légéreté peut cependant être fixée ; V. M. en a l'art. Il eſt de certains coups de théâtre qui ſavent fixer l'eſprit par le ſecours de l'admiration. Les ſuccès heureux de la campagne charmoient le peuple ; mais comme ces ſuccès ſembloient éloigner le moment déſiré de la paix, on ſe livroit à la crainte ; ce moment eſt arrivé dans le temps qu'on y penſoit le moins, & V. M. l'a fait naître par des moyens qu'on n'avoit pas lieu de prévoir. C'eſt là le coup de théâtre qui frappe.

V. M. me fait tort, ſi elle me croit capable

de me plaindre de l'occupation que me donne la direction de la maiſon de travail. Je n'ai qu'un but dans ce monde, auquel je ſuis toujours prêt à tout ſacrifier, c'eſt de montrer mon parfait dévouement au ſervice de V. M., & de me rendre utile à ma patrie, ſi l'on m'en croit capable. Mon eſprit, indéterminé quelquefois, ne varie point ſur ce ſujet.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CXVIII.

Du Roi.

Neiſſe, ce premier juillet 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. Votre lettre m'a beaucoup divertit par rapport aux propos du public. Je ne connois point le *Magaſin* dont vous me parlez, & perſonne ne l'a même ici. Les vers de Francheville ſont traînans & ennuyeux; la pointe du conte n'eſt pas aſſez aiguiſée; en un mot il ne fait point rire, c'eſt pourquoi je le condamne. Vous voyez par les lieux d'où je date mes lettres comme je m'approche tout doucement de chez vous, & comme les événemens ſe ſuccèdent.

Je fais travailler ici à de grands ouvrages; cet endroit doit devenir la barrière de l'état, & la ſûreté de mes nouvelles conquêtes. Je dirige d'ici les nouveaux arrangemens de la province;

province ; je règle les affaires de droit, & j'arrange les économiques, peut-être auſſi dérangées que les premières.

Enfin, je compte toujours être à Berlin le 12 de ce mois, & vous y aſſurer verbalement de tout le galimatias de tendreſſes & proteſtations que l'on fait à ſes amis lorſqu'on ne les a vus de long-temps. *Vale.*

LETTRE CXIX.

Du Roi.

Breslau, ce 5 juillet 1742.

FRedericus Jordano, ſalut. Voici la dernière lettre que je vous écrirai de ce voyage. J'ai rempli ma tâche en entier, j'ai fini toutes mes affaires, & je reviens dans ma patrie avec la conſolation de n'avoir aucun reproche à me faire envers elle.

Vous me trouverez plus philoſophe que je ne l'ai jamais été, & plus encore praticien que ſpéculatif. J'ai eu beaucoup à faire depuis que je ne vous ai vu ; auſſi ſuis-je ſi étourdi de tout cet ouvrage, que je rendrai graces à Dieu d'en être délivré ; il y a de quoi faire tourner la cervelle à un honnête homme. Préparez-vous à bien philoſopher avec moi dans les belles allées de Charlottenbourg. Adieu, cher Jordan. Le 12 je vous en dirai davantage.

LETTRE CXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 8 ſeptembre 1742.

SIRE,

D'Argens & moi avons entendu déclamer à Francheville le premier chant, & une partie du ſecond ſur la guerre de Siléſie. Je puis aſſurer à V. M. qu'il y a pluſieurs endroits dont Voltaire même tireroit vanité; ce qui nous divertit, c'eſt l'enthouſiaſme avec lequel il les récite: cela m'engagea à faire ces quatre vers.

L'autre jour j'entendis Damon
Déclamer ſes beaux vers d'une façon étrange:
S'il fait, dis-je, des vers, comme en feroit un ange,
Il les récite en vrai démon.

On ſe dit à l'oreille qu'il y a des régimens qui ont reçu ordre de marcher. Je ne ſaurois me l'imaginer: peut-être eſt-ce uniquement parce que je ſuis partiſan de la paix: qui ne le ſeroit pas?

J'aurai l'honneur de faire ma cour à V. M. à Potsdam, ſuivant l'ordre qu'elle m'a fait la grace de me donner. Je m'en fais un plaiſir d'avance, puiſqu'on aſſure que les eaux d'Aix & les bains ont produit ſur la précieuſe ſanté de V. M. des effets merveilleux.

Tous les miniſtres étrangers ont été, il y a

deux jours, voir la maiſon royale d'Oranienbourg: le lord Hinford, à ce qu'on m'a dit, n'a pu aſſez admirer la beauté de la ſituation du château, & le malheur de la deſtruction du jardin l'a affligé. Les ſpéculatifs font de grands raiſonnemens ſur l'union qui ſemble régner entre les miniſtres des différentes cours reſpectives.

On a gravé à Paris le dernier portrait que Peſne a fait de V. M.: je n'y ai pu découvrir que peu de reſſemblance. Il y a au-deſſous ces quatre vers, faits par le chevalier de Neufville:

S'il fut par ſa naiſſance au trône deſtiné,
Les droits de ſes vertus ſont-ils moins légitimes?
Héros dans les actions, héros dans ſes maximes,
Il eſt roi philoſophe, & ſoldat couronné.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXI.

Du Roi.

Breslau, ce 21 ſeptembre 1742.

FRedericus Jordano, ſalut. J'ai reçu & lu le premier chant du Poëme Siléſien, trop mauvais pour que j'en parle, & d'une louange trop effrontée pour que je permette qu'on l'imprime. Je ſouhaite que l'opéra réuſſiſſe mieux; du moins le poëte a-t-il été inſtruit de l'idée que j'ai ſur ce ſujet.

J'ai trouvé beaucoup d'affaires qui pourront prolonger mon ſéjour ici de quelques jours. Je fais à préſent quelques vers; mais je ſuis encore trop répandu pour en faire de bons.

Les buſtes du cardinal de Polignac arriveront bientôt à Berlin, & les chanteurs de même. Je me réjouis de l'un & de l'autre; mais plus encore de revoir mon cher Jordan de bonne humeur, & plein de ce contentement d'eſprit qui va ſi bien à tout le monde, & principalement aux philoſophes. *Vale.*

LETTRE CXXII.

Du Roi.

Breslau, ce 27 ſeptembre 1742.

Fredericus Jordano, ſalut. J'ai reçu la lettre que l'érudit, le charitable, le théologique, l'impeccable, le politique Jordan m'a écrite, & je me ſuis fort diverti des *on dit*, où pour l'ordinaire l'oiſiveté ou la malignité du public fait que je trouve ma part. J'aurai achevé dans peu de temps ma tournée ſiléſienne, où je n'ai pas laiſſé que de trouver une occupation infinie. J'ai dépêché plus d'affaires en huit jours que les commiſſions de la maiſon d'Autriche n'en ont terminé en huit années, & j'ai réuſſi preſque généralement en tout. Ma tête ne contient à préſent que des calculs & des nombres;

je la viderai de tout cela à mon retour, pour y faire entrer des matières plus choiſies.

J'ai fait des vers que j'ai perdus; j'ai commencé à lire un livre que l'on a brûlé; j'ai joué ſur un clavecin qui s'eſt caſſé, & j'ai monté un cheval qui eſt devenu eſtropié. Il ne me manque plus pour m'achever de peindre, que de vous voir payer d'ingratitude l'amitié que j'ai pour vous. *Vale.*

LETTRE CXXIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 août 1743.

Fredericus Jordano, ſalut. Fais-moi venir des quinze eſpèces de figues de Marſeille, ſavoir, en tout quatre cents figuiers, tous en caiſſons & tous en état de porter du fruit la même année. Cependant je ſouhaiterois plus de figuiers verds que des autres. Je voudrois auſſi que l'on m'envoyât trois cents ceps de vigne qui ſoient tous en état de porter du fruit la ſeconde année: pour ceux-là il faudroit les faire partir cet hiver, très-bien empaquetés cependant. Je t'envoie d'ailleurs l'étiquette des choſes & raretés provençales que je ſouhaiterois avoir. J'ai fait un article de gazette pour Berlin, où Potier eſt tympaniſé de la belle manière. J'ai déjà écrit pour avoir un autre maître de ballets, & j'en aurai

assurément un moins fou, car il est impossible de l'être plus que Potier. Je suis bien-aise d'être défait de cet extravagant, & fâché que la Roland ait quitté avec lui ; mais nous vivrons sans Potiers & Rolands, & nous ne nous en divertirons pas moins. Ta philosophie dit que je n'ai pas tort, & moi j'en conclus que j'ai très-fort raison, puisqu'un sage m'approuve. *Vale*.

LETTRE CXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 août 1743.

Lorsque Voltaire arrivera
Avec sa valeur intrinsèque,
Doctissime le logera
Dans sa belle bibliothèque.

Voilà tout ce que j'ai à te dire pour le logement de Voltaire. Quel plaisir pour un Jordan de posséder en même temps le bel Horace relié en marroquin rouge, & le cacochyme Voltaire relié en veste de drap d'or ! Messieurs Achard & M. Boëtiger diront : Ah ! le grand homme que Jordan, il loge chez lui ce qu'il y a de plus célèbre ! On te fera une ode comme au cabaretier des Muses. Que de belles productions vont éclorre ! Jordan, divin Jordan, je touche au moment de ton

apothéoſe, à ce moment que j'attends avec tant d'impatience, à ce moment où tous ces titres de livres appris par cœur, tout ce fatras immonde de littérature va enfin illuſtrer mon ſavantaſſe.

Je te vois, mon cher coryphée,
Sur un tas de livres poudreux,
Tous ſymétriſés en trophée,
Placé comme un vainqueur heureux.

Mon idiotiſme ſe mettra mercredi très-humblement aux pieds de ta ſapience. Je me flatte de te voir alors chez moi, & de t'aſſurer, &c.

LETTRE CXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 26 août 1744.

SIRE,

ON attend avec bien de l'impatience la nouvelle de la priſe de Prague. Dieu veuille qu'elle arrive bientôt, & celle de la conſervation de la ſanté de V. M.!

On eſt par-tout enchanté de l'élégance & de la beauté du reſcrit communiqué à la cour d'Angleterre; c'eſt effectivement une pièce d'une éloquence parfaite.

Ma ſanté continue toujours à être dérangée.

Le baron de Pœllnitz eſt arrivé ſe portant

fort bien ; il a écrit à V. M., & il en attend les ordres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVI.

De M. Jordan.

Berlin, ce 29 août 1744.

SIRE,

L'On eſt fort impatient d'apprendre des nouvelles du Rhin, mais ſur-tout de la Bohème : rien de plus ſingulier que les bruits qui ſe répandent ſur tous ces événemens, en voici quelques-uns : que les Autrichiens ſont entrés dans le pays de Clèves : que la Saxe eſt menacée par la cour de Vienne d'un corps de troupes qui entreront dans ce pays, pour les punir de ce qu'ils ont accordé le paſſage libre aux Pruſſiens : que les Hanovriens ſont dans une ſi grande conſternation, qu'ils ne s'apperçoivent pas même qu'elle éclate trop ſenſiblement : que le prince Charles a paſſé le Rhin.

Je ne ſuis point encore ſorti de mon réduit littéraire : je commence à me rétablir, mais les progrès que je fais vers la ſanté ſont fort lents.

Le manifeſte a été commenté : les notes en ont été fort goûtées ; on en ſoupçonne M. de Spon.

Je me flatte que V. M. a lu l'*Obſervateur*

Hollandois qui s'imprime à Berlin, & qui y paroît une fois par ſemaine : j'eſtime l'auteur heureux, s'il a gagné par ces deux feuilles l'approbation de V. M.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXVII.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, je te remercie de tes deux lettres que je viens de recevoir. Je voudrois pour ma conſolation que tu me donnaſſes des nouvelles de ton entière convaleſcence. Sois tranquille, mon enfant, pour ce qui nous regarde. Nos affaires ſont en bon train, & je crois que nous ſerons dans peu de jours maîtres de Prague.

L'ami Duhan ſe porte fort bien, & trotte comme un jeune-homme. Nous avons beaucoup de fatigues, que je ſupporte mieux que je n'aurois dû l'attendre de mon tempérament. Je ſuis fort occupé à préſent à régler les préparatifs du ſiège. Notre gros canon eſt arrivé un peu tard, ſans quoi la ville ſeroit déjà à nous. Adieu, cher Jordan. Ménage ton individu pour l'amour de ma monade, & ſois perſuadé que l'attraction de ton bon cœur opère toujours fortement ſur moi en raiſon inverſe du quarré des diſtances. Dieu te béniſſe!

LETTRE CXXVIII.

Du Roi.

Sans date.

MOn enfant, donne cette incluſe à la Monbail, & aſſure-la de mon amitié. Tu es bien cruel de ne me pas dire un mot de ta ſanté. Tu me parles de Prague deux pages de ſuite, & pas un mot de Jordan. Si tu retombes dans la même faute, je ne te la pardonne pas. Ne t'embarraſſe pas de moi ; mais n'oublie pas ton ami, qui t'aime bien. Adieu.

LETTRE CXXIX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 3 ſeptembre 1744.

SIRE,

LA lettre dont il a plu à V. M. de m'honorer a été un puiſſant lénitif à mon mal, qui ne m'a point encore quitté. Je bénis le Ciel de voir toutes les circonſtances favoriſer les deſſeins de V. M. La défaite du prince Charles a répandu nne grande joie dans la ville, & ſoutient l'eſpérance des ames timides.

Que cet atome, dont parle ſi modeſtement V. M., fait de fracas dans le monde ! C'eſt une

monade qui forme de grands projets, qui ſait ſurmonter les difficultés qui ſe préſentent, & qui viſe toujours au grand.

Je ſuis impatient d'apprendre le ſort de la ville de Prague. Tout retentit ici du combat avec les houſards de Feſtetitz, & de la priſe de Kœnigsgrætz.

Dieu veuille ſeulement, au milieu de ce brillant appareil de gloire, conſerver la ſanté de V. M., dont l'empereur & les états de Brandebourg & de Pruſſe ont beſoin! Je crains autant cet amour exceſſif de la gloire, qu'un amant paſſionné les charmes vainqueurs de ſa maîtreſſe.

On dit ici à l'oreille que la reine de Hongrie eſt brouillée plus que jamais avec la cour de Ruſſie ; nouveau ſujet de joie pour le pauvre philoſophe malade.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXX.

De M. Jordan.

Berlin, ce 18 ſeptembre 1744.

SIRE,

LA mort du prince Guillaume m'a extrêmement frappé, & me fait toujours craindre pour V. M. On dit ici qu'un page de monſeigneur le prince Henri a été tué à ſon côté. Au nom

de Dieu, Sire, ménagez une ſanté dont la conſervation intéreſſe tout l'état. J'en frémis, & je pleure les effets ſiniſtres qu'un excès d'amour pour la gloire peut produire.

Hier on débita déjà la nouvelle de la priſe de Prague; je la crois prématurée. Le public paroît fort content de la réponſe à la déclaration de la cour de Vienne. Je l'ai lue avec plaiſir: mais rien ne m'a tant frappé que la déclaration faite à l'Angleterre.

Il paroît une critique de l'*Obſervateur Hollandois*: cette pièce occaſionnera quelqu'altercation littéraire, qui ne laiſſera pas que d'amuſer.

V. M. m'ordonne de l'entretenir de ma ſanté: elle eſt toujours mauvaiſe, & je ne vois point juſqu'ici qu'elle prenne le train de devenir meilleure. Il faut ſouſcrire aux volontés de la Providence. Dieu veuille ſeulement conſerver V. M.!

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXI.

Du Roi.

Sans date.

Fredericus Jordano, ſalut. Je te plains, mon cher ami, de ce que tu es encore malade. Je m'intéreſſe véritablement à ton individu, & je ne ſais pourquoi, mais je voudrois que Jordan ſe portât bien. Ne ſois pas inquiet

de ce qui me regarde. Nos affaires vont, graces au Ciel, bien; & quant à ma perſonne, c'eſt ſi peu de choſe dans l'univers, qu'à peine peut-il s'appercevoir que les atomes qui me compoſent, exiſtent. Tu trouveras ce trait bien métaphyſique; mais tu ſais que la guerre ne détruit les arts que lorſque ce ſont des barbares qui la font. Nous ſerons dans quelques jours à Prague, où les affaires commenceront à devenir ſérieuſes. Nous en tirerons bon parti, & je me perſuade qu'à l'égard de notre militaire, rien ne ternira la réputation des troupes. Nous avons eu bien des fatigues, de mauvais chemins, & un temps bien plus mauvais encore; mais qu'eſt-ce que la fatigue, les ſoins & le danger en comparaiſon de la gloire? C'eſt une paſſion ſi folle, que je ne conçois point comment elle ne tourne pas la tête à tout le monde.

Tu ne connois juſqu'à ce jour
Que le contentement de boire,
Et tu préféras à la gloire
Les touchans plaiſirs de l'amour.

Adieu. En voilà aſſez. Écris-moi ſouvent, & ſois perſuadé que je t'aime toujours, & que, raillerie à part, je m'intéreſſe à ton bien & à ton bonheur autant & plus que ne le peuvent faire les Boëtiger, les Achard, &c. &c. &c.

LETTRE CXXXII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 3 octobre 1744.

SIRE,

ON ne peut être plus ſenſible que je ne le ſuis à la part que veut bien prendre V. M. à ma maladie, qui continue toujours. La priſe de Prague, l'heureux accouchement de madame la princeſſe, ſont des événemens qui ſont diverſion à l'impreſſion que peut cauſer mon mal. Il me ſeroit bien difficile de ne pas être inquiet ſur le ſujet de V. M., qui tous les jours eſt expoſée aux dangers les plus imminens.

On dit ici que le prince Charles eſt à Piſeck : que V. M. va droit à lui pour l'attaquer : que les Hongrois ne veulent point monter à cheval, comme la reine de Hongrie le demande : que les François voyant leur roi malade, cherchent à faire la paix : que l'impératrice de Ruſſie enverra huit mille hommes, pour ſe joindre, Dieu ſait quand, à l'armée Autrichienne. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Dieu veuille conſerver V. M., & que j'aie bientôt la conſolation de pouvoir l'aſſurer de bouche que je ſuis avec un reſpect profond, &c.

LETTRE CXXXIII.

Du Roi.

Sans date.

CARO *Jordano*, salut. Je compte, cher ami, de te revoir au mois de novembre. Je désire ta guérison de tout mon cœur. Notre campagne est finie.

Je philosophise, je moralise & je pense beaucoup. Ne m'oublie pas, & sois sûr que je t'aime de tout mon cœur; mais porte-toi mieux, & conserve-toi pour ton ami.

LETTRE CXXXIV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 10 octobre 1744.

SIRE,

ON ne parle ici que des progrès victorieux de V. M.: de telles nouvelles ne contribuent pas peu au rétablissement de ma santé. Ce qui m'afflige cependant quelquefois, ce sont les fausses & impertinentes nouvelles que quelqu'esprit méchant & mal-intentionné prend plaisir à forger, pour avoir celui de les voir répandues. Suivant ces nouvelles, les Prussiens ont été battus, leur cavalerie entiérement abîmée,

le feld-maréchal de Schwérin pris priſonnier, deux cents priſonniers ont été arquebuſés, parce qu'ils ſe ſont révoltés : & cent nouvelles de cette nature. Ce qui m'a fait plaiſir, c'eſt de voir la joie de tout le peuple à la naiſſance du prince, & que j'ai appris que V. M. ſe portoit parfaitement bien. Cette nouvelle eſt d'une nature à diſſiper le ſpleen le plus opiniâtre, & à réjouir un pauvre philoſophe qui crache le ſang, & qui aime la vie, parce qu'il a l'avantage d'y être heureux.

J'ai l'honneur & le bonheur d'être, &c.

LETTRE CXXXV.

De M. Jordan.

Berlin, ce 17 octobre 1744.

SIRE,

PUiſque V. M. m'ordonne ſi gracieuſement de l'entretenir de ma ſanté, j'ai l'honneur de lui dire qu'elle eſt toujours très-mauvaiſe ; j'eus la ſemaine dernière un violent crachement de ſang, & la toux continue ſon même train. Nonobſtant tout cela, M. Eller me flatte, & me fait eſpérer ma guériſon.

On eſt ici fort inquiet ſur ce qu'on ne reçoit point de nouvelles de l'armée : on dit que le feld-maréchal de Schwérin a eu ordre d'attaquer les Saxons, ou de leur propoſer de ſe retirer ;

tètirer ; que le prince Charles a ordre d'éviter, autant qu'il le pourra, les occaſions d'un combat. Voilà les nouvelles qui ſe débitent.

Les *Réflexions naturelles*, compoſées par milord Cheſterfield ſur la conduite de V. M., paroiſſent aujourd'hui, imprimées chez Haude, en allemand, en françois & en anglois : il paroît une traduction françoiſe de cet ouvrage, faite à Paris, que l'on débite à Leipſick : celle de Bielefeld eſt fort bonne, & la traduction eſt exacte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXXXVI.

Du Roi.

Sans date.

VOici une lettre que j'ai reçue de Voltaire, avec la réponſe que j'y ai faite. Ayez la bonté de me marquer ce qu'il faut y corriger, & je le changerai. Comme ce n'eſt pas mon deſſein de la tranſcrire, ne marquez rien dans la lettre même. Voici auſſi l'épître à Kayſerling, que vous pouvez copier corrigée, telle que la voilà : Comme je l'envoie à Voltaire, vous voudrez bien vous hâter de copier ma réponſe, afin que demain à midi tout puiſſe être de retour ici. Faites mes amitiés à la princeſſe, & dites-lui que je lui écrirai demain ſi j'en ai le temps,

& que je lui recommande le ſoin de ſa ſanté. Mes amitiés à toute l'aimable ſociété. *Sum totus* à toi. Knobelsdorf pourra me rapporter tout ce fatras d'écriture.

LETTRE CXXXVII.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, ayez la bonté de reſter à Berlin juſqu'à dimanche, le comte Truchsès vous donnera quelque commiſſion pour moi: il vous faudra louer une chaiſe pour m'apporter ce dont il vous chargera. Je vous rembourſerai l'argent, dès que vous arriverez à Rémusberg. Je partirai demain au ſoir d'ici. Dans quinze jours au plus tard je pourrai rembourſer vos frères & me tirer des dettes.

Ayez la bonté de faire commander par eux une tabatière d'or qui ait le poids de 150 écus, & qui avec la façon, qui ſera toute ſimple, puiſſe monter au prix de 200 écus. Il faudra de plus, qu'on achète à part mon portrait en miniature, & qu'on l'y place quand elle ſera achevée. Cette pièce eſt deſtinée à gagner quelque bonne ame; ainſi faites qu'on l'ait au plutôt. Je me repoſe ſur votre dextérité, ſur votre prudence & ſur votre diſcrétion, étant tout à vous.

LETTRE CXXXVIII.

Du Roi.

Sans date.

FAites copier, s'il vous plaît, la lettre que je vous adreſſe, & marquez-moi les fautes que vous y trouverez. Je ſuis ſi occupé, que j'ai eu à peine le temps d'écrire à Voltaire. *Machiavel* eſt à moitié achevé. Nous avons juré aujourd'hui que c'eſt une bénédiction, & j'eſpère de faire cette année une heureuſe entrée & ſortie à Berlin.

La chanſon du grenadier François a été faite à tête repoſée. Ordinairement ces ſortes de vaudevilles ne ſont pas rimés avec autant de juſteſſe : il me paroît que la chanſon eſt trop exacte pour un grivois, & trop plate pour un bel-eſprit. Adieu, à revoir jeudi.

LETTRE CXXXIX.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, on dit que ta ſanté s'eſt dérangée de nouveau, d'autres diſent que tu te remets, je ne ſais qu'en croire. Je ſerai dans peu de jours à Berlin, & fais du moins

que quelqu'un qui t'aura vu, me diſe à mon arrivée poſitivement de tes nouvelles. Adieu. Je ſouhaite qu'elles ſoient bonnes.

LETTRE CXL.

De M. Jordan.

Berlin, ce 20 mars 1745.

SIRE,

JE ſuis encore dans le même état où j'étois lorſque j'eus l'honneur & l'avantage de faire ma cour à V. M. Les pas que je fais vers la guériſon me paroiſſent fort lents, ce qui ne laiſſe pas que d'embarraſſer quelquefois la faculté, qui ſe voit aſſez ſouvent déſorientée par des accidens qu'elle ne pouvoit prévoir; malgré tout cela ils veulent & prétendent que j'entreprenne le voyage de Montpellier ſur la fin d'avril ou au commencement de mai: je laiſſe à la Providence le ſoin de déterminer à cet égard ce qui ſera convenable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXLI.

Du Roi.

Sans date.

FRedericus *Jordano*, ſalut. J'ai reçu votre lettre avec bien du plaiſir, & j'ai vu que votre ſanté n'eſt ni ſi bonne ni ſi ſûre que je le déſire. Tu feras, mon enfant, ce que tu trouveras à propos pour ta ſanté, & tu iras dans la contrée de la terre la plus propre pour la rétablir.

Je vous mande que j'ai fait des vers, mais que je les veux corriger avant que de vous les envoyer (*a*). Vous vous attendiez peut-être à recevoir des nouvelles d'un genre tout différent; mais voilà comme eſt fait le monde, il s'y paſſe ſouvent le contraire de ce que l'on imagine. Faites mes complimens à l'aimable témoin goutteux & au perfide Duhan; dites à l'un & à l'autre que je les aime bien.

Je ſuis ici parmi toutes les contregardes, enveloppes, ravelins & avant-foſſés de l'univers. J'ai beaucoup d'occupations, de ſoucis & d'inquiétudes; mais je ne me plaindrai de rien, pourvu que je puiſſe bien ſervir la patrie, & lui être auſſi utile que j'en ai la volonté.

Adieu, cher Jordan. Je vous ſouhaite tous

(*a*) Voyez ci-devant tome VII, pag. 88 & ſuiv. les Épîtres LII & LIII.

les biens imaginables, & principalement la ſanté, ſans laquelle il ne nous eſt pas poſſible de prendre part à quoi que ce ſoit. Aimez-moi toujours, & n'oubliez pas les amis abſens.

LETTRE CXLII.

Du Roi.

Sans date.

MOn cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Ménage-toi, & ne t'embarraſſe pas de moi. Je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'état proſpèrent. Adieu. Aime-moi un peu, & guéris-toi, s'il y a moyen, pour ma conſolation.

LETTRE CXLIII.

De M. Jordan.

Berlin, ce 24 avril 1745.

SIRE,

MOn mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'eſpérer ma guériſon. Je ſens bien dans la ſituation où je me trouve la néceſſité d'une religion éclairée & réfléchie. Sans elle nous ſommes les êtres de l'univers les plus à plaindre. V. M. voudra

bien après ma mort me rendre la juſtice, que ſi j'ai combattu la ſuperſtition avec acharnement, j'ai toujours ſoutenu les intérêts de la religion chrétienne, quoique fort éloigné des idées des théologiens. Comme on ne connoît la néceſſité de la valeur que dans le péril, on ne peut connoître l'avantage conſolant qu'on retire de la religion que dans l'état de ſouffrances. Les païens en ont ſu tirer parti, & j'en fais l'expérience. V. M. peut m'en croire ; elle m'a toujours ſoupçonné de ſocinianiſme : comme j'ai toujours abhorré le nom de ſecte, je crois que chaque honnête homme a ſa religion formée ſuivant les lumières de ſon eſprit, & confirmée ſuivant ſes beſoins. Que je meure, ou que je vive, je mourrai, je vivrai dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, due à toutes les graces dont il a plu à V. M. de m'honorer.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
MONSIEUR DARGET.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Roi.

Potsdam, mai 1749.

VOtre bavard, votre importun de maître,
Sans vous laiſſer le temps de reſpirer,
De procéder ni de vous reconnoître,
En ſe hâtant finit de griffonner
Le gros fatras, l'inſipide volume
Dont accoucha ſa trop féconde plume.
Dans le donjon portez ce bout rimé,
Et qu'en dépit d'Apollon & des Muſes,
Dans quelques jours je le voie imprimé.
Je vous en fais mes ſincères excuſes,
Mais tout poëte a l'eſprit entiché
(Soit qu'il s'en cache ou que le ſot l'avoue)
De ſes beaux vers que perſonne ne loue;
Car tout bon mot avec peine arraché
D'un cerveau ſec, paroît œuvre plus chère
A ſon auteur qui l'aime en tendre père,
Et s'applaudit de s'en voir accouché,
Qu'un grand triomphe obtenu de juſtice
Ne paroiſſoit au valeureux Maurice.

Envoyez donc à monſieur l'éditeur
Ce plat morceau qui ſera la clôture
Du bavardage & de la bigarrure
Dont franchement j'ai regret d'être auteur.

LETTRE II.

De M. Darget.

Berlin, ce 20 mai 1749.

SIRE,

JE reçois dans ce moment des lettres de Paris que j'ai l'honneur de mettre ſous les yeux de V. M. Elles contiennent des nouvelles littéraires, & des détails ſur M. de Voltaire, dont j'ai penſé que V. M. ne ſeroit pas fâchée d'être inſtruite.

M. d'Arnaud m'écrit que le voyage de M. de Voltaire pourroit bien être reculé juſqu'au mois de ſeptembre, temps des couches de madame du Châtelet. Il m'indique en même temps un nouveau livre en un volume, dont les connoiſſeurs font grand cas; il eſt intitulé: *Voyage pittoreſque*, ou *Indication de ce qu'il y a de plus beau en ſculpture, en peinture & en architecture dans Paris.* V. M. ordonne-t-elle que j'écrive au ſieur d'Arnaud d'envoyer ce livre?

On ne perd pas un inſtant, Sire, pour l'impreſſion du *Poëme;* mais je crains bien qu'il ne puiſſe pas être fini à la fin de ce mois, comme

je l'avois eſpéré d'abord, parce qu'au-lieu de vingt-deux feuilles, il en occupera vingt-huit, & cela parce qu'il y a des pages qu'il faut un peu élaguer pour amener la fin des chants juſtement au revers des feuilles ; ſans cela les culs-de-lampe & les vignettes ſe trouveroient mal placées, & l'ouvrage ſeroit ſans grâces. En vérité, Sire, je fais tout de mon mieux pour que l'édition réponde à la beauté de l'ouvrage ; mais cela eſt très-difficile & au-deſſus de mes talens, & de ceux de l'imprimeur.

J'ai reçu, Sire, une lettre de M. Petit qui eſt toujours à la ſuite de cette ſoubrette ; mais il déſeſpère de pouvoir la réduire à ſept cents écus d'Allemagne ; on la dit jolie & ſpirituelle ; V. M. n'aura-t-elle pas la bonté de lui accorder huit cents écus, ſi elle ne veut pas abſolument venir à moins. J'attends ſes ordres là-deſſus, pour donner au Sr. Petit une réponſe déciſive.

Le libraire Neaulme m'a enfin répondu ſur l'édition de l'*Ovide* ; il penſe que les Élégies amoureuſes, celles du Pont, l'Art d'aimer, le Remède d'amour, les Faſtes, & les Triſtes, réunis enſemble & en un ſeul volume, ainſi que V. M. l'ordonne, le rendroient trop gros, & par-là d'un format peu agréable ; il propoſe de partager ces ſix morceaux en deux volumes d'égale groſſeur, même impreſſion & même format que l'*Horace* ; il demande quatre cents

trente écus d'Allemagne, dont la moitié d'avance, étant, dit-il, hors d'état d'entreprendre cet ouvrage par lui-même.

Je ſupplie V. M. de me faire ſavoir ſes intentions à cet égard.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE III.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 mai 1749.

VOtre lettre m'a bien été rendue, & je vous ſais bon gré de la communication de vos nouvelles littéraires. Je voudrois que vous me fiſſiez venir de Paris les *Mémoires du Chevalier Temple*, les *Lettres du Cardinal d'Oſſat* & l'*Eſſai ſur le Commerce* par Mélon, & ſon *Roman politique*. Faites venir de plus, les *Commentaires de Céſar*, de la belle édition de Londres, in-folio, & le *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe*, in-quarto. Je déſire que cette commiſſion ſoit bien ſoignée. Quand je demande un livre, j'entends qu'on me doit l'envoyer en choiſiſſant la plus belle, la plus correcte & la plus précieuſe édition. Cela eſt clair, cela eſt ſimple; il n'y a que les Thiriots qui ne le comprennent pas. Je ne veux point du livre des Peintures de Paris, à cauſe que je crains la ſéduction. Je vous ſuis obligé des

ſoins que vous prenez de mon *Poëme*; il devra toute ſa beauté à l'éditeur. Quant à la ſoubrette de Paris, ſi elle ne veut de mon argent, je me moque de ſon minois; enfin je ne trouve point à propos d'augmenter l'argent deſtiné à l'entretien de la comédie. Ce peuple d'hiſtrions eſt comme la mer qui reçoit le tribut de mille rivières, ſans en avoir jamais aſſez, & ſans ſe remplir davantage.

LETTRE IV.

De M. Darget.

Berlin, novembre 1749.

SIRE,

JE n'oſe point parler à V. M. de ma douleur cauſée par la mort de mon épouſe, j'en ſuis pénétré à un point que je ne ſaurois rendre, & qui, ſi Dieu, le temps & vos bontés, Sire, n'y font point d'effet, va faire de ma vie un tiſſu de peines & de misères. Je ne me rendrai point ſans combattre; mais ſi les remèdes que je tenterai trompent mes ſouhaits, j'eſpère de l'humanité de V. M. qu'elle permettra que j'aille cacher mes larmes dans une retraite éternelle, & laiſſer à quelqu'un de plus heureux & de plus tranquille que moi, le bonheur de la ſervir comme un auſſi bon & digne maître mérite de l'être. Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 novembre 1749.

NE vous abandonnez point à la douleur ; ſi vous êtes raiſonnable, vous devez penſer que nous ne ſommes point immortels, que la vie eſt courte, & que pour le peu de temps que nous avons à vivre, ce n'eſt pas la peine de nous affliger. Les événemens ſont au-deſſus de nous, & c'eſt ſe rendre criminel que de murmurer en philoſophe contre les loix de la nature, & en chrétien contre la volonté de la Providence. Penſez que le Ciel ne vous enlève qu'une partie de ce qu'il vous a donné, & que c'eſt lui faire injure que de mépriſer tous les dons qu'il vous laiſſe encore. Vous avez un fils, c'eſt votre devoir de penſer à l'élever & à lui donner une bonne éducation.

Toute votre douleur eſt perdue : ceux qui ſont morts l'ignorent, & les vivans exigent de vous qu'après les premiers mouvemens, vous lui donniez de juſtes bornes. Au-lieu de vous abandonner à votre affliction, ſongez à vous diſtraire. Dès que vous aurez arrangé ce qu'il faut, venez ici ; je n'exige rien de vous, ſinon que vous vous diſſipiez. Le ſort de l'humanité eſt de naître & de mourir ; qui s'étonne en

voyant arriver ces événemens, marque qu'il n'a jamais raiſonné ſur ſon état. Arrachez vos yeux de l'objet qui vous accable; voyez autre choſe. Montagne dit très-bien que tout dans ce monde a deux anſes, une bonne & une mauvaiſe, & c'eſt de la façon que nous prenons ces anſes que les choſes nous affectent. Je ſens toute la douleur qui vous accable, mais indépendamment de cela, je crois que l'eſprit que vous avez vous doit faire gagner du temps pour vous conſoler. Ne ſerions-nous pas bien fous ſi nous nous déſeſpérions de ce que le jour de hier eſt paſſé ? Il s'en paſſera encore tant d'autres, ſans qu'aucun d'eux ne revienne. C'eſt dans ce moment-ci que vous devez montrer que vous êtes homme, & vous vaincre vous-même. L'Écriture dit, que qui peut ſe ſubjuguer, eſt plus fort que celui qui emporte des fortereſſes. Adieu, mon bon Darget; puiſſe mon ſermon faire impreſſion ſur votre eſprit, & lui rendre le calme dont il a ſûrement grand beſoin.

P. S. Je vous envoie deux morceaux qui font, ſelon mon calcul, cinq pages d'impreſſion ; les autres cinq ſuivront dans peu ; mais en reliſant mon *Poëme*, j'y ai trouvé tant de fautes & de choſes à corriger, que je ſuis réſolu de faire une édition châtiée de toutes les pièces du premier volume.

LETTRE VI.

Du Roi.

Potsdam 1750.

JE vous renvoie mon Épître corrigée en tous les points. J'ai laiſſé *harcela*, pour voir ce que Voltaire en pourra dire ; il faut lui laiſſer le plaiſir de reprendre quelque choſe. A préſent ayez la bonté de la faire copier, & s'il ſe peut, de me la remettre demain. Malheur, mon pauvre Darget, au ſecrétaire d'un poëte, & maudit & damné de Dieu, qui toujours verſifie. Mes hémorrhoïdes ſaluent affectueuſement votre vérole.

LETTRE VII.

Du Roi.

Avril 1752.

EN vérité, mon bon Darget, je crois que je verrai revenir ici un Mamamouchi. Dieu ſait quelles ſingulières idées paſſent par la tête de vos compatriotes ; l'ordre de S. Jean de Latran eſt ſi mépriſé en Italie, qu'on l'achète pour quarante écus ; ce n'eſt pas la peine de vous faire faire Mamamouchi ; vous n'avez qu'à vous faire couper ſix cheveux de tonſure, cela eſt plus court, & on rira moins d'une tonſure que d'un ordre qui ne donne aucun luſtre. Vos médecins François entendent parfaitement, à ce que je

vois, l'art de vous faire rendre bourſe, vous reviendrez ici comme vous êtes parti ; & vous ne guérirez que par l'exercice, c'eſt ce que mon ignorance oſe vous aſſurer.

Voltaire s'eſt conduit ici en faquin & en fourbe conſommé ; je lui ai dit ſon fait comme il le mérite, c'eſt un miſérable, & j'ai honte pour l'eſprit-humain, qu'un homme qui en a tant, ſoit ſi plein de malfaiſance (*a*). Je me recommande au ſouvenir de monſieur le chevalier. Pour Dieu, ſi vous vous faites Mamamouchi, avertiſſez-m'en d'avance, je pourrois mourir de rire en vous revoyant, ce qui ne ſeroit pas décent.

LETTRE VIII.

Du Roi.

Potsdam, juin 1752.

J'Ai reçu votre lettre, & je vous prie de défendre à votre eſprit de recevoir des impreſſions de mélancolie. Vous ſerez reçu ici de même que vous avez été congédié à votre départ, & je ſerai même aſſez bon de vous plaindre au-lieu de rire, de ce que vous avez dépenſé votre argent mal-à-propos en France ; je ne vous ferai pas même ſouvenir que je vous ai prophé-

---

(*a*) Liſez ci-devant dans le tome VIII la Comédie intitulée : *Tentale en procès.*

tiſé tout ce qui vous eſt arrivé, & en cas que vous ſoyez devenu Mamamouchi de S. Jean de Latran, je n'en rirai pas même, pourvu que j'en ſois averti d'avance. Adieu, mon bon Darjet, je vais à l'opéra.

LETTRE IX.

Du Roi.

Potsdam, le 6 de juillet 1752.

VOtre lettre eſt bien noire, mon bon Darget; guériſſez une fois des chimères qui vous attriſtent; je vous jure que perſonne ne parle de vous, ni ne médit de vous, ni ne vous calomnie; mais c'eſt un ſang épais qui circule mal dans votre bas-ventre, qui envoie ces vapeurs ſombres dans votre cerveau. Demeurez donc en France juſqu'en ſeptembre. Vous ne me croyez jamais; je vous ai bien dit que l'air de Paris n'étoit que l'air d'une grande ville, que les médecins de ce pays-là ſont des charlatans comme les nôtres, & qu'il n'y a de remède pour vous que l'exercice; mais vous ne me croyez jamais que lorſque vous en êtes au repentir. Vous viendrez ici la bourſe vide & les hypocondres enflés, & vous aurez appris, à votre grande conſolation, que ce n'eſt point les hémorrhoïdes, mais un ſcorbut invétéré qui fait le malheur de votre vie; voilà ce qu'on

profite à voyager. Adieu, trémouſſez vous beaucoup, prenez peu de drogues, & choiſiſſez la Pâris plutôt que Vernage & Aſtruc pour votre médecin, Arlequin pour votre apothicaire, & Scaramouche pour votre baigneur.

LETTRE X.

Du Roi.

Potsdam, ce 31 juillet 1752.

VOilà de vos viſions hypocondres, mon bon Darget ; perſonne ne m'a parlé de vous ni en bien ni en mal ; c'eſt de vous que j'apprends que vous avez vendu de la vaiſſelle ; je vivois en ſécurité ſur ce point, & ne m'en doutois pas, banniſſez donc des chimères qui vous rendent la vie amère, & apprenez de vos compatriotes à être gai & content.

Vous me parlez de deux ſujets dont je ne connois que le premier, l'auteur des *Mœurs*, je vous en laiſſe le choix ; prenez celui qui eſt le plus doux, le plus gai, & dont l'humeur eſt la plus égale, & offrez-lui la place de la Métrie avec les conditions qui y ſont annexées, que vous ſavez. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien, je ſouhaite qu'il reprenne, mais je commence à douter : tâchez de vous lier avec d'Alembert, pour voir s'il voudroit mordre à notre hameçon, & mandez-moi ce que vous en penſez, ſavoir

s'il y a quelque choſe à faire ou non. Au moins n'allez pas ſuer la vérole par plaiſir ; ſouvenez-vous de ce que je vous ai dit des médecins, & ſachez que dans ce pays, où l'on dit que l'air eſt ſi mauvais, il vient, ces jours paſſés, de mourir une vieille réfugiée, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, & un homme de cent deux ans. Reſtez donc, puiſque la faculté l'a réſolu, à Paris, juſqu'au mois de ſeptembre, mais tenez la main ſur la bourſe ; car les Aſtruc & les Senac aiment encore mieux les eſpèces que leur malade.

Je ſuis bien obligé à ces meſſieurs, dont vous me parlez, de s'intéreſſer à mon individu ſans me connoître ; ma réputation ſeroit en l'air s'ils m'avoient parlé un quart-d'heure, voilà ce que c'eſt que de n'être pas connu. Peut-être que ſi la belle Hélène reparoiſſoit, au-lieu de lui faire la cour, on lui jeteroit des pommes cuites au nez ; peut-être que ſi nous avions parlé au cordonnier de Trajan, il feroit évanouir une partie de la haute opinion que le monde a de lui. Ah ! mon cher Darget, qu'ils ſont foux ceux qu'une réputation naiſſante éblouit ; c'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

Adieu, je vous ſouhaite des courſes de garde-robe deux fois par jour, d'abondantes urines, & de ces mouvemens agréables de la nature, qui vous aſſurent de votre virilité.

LETTRE XI.

Du Roi.

Potsdam, août 1752.

J'Ai trouvé un lecteur, mon cher Darget, ainſi je n'ai beſoin ni des Morand, ni des Monterif, ni des Mouhy. L'abbé de Prades a une poitrine qui m'uſera les oreilles avant que je l'uſe, & c'eſt tout ce qu'il me faut. Je vous plains d'avoir une bougie dans la verge & des abcès dans la veſſie; il faut oppoſer de la fermeté à la ſouffrance, & chaſſer la mélancolie à force de gaieté. Penſez à mes conſeils, & pratiquez-les autant que cela ſe pourra. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien; j'ai lieu de craindre que nous le perdrons, je ne ſais que d'Alembert qui puiſſe le remplacer; voyez ce qu'il y auroit à faire; je ne crois pas qu'il ſoit d'humeur à ſe confeſſer, & il pourroit mener une vie douce & heureuſe à Berlin; eſſayez, ſondez le terrein, orientez-vous, & pouſſez-lui une botte à tout haſard. La Touche eſt arrivé ici; il nous convient infiniment mieux que le milord; Dieu me le pardonne, j'ai une averſion pour la gent angloiſe, dont je ne ſaurois me corriger; ce ſont les iniquités du monarque qui rejailliſſent ſur ſon peuple. Je pars dans quelques jours pour la Siléſie, & j'eſ-

père de vous voir ici à mon retour. Que la ſanté eſt précieuſe, & qu'il en coûte à l'art de la pharmacie pour faire piſſer un Darget! *Vale.*

LETTRE XII.

De M. Darget.

Paris, ce 18 ſeptembre 1752.

SIRE,

SI jamais il a été permis à un malheureux de ſe plaindre, c'eſt aſſurément à moi. Je ſuis pénétré des bontés de V. M.; je les ai miſes à l'épreuve. Elle m'a accordé la grace de venir travailler ici au rétabliſſement de ma ſanté; j'y ſuis depuis près de ſix mois; douleurs, aſſiduité, dépenſe, j'ai tout ſacrifié pour réuſſir; tout cela a été inutile; je ne me trouve pas mieux. On aſſure que c'eſt le ſcorbut mêlé de virus qui m'accable; on me demande encore juſqu'en janvier pour le détruire par des remèdes doux, mais ſûrs, & qui ont beſoin de cet air-ci pour avoir leur entier effet. Le médecin qui veut m'entreprendre n'exige d'être payé qu'après le ſuccès; ma famille me preſſe de me mettre entre ſes mains, & le veut ſous peine d'exhérédation; mes amis me ſollicitent; l'amour de la vie m'en fait preſqu'une loi; on ne me donne pas deux années à vivre, ſi je retourne avec mes maux; mais je n'ai rien

promis, & ne puis rien promettre; je dépends de vous, Sire, & j'en dépends bien plus encore par mon attachement & ma reſpectueuſe reconnoiſſance que par le devoir. Ma ſituation eſt cruelle, je voudrois vivre, mais je crains de déplaire à V. M. & de laſſer ſes bontés & ſa patience. Mais le public ne ſait pas, & vous l'ignorez peut-être vous-même, Sire, à quel point il faut vous être attaché, quand on a le bonheur de vous connoître; & ſi je vous ſacrifie le riſque de ma vie, on donnera plutôt cette démarche à l'intérêt & à l'ambition, qu'à l'attachement qui en eſt pourtant le vrai motif. Je ne veux auſſi m'en rapporter qu'à V. M. même; je la ſupplie d'entrer dans ma ſituation, de fixer mon irréſolution (peine la plus cruelle de l'ame), & j'oſe lui demander ſon conſeil comme au meilleur eſprit que je connoiſſe, & ſes ordres comme au meilleur maître du monde; & ce ſera ſans répugnance que je les exécuterai, ſoit pour reſter ici, ſi vous avez encore la bonté de m'accorder cette dernière grace; ſoit pour retourner dès que j'aurai reçu les ordres de V. M. & la difficulté des chemins, la ſaiſon, mon état de foibleſſe, rien enfin ne m'effrayera; je remplirai la volonté de V. M., & ſi je péris dans cette entrepriſe, je périrai au moins, à ma manière, au lit d'honneur.

J'ai fait auprès de M. d'Alembert les dé-

marches que V. M. m'a preſcrites. Il ſent tout le prix de la place que vos bontés lui deſtinent ; il en eſt pénétré de reconnoiſſance ; mais l'amour de la patrie, la jouiſſance d'une vie abſolument libre, la crainte de perdre le commerce de ſes amis, une ſanté délicate qui ne ſe ſoutient, ſelon lui, que par l'air natal ; tous ces motifs l'emportent ſur le ſort brillant qui l'attendroit à Berlin. Mais je lui dois & à la vérité, d'aſſurer V. M. qu'il ne regrette uniquement que de ne pouvoir pas l'approcher ; & j'en ſuis d'autant plus fâché qu'il le mérite plus qu'un autre. C'eſt un homme rare pour l'étendue des connoiſſances, les qualités du cœur, & les dons de l'eſprit ; mais c'eſt un philoſophe fidèle à ſes principes, & qui ne connoît d'autres biens que la vie & la liberté, tel enfin que ſeroit V. M. ſi le Ciel ne l'avoit pas fait naître un grand roi. Il n'a qu'un revenu très-modique, & il ſe promet bien, Sire, d'aller en jouir dans vos états, ſi jamais la mauvaiſe humeur des théologiens le met dans la néceſſité de quitter une patrie qu'il aime & dont il eſt chéri. Il ſent que c'eſt ſous vos loix ſeules qu'un philoſophe doit chercher un aſyle : cette idée eſt celle de tous les gens qui penſent.

Je dînai derniérement chez M. de la Tour avec un homme que je vis pénétré de tous les ſentimens que l'on doit à V. M., c'eſt M. de Frey-Chapelle, ancien vice-grand-écuyer du

roi d'Angleterre à Hannovre ; je crois qu'il mettroit ſon bonheur à appartenir à V. M. s'il pouvoit être employé utilement à ſon ſervice. Il me paroit homme ſenſé & de mérite, verſé dans la connoiſſance des chevaux & la direction des haras ; des gens de ſes amis m'ont dit qu'on lui avoit offert bien des places dans quelques cours, mais il n'en voudroit aucune qui pût ſatisfaire l'eſpèce de reſſentiment qu'on a pour lui à celle de Hannovre. Il eſt catholique romain, mais il me paroît homme ſans préjugés, & avoir un fond de zèle & d'admiration infini pour V. M. Elle a été la ſource de ſa liaiſon avec M. de la Tour, qui fait, Sire, la profeſſion la plus ouverte de vous être dévoué.

J'attendrai ici avec obéiſſance, réſignation & impatience, les ordres qu'il plaira à V. M. de me donner ſur tout ce qui étoit l'objet de cette longue lettre, pour laquelle j'oſe demander à V. M. ſa patience & ſon indulgence.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Du Roi.

Septembre 1752.

VOus voyez, mon bon Darget, qu'il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Vous gémiſſez de l'affliction de votre vérole, Mauper-

tuis ſe plaint toujours de ſa poitrine, & Voltaire de ſon ſcorbut; tandis que votre écuyer Hannovrien ſe porte bien & veut travailler à la propagation de ces animaux que les Eſpagnols appellent *alfane*, & dont le nom vient en étymologie directe d'*eacus*. Pour moi qui ne fais point f..... de cavalles pour m'amuſer, je n'ai pas beſoin de votre écuyer Hannovrien, & je vous demande à cor & à cri un géomètre qui ne veut pas de moi. Si cet homme ſavoit le projet que nous avons formé pour l'avancement de la raiſon humaine, je gage qu'il viendroit ici pour ſe joindre à quelques adeptes qui raffinent cet or.

Je ſuis fort content de mon petit héréſiarque anathématiſé, qui me ſert de lecteur. En vérité Potsdam devient le tripot d'excommuniés, & admirez la Providence! le tonnerre n'y donne pas, tandis qu'il foudroie les lieux ſaints & les égliſes.

Eſſayez, crédule Darget, de la ſcience des charlatans de Paris, de la vertu de l'air natal & de la puiſſance de Ste Geneviève, & ſatisfaites les vœux de la *ſignora Martha*, *Maria* & *Salomé*; mais je crains fort que vous reviendrez comme vous êtes parti. Mon opinion eſt toujours la même ſur votre maladie; de l'exercice, de l'exercice, & vous guérirez. Adieu; puiſſent les vœux d'un excommunié, d'un hérétique téméraire, ſentant l'héréſie, avançant des pro-

poſitions mal-ſonnantes, blaſphématoires, erronées, fléchir la nature en votre faveur, & vous rendre une partie de cette gaieté qui, dans votre nation, dégénère en folie.

LETTRE XIV.

Du Roi.

Potsdam, avril 1753.

JE crains fort, mon pauvre Darget, que vous ayez lieu de vous repentir de votre voyage en France. Vous avez paſſé par les mains d'une demi-douzaine de charlatans qui ont achevé de ruiner votre ſanté; vous n'aviez que des obſtructions dans le bas-ventre, que toutes ſortes de remèdes, contraires à ce mal, ont augmentées, & à en juger ſelon ce que vous me mandez, je crains fort que la poitrine ne ſoit entamée, & en ce cas il n'y a guère d'eſpérance que je vous revoie jamais.

Je ne m'étonne pas qu'on parle chez vous de la querelle de nos beaux-eſprits. Voltaire eſt le plus méchant fou que j'aie connu de ma vie, il n'eſt bon qu'à lire. Vous ne ſauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies & les infamies qu'il a faites ici: je ſuis indigné que tant d'eſprit & tant de connoiſſance ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de Maupertuis, parce que c'eſt un fort honnête homme, & que l'autre avoit pris à

tâche de le perdre ; mais je ne me ſuis pas prêté à ſa vengeance comme il l'auroit ſouhaité. Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop ſenſible aux manœuvres d'un ſinge qu'il devoit mépriſer après qu'on l'avoit fouetté. Pour moi qui vas mon train ordinaire, je ſuis fort content de mon petit héréſiarque, qui, quoi qu'en diſe la Sorbonne, eſt un bon garçon, & je m'occupe tout doucement à l'étude.

Si vous voyez le gros marquis, dites-lui que je m'intéreſſe toujours à lui, & que notre gros bon ſens (à ce que dit Monteſquieu) rend notre nation conſtante dans ſes attachemens.

Adieu, mon pauvre Darget ; je crains fort de recevoir de mauvaiſes nouvelles de votre ſanté, cependant je ſouhaite de me tromper.

LETTRE XV.

De M. Darget.

Paris, ce 11 juin 1753.

SIRE,

J'Ai plus conſulté mon zèle & mon courage que mes forces quand j'ai eſpéré retourner aux pieds de V. M. Mes accidens ſubſiſtent toujours avec les ſymptômes les plus inquiétans ; l'humeur ſe porte alternativement de la région de la veſſie à la poitrine, & je vois bien que c'eſt pour toute ma vie que je ſuis réduit à un

état auſſi malheureux. J'avois diſcontinué les remèdes, pour reprendre les forces néceſſaires à mon voyage; la malignité de l'humeur qui m'accable ne veut point d'intervalle dans la manière d'être attaquée, & on me menace de plus grands accidens ſi je quitte mon air natal, la ſeule reſſource qui me reſte dans un état auſſi cruel. Je ſens bien moi-même que c'eſt ſeulement ici où je puis végéter peut-être encore quelques années, & je me vois forcé, Sire, de renoncer au bonheur de reparoître aux yeux de V. M., ou, par de nouveaux délais, de fatiguer encore ſa patience, dont mes ſentimens pour elle me font toujours trembler de n'avoir que trop abuſé.

Que V. M. daigne ſe rappeller les bontés dont elle m'a comblé depuis près de huit ans; l'état ſûr & honorable dont je jouiſſois auprès d'elle; les eſpérances dont je pouvois me flatter: qu'elle ſe rappelle enfin la vérité de mon dévouement par la connoiſſance qu'elle a de mon caractère, & elle verra que l'amour de la vie, & l'eſpoir de la prolonger, eſt le ſeul objet auquel je puiſſe ſacrifier des avantages qui rempliſſoient ſi bien & ma ſenſibilité & mon ambition. V. M. me plaindroit ſi elle voyoit l'état où je ſuis en lui écrivant cette lettre. Par combien d'objets ne ſuis-je pas déchiré! Je ne puis me faire à l'idée de perdre à jamais vos bontés, Sire; daignez me les continuer; je ne ceſſerai jamais

de les mériter ; je tiendrai toujours à V. M. par mes vœux, par mon attachement, par ma reconnoiſſance, & j'irois avec empreſſement vouer de nouveau mes ſervices à V. M., ſi ma ſanté pouvoit ſe rétablir d'une manière conſtante. Je voudrois, Sire, ne ceſſer d'être votre ſerviteur qu'en ceſſant de vivre, & je voudrois ne vivre que de vos bienfaits ; ce bonheur combleroit toutes les eſpérances que je puis former encore. Dieu m'eſt témoin que je ne les ai miſes qu'en V. M. Je connois trop ſon bon cœur pour ne pas eſpérer qu'elle ne m'abandonnera pas, & pour ne pas compter au moins ſur ſa protection & ſur ſon appui dans les occaſions où je pourrois l'implorer.

Il eſt digne de vous, Sire, de montrer du ſouvenir & de la bonté pour un homme attaché que ſon malheur arrache d'auprès de vous ; je me mets aux pieds de V. M. pour la ſupplier de m'accorder un congé qui réponde à la ſatisfaction qu'elle a bien voulu me marquer de mes ſervices, & qui me ſoit un témoignage qu'elle ne m'accable point de ſa diſgrace. Mon zèle, ma fidélité & mon attachement ne l'ont jamais méritée ; j'en renouvelle les aveux à V. M., & c'eſt avec ces ſentimens & le plus profond reſpect que je ſuis & ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE XVI.

Du Roi.

Ce 26 juin 1753.

JE ſuis fâché, mon bon Darget, que votre mal vous mette hors d'état de revenir chez moi. Je vous envoie ce congé, que je ne vous aurois jamais accordé, ſi vous ne me l'aviez demandé ; vous me trouverez toujours porté à vous faire plaiſir dans tout ce qui ſera de ma compétence. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous vous remettiez, & je vous remercie bien ſincérement de tous les ſervices que vous m'avez rendus.

P. S. Je vous laiſſerois volontiers le fatras de mes ſottiſes ; mais il pourroit s'égarer après votre mort ; & vous ſavez à quel point je crains de paſſer pour poëte.

LETTRE XVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 1 décembre 1753.

J'Ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 7 du mois dernier, & je ſuis tout-à-fait ſenſible aux ſentimens d'attention que vous vous empreſſez de me marquer : je reçois tout ce qui me vient de vous avec plaiſir ; & vous pouvez être aſſuré de mon ſouvenir & de l'eſtime

que je conſerve à votre égard, malgré votre abſence.

Il dépendra toujours de vous de retirer votre fils auprès de vous, pour lui donner une bonne éducation ſous vos yeux, & vous n'avez qu'à vous arranger à ce ſujet, car je n'empêcherai jamais qu'il ne ſoit rendu à votre tendreſſe.

Je vous tiendrai au reſte très-volontiers compte ſi vous vouliez quelquefois, ſelon votre convenance, me marquer de temps en temps quelques nouvelles, & dans ce cas, vous n'avez qu'à adreſſer vos lettres au marquis d'Argens.

LETTRE XVIII.

Du Roi.

Berlin, ce 7 janvier 1754.

JE ſuis très-perſuadé de la ſincérité des vœux que vous faites pour moi, & de votre attachement à ma perſonne. Vous m'avez approché aſſez long-temps pour me faire connoître la bonté de votre cœur qui vous a toujours mérité mon eſtime. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une meilleure ſanté. Vous me ferez plaiſir de vous joindre à mon agent pour me chercher un danſeur ; mais ſi vous en trouvez un, ne concluez rien ſans m'en donner avis. Chaſſez la mélancolie, & tâchez de vous mettre en état

de jouir du monde, qui vous aime peut-être plus que vous ne l'aimez, &c.

LETTRE XIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 25 février 1754.

LA goutte eſt un grand mal, mon cher Darget, mais l'hypocondrie eſt le pire de tous. Si ces humeurs gouteuſes ſoulagent votre foie, c'eſt un bien que d'avoir la goutte; ce petit tribut doit ſe payer à l'âge qui nous éloigne ſans ceſſe du moment de notre origine, & qui nous entraîne vers celui de notre deſtruction. Mais vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait des quatrains de Pibrac, ſi je la continuois ſur le même ton. Vous m'avez fait grand plaiſir de me mander des nouvelles de Paris, & de celles du poëte; ſon caractère me conſole des regrets que j'ai de ſon eſprit. Cet hiver a été épouvantable; vous avez fort bien deviné que je reſterois enfermé dans ma chambre, où, à dire le vrai, je ſuis plus ſolitaire que je ne voudrois. Notre ſociété s'en eſt allée au diable; le fou eſt en Suiſſe, l'Italien a fait un trou à la lune, Maupertuis eſt ſur le grabat, & d'Argens s'eſt bleſſé le petit doigt, ce qui lui fait porter le bras en écharpe, comme s'il avoit été bleſſé à Philipsbourg d'un coup de canon.

canon. C'eſt la plus grande nouvelle de Potsdam, ne m'en demandez pas davantage. Je vis avec mes livres; je converſe avec les gens du ſiècle d'Auguſte, & bientôt je ne connoîtrai pas plus les gens de ce ſiècle-ci, que défunt Jordan ne connoiſſoit les rues de Berlin. On dit ici que vous aurez la guerre; j'en ſerois fâché pour votre marine; il lui falloit au moins encore trois ans pour paroître avec avantage vis-à-vis celle d'Angleterre. Mais qu'on faſſe la guerre ou la paix en Amérique, il y a encore du chemin avant que l'incendie ſe communique à nos frontières.

Adieu, mon bon Darget! je ne vous apoſtropherai pas d'un grand je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

LETTRE XX.

Du Roi.

Potsdam, ce 23 mars 1754.

JE vous remercie des danſeurs que vous m'avez procurés. — Vous ſavez l'accueil que j'ai toujours fait aux officiers François qui ſont venus dans mes états; c'eſt pourquoi vous ne devez pas douter que M. de Quincy, dont vous me parlez dans votre lettre, ne ſoit reçu avec la même bonté, & que je ne lui accorde la même protection & la même bienveillance.

Donnez-moi des nouvelles de Voltaire lorſque vous en aurez, de quelqu'eſpèce qu'elles ſoient. Je vous ſais bon gré de l'attention que vous avez à me donner des marques que vous m'êtes toujours attaché, &c.

LETTRE XXI.

Du Roi.

Potsdam, ce premier avril 1754.

JE ſuis bien fâché, mon pauvre Darget, que vous êtes toujours au lit : vous voyez bien que ce n'eſt pas le climat qui en eſt cauſe, mais la maladie que vous portez avec vous. Il me faut encore un troiſième danſeur & danſeuſe; ne pourroit-on pas trouver à Paris quelque drôleſſe aux yeux frippons, au minois gentil, à la taille élégante, & qui voulût venir cabrioler ſur notre théâtre de Berlin? ce ſeroit une obligation de plus que je vous aurois. Croiriez-vous bien que Voltaire, après tous les tours qu'il m'a joués, a fait des démarches pour revenir? mais le Ciel m'en préſerve, il n'eſt bon qu'à lire, & dangereux à fréquenter. Le marquis ci-préſent vous fait ſes complimens; & pour moi, je vous aſſure que je ferai toute ma vie plus de cas de votre cœur que de tout l'eſprit des beaux-eſprits. *Vale.*

LETTRE XXII.

De M. Darget.

Vincennes, ce 27 avril 1754.

SIRE,

LE bonheur de marquer à V. M. mon zèle & mon dévouement, me feroit faire des miracles; & c'en ſeroit peut-être un que de trouver une danſeuſe telle que V. M. la demande. Quand ces filles-là ſont d'une auſſi jolie figure, Paris eſt pour elles un Pérou qu'elles ne veulent point abandonner. Quoi qu'il en ſoit, Sire, les intérêts de votre théâtre ſont remis au ſieur Petit, agent de V. M.; & j'oſe l'aſſurer que perſonne n'eſt plus capable que lui de conduire ces ſortes de négociations. Il eſt juſte qu'il en ait tout l'honneur, puiſqu'il en a toute la peine; & il m'a fait ſentir que ce ſeroit nuire à ſa beſogne, que de vouloir le ſeconder.

Je ſais qu'il va partir inceſſamment pour Berlin un nommé de Caen, horloger; c'eſt un excellent ouvrier, & V. M. fait en lui une excellente acquiſition.

Je ne ſuis point ſurpris des démarches de M. de Voltaire pour retourner auprès de V. M.; il a l'eſprit trop beau pour ne l'avoir pas raiſonnable une fois en ſa vie; mais votre répugnance, Sire, eſt également fondée, puiſ-

qu'il a eu le malheur de vous manquer eſſentiellement. Ce que V. M. a bien voulu m'écrire là-deſſus m'a fait d'autant plus de plaiſir, que l'on avoit débité ici qu'elle avoit marqué quelqu'envie de le ravoir. Je ſais même que le préſident en avoit été fort effrayé. Je crois que l'on ſaura un jour des choſes bien ſingulières ſur tout cela, que l'obſcurité dérobe encore. Quoi qu'il en ſoit, Sire, votre gloire triomphe & triomphera toujours de tout. On eſt autoriſé à s'amuſer des choſes agréables, quand on en fait continuellement d'utiles; & c'eſt d'après celles-ci que les princes ſont jugés par les ſages & par la poſtérité. Que l'Épitre à votre eſprit, Sire, ne peut-elle être publique! V. M. doit permettre qu'on la lui dérobe, quand elle voudra publier la meilleure de toutes les apologies.

On aſſure ici que M. de Voltaire paſſera tout l'été à Plombières, & qu'il ſe fixera enſuite à Strasbourg; il a fait des démarches pour aller à Lunéville, mais ſans ſuccès. Tout ce qui tient à ce pays-ci ne ſe prêtera jamais à rien qui paroiſſe s'éloigner de la conſidération particulière que l'on aime à y marquer à V. M.

Il eſt vrai, Sire, que ma ſanté eſt toujours fort dérangée; cet hiver a été & trop rude & trop long; tous les climats ſe ſont reſſemblés. D'ailleurs V. M. ſait mieux qu'aucun autre, à quel point les ames ſenſibles ſont affectées de tout ce qui les environne. Ce don malheu-

reux de la nature n'eſt point affoibli chez moi ; & le ſouvenir des bontés de V. M. ſe repréſente très-ſouvent à mon cœur & à mon eſprit de la manière la plus attendriſſante ; la grace que vous daignez me faire, Sire, en me les continuant, redouble encore cet attendriſſement. J'oſe ſupplier V. M. de ne pas m'en retirer les témoignages. Je compte toujours fermement ſur la protection qu'elle a daigné me promettre ; c'eſt ſur votre appui, Sire, que je fonde les plus fortes eſpérances ; il eſt dans la bonté du cœur de V. M. d'aimer que je lui doive mon bonheur, même dans l'éloignement, il redoublera de prix pour moi quand je le tiendrai d'elle.

Je joins ici la copie de deux lettres qui font grand bruit à Paris, & qui ſont authentiques.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, Sire, &c.

LETTRE XXIII.

Du Roi.

Ce 13 mai 1754.

JE vous ſuis fort obligé, mon bon Darget, des peines que vous vous donnez pour mon théâtre, & je ne doute pas que vos pieuſes intentions ne lui portent bonheur. Vous rirez malgré votre hypocondrie, en apprenant qu'au même jour je reçois des lettres de Maupertuis & de Voltaire, remplies d'injures qu'ils ſe

diſent. Ils me prennent pour un égout, dans lequel ils font écouler leurs immondices. J'ai fait faire une réponſe laconique au poëte, & je me ſuis contenté de faire ſouvenir le géomètre que ſon eſprit ſortoit du centre de gravité au nom du poëte.

Je rends graces au Ciel de n'avoir pas les paſſions auſſi vives que ces gens-là, ſans quoi je ferois la guerre toute ma vie. Le flegme de nos bons Allemands eſt, quoi qu'on en diſe, plus ſociable que la pétulance de vos beaux-eſprits. Il eſt vrai, de votre propre aveu, que nous ſommes peſans, lourds, & que nous avons le malheur d'avoir du bon ſens ; mais s'il vous falloit choiſir un ami, chez qui le prendriez-vous ? L'eſprit, mon cher Darget, eſt un fard, qui cache ſeulement la difformité des traits, le bon ſens moins brillant, par ſa juſteſſe même, porte à la vertu, & ſans vertu point de ſociété. Mais je ne devrois pas moraliſer avec votre hypocondrie : auſſi ne le ferois-je pas, ſi je ne vous ſavois dans un pays où vous pouvez avoir toutes les diſſipations capables de faire évanouir les vapeurs de ma morale. Adieu, mon cher, piſſez bien & ſoyez gai ; c'eſt-là tout ce qu'il y a à faire pour vous dans ce monde.

LETTRE XXIV.

De M. Darget.

Vincennes, ce 10 juin 1754.

SIRE,

JE n'aurois jamais penſé, je l'avoue, que V. M. eût encore été incommodée de la querelle de Mrs. de Maupertuis & de Voltaire; ce malheureux procès n'a que trop duré Mais mon hypocondrie a été véritablement égayée par ce que V. M. veut bien me dire ſi agréablement que ces meſſieurs la prennent pour un égout, dans lequel ils font écouler leurs immondices. Je vois par cette expreſſion que V. M. ne s'affecte & ne s'eſt jamais affectée de ces démêlés, que comme il convenoit à la ſupériorité de ſon génie & de ſon rang; & c'eſt une vérité dont la démonſtration eſt ſi peu indifférente ici à ſa gloire perſonnelle, que j'ai oſé me permettre l'indiſcrétion de faire part, de ce qu'elle a eu la bonté de m'écrire à ce ſujet à quelques perſonnes occupées de tout ce qui touche V. M. Ce qu'elle ajoute enſuite vient auſſi à la preuve de ce que je dis avec tant de plaiſir de ſon caractère; le voici, Sire! vous aimerez à relire ce que vous exprimez ſi bien : » L'eſprit eſt un fard qui cache ſou- » vent la difformité des traits; le bon ſens

» moins brillant, par ſa juſteſſe même, porte » à la vertu, & ſans vertu point de ſociété «. Ces traits, Sire, peignent votre cœur, & la ſociété gagne à connoître des cœurs tels que le vôtre. Auſſi ces expreſſions ont-elles attendri ceux à qui je les ai montrées, & qui étoient capables d'aimer l'homme dans le grand roi. Il m'eſt revenu qu'elles avoient été juſqu'à M. de Maupertuis, & qu'il en étoit très-inquiété ; mais c'eſt, ſans doute, un ridicule qu'on lui prête, & il doit être charmé, par l'attachement que je lui connois pour V. M., qu'elle paroiſſe dans le public ne s'occuper de ſa querelle que comme il devroit peut-être s'en occuper lui-même, c'eſt-à-dire, s'en amuſer ; il donneroit, à ſa manière, la paix à ſon ennemi.

J'ai penſé qu'il étoit dans la reſpectueuſe confiance que j'ai vouée à V. M. de lui rendre compte de ma conduite, qui pourroit être interprétée auprès d'elle d'une manière à altérer ſes bontés pour moi, ce dont je ne me conſolerois jamais. Mes vues ſont droites, & toujours dirigées par mon attachement pour vous, Sire ! Ce motif doit auſſi, j'oſe le dire, engager V. M. à pardonner des fautes qu'un zèle trop vif pourroit me faire commettre. Mais ce qui ſert à faire connoître ſes qualités pour la ſociété, peut-il être un crime ?

V. M. ſe ſouvient donc encore du plaiſant panneau dans lequel elle me fit tomber un jour

ſur le chapitre des Allemands. Je ſuis ſi éloigné de diſputer la ſûreté de leur commerce, que je publie hautement & journellement que je n'ai jamais eu le plus petit chagrin par eux auprès de V. M. & qu'il ne m'en a été cauſé que par les François de la nation des beaux-eſprits, qui n'ont pu me pardonner de me conduire moins follement qu'eux. C'eſt exactement la ſeule eſpèce de peine que j'aie eue au ſervice de V. M. Tous les agrémens du pays que j'habite ne me dérobent point au ſouvenir des bontés de V. M. & aux ſentimens du plus tendre & du plus reſpectueux attachement qu'exige de ma part la manière dont elle daigne me les continuer. Ce n'eſt que la droiture de mon cœur qui peut me les mériter ; & j'oſe vous jurer, Sire, que ce cœur-là vous ſera toujours acquis & dévoué : daignez en permettre toujours & les aveux & les hommages.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

Du Roi.

Ce 29 juillet 1754.

J'Ai reçu votre lettre, mon bon Darget, après un tour que j'ai été faire en Franconie pour voir mes deux ſœurs. Maupertuis eſt ici de retour, & ce qu'il y a d'extraordinaire,

c'eſt qu'il n'a point encore été queſtion de Voltaire. Algarotti a pris la clef des champs; il s'établit à Veniſe où il épouſe une perſonne qui, dit-on, lui donne du bien. Voilà un grand dérangement dans la ſociété, & vous autres me faites faire maiſon neuve malgré moi. Si vous voyez Valori, faites-lui mes complimens.

Je m'en vais à préſent à Sans-Souci, où je prendrai les eaux tranquillement, ſans entendre parler ni des querelles des dévots, ni des repréſentations des parlemens, ni des envieuſes intrigues des beaux-eſprits. Adieu, mon bon Darget; je vous ſouhaite gaieté & repos, mais ſur-tout que vous piſſiez bien, car point de ſalut dans ce monde avec des caroncules dans l'urètre.

LETTRE XXVI.

De M. Darget.

Vincennes, ce 3 août 1754.

SIRE,

LA bonté de V. M. la porte à me ſouhaiter du repos & de la gaieté; je n'ai pas plus de celle-ci qu'à Potsdam, & j'y pourrois avoir plus de repos qu'en tout autre endroit du monde, ſi j'avois eu de la ſanté & point de fils. C'eſt à ces deux objets que j'ai ſacrifié le bonheur de ma vie, que mon attachement pour

vous, Sire, me faiſoit trouver à vos pieds, & que le ſouvenir de ces momens-là troublera toujours, au milieu même des agrémens que l'on peut goûter à Paris, ſi je réuniſſois jamais aſſez de fortune pour pouvoir me les procurer. Mais c'eſt ce dont j'ai grand lieu de douter, ſi la protection & l'appui de V. M. ne décident pas le miniſtère à faire quelque choſe pour moi. C'eſt où je mets mon eſpérance, & je me flatte toujours que V. M. qui a daigné me le promettre, ne ſe refuſera point à la réaliſer ſi l'occaſion vient à ſe préſenter.

M. de Voltaire eſt encore à Plombières, où ſes nièces ont été le voir; on ne ſait où il ira enſuite. Son ſéjour à l'abbaye de Senonne, avec le célèbre Dom Calmet, avoit fait débiter beaucoup de propos ridicules ſur ſa prétendue converſion. Mais il a envoyé quelques articles très-bien faits pour l'*Encyclopédie* à M. d'Alembert, & y a joint une lettre qui ne marque pas un homme ſubjugué par les préjugés.

C'eſt de V. M. que j'ai appris le mariage du comte Algarotti, elle perd en lui un homme fort agréable. S'il penſe comme moi, ce ſera avec grand regret qu'il a fait faire pour ſon compte maiſon neuve à V. M.; expreſſion qu'elle daigne employer ſi obligeamment elle-même.

La lettre que j'ai reçue de M. l'abbé de Prades m'a d'abord véritablement affligé, Sire,

dans la crainte où j'ai été que l'édition de vos Œuvres ne fût égarée ou perdue, ce qui ne pourroit qu'inquiéter vivement V. M. Mais quelle apparence qu'une édition entière ait disparu ? J'ai bien reconnu, par le petit format in-4° dont il est question, que V. M. a peut-être oublié qu'elle n'a fait tirer qu'un seul exemplaire de cette sorte pour sa petite bibliothèque de voyage ; tous les autres en grand papier ont été exactement renfermés au château à Berlin, dans l'imprimerie, suivant les renseignemens que j'en ai donnés en répondant à M. l'abbé de Prades, dans le moment que j'ai reçu sa lettre. Mon inquiétude cependant ne sera absolument calmée que lorsque je recevrai la confirmation de ma conjecture ; c'est une grace que j'attends de la bonté de V. M. Elle sait combien les peines d'esprit prennent sur un mélancolique tel que moi. Je souhaite bien vivement que les eaux qu'elle vient de prendre à Sans-Souci aient un effet salutaire ; le plus ardent de mes vœux sera rempli.

Je ne puis finir, Sire, sans oser dire à V. M. combien deux choses qu'elle vient de faire ici ont eu une approbation générale : c'est la nomination de M. le baron de Kniphausen pour son ministre, & le bienfait qu'elle accorde à M. d'Alembert. Je sais bien que l'opinion du vulgaire ne décide pas V. M. ; mais, comme disoit madame de Sévigné à propos du mariage

de ſon fils, c'eſt toujours quelque choſe quand le public eſt content. Puiſſiez-vous vivre longtemps, Sire, pour faire des heureux ou pour l'être! Le marquis de Valori eſt toujours plus ſenſible à l'honneur du ſouvenir de V. M. & ſe met bien ſincérement & reſpectueuſement à ſes pieds. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

De M. Darget.

Vincennes, ce 5 octobre 1754.

SIRE,

CE n'eſt que par V. M. que je puis eſpérer de la fortune & du bonheur; & l'occaſion eſt arrivée où je puis tenir l'une & l'autre de ſa bonté & de ſa protection; elle a daigné me le promettre, & j'y mets toute mon eſpérance.

M. de Sechelles qui a été nommé contrôleur-général des finances, & qui, en cette qualité, eſt ici le tribunal des graces ſolides & pécuniaires, conſerve pour V. M. tous les ſentimens qu'il a pris à Prague, où il a eu le bonheur d'en être connu perſonnellement; & je ſais qu'il ſaiſira avec empreſſement l'occaſion de faire des choſes qui ſoient agréables à V. M. Elle fera exactement ma fortune, ſi elle daigne m'accorder une lettre de recommandation pour ce miniſtre, dans laquelle elle veuille bien

l'inſtruire des bontés particulières dont elle m'honore, & de la ſatisfaction perſonnelle qu'elle reſſentira ſi M. de Sechelles veut bien me donner, à ſa conſidération, un intérêt avantageux, ſoit dans les ſous-fermes, ſoit dans quelques autres affaires de finances.

Cette grace, Sire, ſera victorieuſe pour moi, & je devrai à V. M. le bonheur de pouvoir vivre tranquillement & librement par-tout où je le voudrai, & affranchi de la tyrannie des emplois qui deviennent toujours difficiles & pénibles quand on a une ſanté auſſi dérangée que la mienne. Je prierai encore très-reſpectueuſement V. M. de prévenir M. le baron de Kniphauſen de la protection qu'elle daignera m'accorder en cette occaſion, afin qu'il ſoit autoriſé à en demander les effets à monſieur le contrôleur-général; & dans le cas où V. M. ne crût pas devoir écrire à M. de Sechelles, ce qu'elle a cependant eu la bonté de faire plus d'une fois pendant le temps que j'ai eu l'honneur d'être à ſon ſervice, j'oſe la ſupplier d'ordonner à M. le baron de Kniphauſen de me préſenter à ce miniſtre de ſa part, & de lui dire ce que j'oſe ſupplier V. M. de lui écrire, & qu'elle eût la bonté d'en parler au chevalier de la Touche. Mais, Sire, la lettre de V. M. ſeroit d'une toute autre importance pour moi; & c'eſt parce que cette grace eſt plus marquée, que j'oſe auſſi la lui demander avec plus d'inſ-

tance, & plus d'eſpérance de l'obtenir. Que V. M. me permette de lui rappeller qu'elle a fait, par ſa recommandation, la fortune du frère de M. de Maupertuis & de celui de M. de Chazot, qui n'avoient pas le bonheur d'être connus d'elle perſonnellement ; & qu'en me comblant de cette grace, V. M. daigne récompenſer un ancien ſerviteur qui lui eſt toujours dévoué, & des ſervices duquel elle a bien voulu paroître n'être pas mécontente. Cette recommandation, d'ailleurs, ne compromet point V. M., j'oſe le lui jurer ; il eſt d'uſage que ces intérêts ne s'accordent qu'à la protection la plus puiſſante.

Comme ces objets de finances ſe traitent au voyage de Fontainebleau, je déſirerois bien être à portée d'y aller préſenter la lettre que j'attends de la bonté de V. M. avec la plus reſpectueuſe confiance. Je ſuis, &c.

LETTRE XXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 octobre 1754.

J'Ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois, & je ſerai bien-aiſe de pouvoir contribuer quelque choſe à votre fortune. Pour cet effet je donnerai mes ordres à mon miniſtre à Paris, le baron de Kniphauſen, de vous pré-

ſenter à M. de Sechelles, & de vous recommander de ma part comme un ancien & bon ſujet, qui m'a ſervi avec zèle & attachement, & dont je ſouhaiterois avoir l'obligation d'un bon établiſſement dans ſa patrie audit miniſtre; je ne doute point que cela ne produiſe un bon effet, & je le ſouhaite d'autant plus, que je ſerai charmé de vous voir content & heureux.

LETTRE XXIX.

De M. Darget.

Ce 9 novembre 1754.

SIRE,

J'Attends de M. le baron de Kniphauſen l'exécution des ordres qu'il doit recevoir de V. M. ainſi qu'elle a daigné me l'annoncer par ſa lettre du 19 du mois dernier. Des bontés auſſi marquées doivent avoir pour moi l'effet le plus avantageux, & ſur-tout ſi V. M. veut bien en dire un mot à M. le chevalier de la Touche, afin qu'il écrive ici de conformité. Ma fortune ſera votre ouvrage, Sire, j'eſpère que vous ne l'abandonnerez pas, & que ſi cela eſt abſolument néceſſaire pour décider mon bien-être, V. M. daignera m'accorder une lettre directe pour M. de Sechelles. Elle connoît les hommes & elle ſait combien les choſes qui leur deviennent perſonnelles de la part d'un grand

roi

roi & d'un grand homme, ont droit de les intéreſſer. Je ne ſouhaite ce peu de fortune, Sire, que pour me procurer une liberté ſans laquelle il n'eſt point de vrai bonheur, & de laquelle je ne ferai uſage que pour aller porter quelquefois aux pieds de V. M. mes vœux, mon bonheur même, & ma reſpectueuſe reconnoiſſance. Cette eſpérance, Sire, eſt à la tête de tous mes projets, & j'oſe ſupplier V. M. de ne pas détruire une idée qui m'anime & qui me ſoutient.

Je connois le goût de V. M. pour les ouvrages de Lancret, & je joins ici un mémoire ſur dix tableaux de ce maître, dont j'ai déterminé un de mes amis à ſe défaire, s'ils peuvent plaire à V. M. Ce ſont, de l'aveu de tout le monde, les plus agréables qui ſoient ſortis de la main de ce peintre, tant pour la correction du deſſin que pour l'agrémeut des figures. Si V. M. trouve bon de me donner quelques ordres à ce ſujet, je les exécuterai avec la plus grande exactitude. Ces tableaux ſont en ſi bon état, même pour les bordures, qu'il n'y auroit plus qu'à les mettre en place à leur arrivée.

M. de Voltaire eſt toujours en Alſace avec madame Denis ſa nièce. On remettra cet hiver ſa *Rome ſauvée* ſur le théâtre; on attend, au retour de Fontainebleau, le *Triumvirat* de Crébillon, ſur le ſuccès duquel les avis ſont partagés. Les comédiens en ont la plus grande

opinion ; mais ce qui eſt vrai, Sire, & qui ne le peut être que dans ce pays-ci, c'eſt que toutes les loges étoient retenues pour les premières repréſentations de cette tragédie, avant que les rôles en fuſſent diſtribués. Je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 14 décembre 1754.

JE ne ſaurois faire pour vous ce que vous me demandez dans votre dernière lettre, je le crois d'ailleurs aſſez inutile, parce que M. de Sechelles verra bien aiſément que je m'intéreſſe pour vous, dès que vous ſerez préſenté par mon miniſtre.

Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne ſuis plus dans ce goût-là, ou plutôt j'en ai aſſez dans ce genre. J'achète à préſent volontiers des Rubens, des Van-Dyk, en un mot les tableaux des grands peintres, tant de l'école flamande que de l'école françoiſe. Si vous en ſavez quelqu'un à vendre, vous me ferez plaiſir de me l'indiquer. J'ai toujours les mêmes ſentimens pour vous, & vous devez être perſuadé que je vous rendrai ſervice dès que cela ſe pourra.

P. S. Ne vous étonnez point de la mauvaiſe écriture de cette lettre, j'ai un chat de la Sorbonne qui me ſert de ſecrétaire (l'abbé de Prades).

LETTRE XXXI.

De M. Darget.

Ce 24 décembre 1754.

SIRE,

J'Ai été préſenté à M. de Sechelles, & il a reçu comme il le devoit la reſpectable recommandation de V. M. J'eſpère qu'elle aura pour moi l'effet ſalutaire que j'ai tant lieu d'en attendre, ſur-tout ſi M. le baron de Kniphauſen la rappelle quelquefois à monſieur le contrôleur-général. C'eſt ce que j'oſe demander en grace à V. M. de vouloir bien lui recommander, & auſſi d'avoir la bonté extrême d'en dire un mot à M. de la Touche. Tout ce qui mène à la fortune, même médiocre, eſt ſi prodigieuſement couru dans ce pays-ci, qu'il n'y a exactement que la force de la protection qui puiſſe l'emporter ; & j'ai toutes les eſpérances du monde, Sire, qu'on ne refuſera pas à celle dont V. M. m'honore, les demandes modeſtes que je me propoſe de faire. Qu'il ſera heureux pour moi, Sire, dans les ſentimens qui m'attachent à V. M. de ne devoir mon aiſance qu'à ſon appui & à ſes bontés !

M. de Voltaire a été à Lyon au paſſage de M. le duc de Richelieu. Il a fait ſa cour à madame la M.... qui l'a reçu froidement. Il a été

accueilli foiblement des grands, craint des particuliers, & comblé d'éloges par le gros du public. On comptoit qu'il y attendroit le retour du duc de Richelieu, qui ſera le 10 janvier; mais le 10 de ce mois-ci, il eſt parti au moment qu'on s'y attendoit le moins, toujours accompagné de madame Denis, & il eſt allé s'établir au château de Prangin dans le pays de Vaux, domination de Berne, ſur le lac, & à ſix lieues de Genève; ce château, qui eſt fort beau, & dans la plus belle ſituation du monde, lui eſt prêté par le propriétaire; & l'on penſe à Lyon que ce motif d'économie n'a pas peu contribué au parti qu'il a pris; il a annoncé qu'il iroit prendre les bains d'Aix-la-Chapelle; on en doute. Il fait actuellement à Genève une nouvelle édition de l'*Hiſtoire univerſelle*, & l'on aſſure que la publication de la *Pucelle* ne tient preſqu'à rien. Il ne diſſimule à perſonne que ſon exil de ce pays-ci eſt éternel ſi cet ouvrage devient public. Il s'eſt amuſé à Lyon à faire jouer aux comédiens quelqués-unes de ſes tragédies; celle du *Triumvirat* de Crébillon, qui fut repréſentée hier pour la première fois, & avec un très-grand ſuccès, va lui porter un coup très-ſenſible; on dit qu'il a fait ſur le même canevas la *Mort de Cicéron*.

Le diſcours que M. d'Alembert prononça le 19 de ce mois, pour ſa réception à l'académie françoiſe, fut univerſellement applaudi, & bien

fait pour l'être ; il y parla de V. M. comme tout le monde en penſe.

Nous touchons, Sire, au renouvellement de l'année ; j'oſe me flatter que V. M. voudra bien me permettre, à cette occaſion, de lui renouveller les aſſurances de tous les vœux que je fais & ferai toute ma vie pour ſa ſanté. Ils ſont une ſuite de ma reſpectueuſe reconnoiſſance & de mon dévouement pour V. M.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

De M. Darget.

Ce 12 mars 1756.

SIRE,

LE ſieur Petit aura ſans doute envoyé à V. M. le catalogue des tableaux de M. Paſquier, ancien député du commerce de Normandie, & qui avoit une collection des mieux choiſies des différentes écoles ; ce cabinet doit être vendu inceſſamment. On y trouve ſur-tout la *Leda* du Corrège, du cabinet du régent, & que feu M. le duc d'Orléans fit pieuſement couper en quatre morceaux, qui furent heureuſement ſauvés du feu par Coypel, qui ne put cependant en garantir la tête ; il a rapproché ces morceaux, & la tête a été reſtituée par de Lien. Ce tableau, ſi beau par lui-même, & célèbre

par ſes aventures, ſera pouſſé, dit-on, juſqu'à vingt-cinq mille livres. Il a environ ſix pieds de haut ſur cinq de large ; il tiendroit bien magnifiquement ſa place dans la galerie que V. M. prépare.

M. de Voltaire s'eſt enfin décidé entre Genève & Rome ; il vient de faire acheter par Cramer ſon libraire, un bien de campagne fort beau & bien bâti ſur le lac de Genève, qu'il a payé 87,200 liv. Il en a avancé l'argent, & Cramer le lui a vendu à vie 40,000 francs. Il fait actuellement une édition complette en cinq volumes de ſon *Hiſtoire univerſelle*. Il paroît fixé à demeurer dans ce pays-là, ainſi que madame Denis ; ils y ont fait venir tous leurs meubles & tous leurs livres. Voilà des vers qu'il a fait ſur la ville de Lyon.

Il eſt vrai que Plutus eſt au rang de vos dieux,
Et ce n'eſt pas tant pis pour votre aimable ville ;
Il n'a point de plus bel aſyle.
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux ;
Il n'étoit autrefois que dieu de la richeſſe,
Vous en faites le dieu des arts :
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole & les eaux du Permeſſe.

M. de Fontenelle a été à la mort ; il en a rappellé, & malgré ſes quatre-vingt-dix-neuf ans, il dîne hors de chez lui tous les jours, comme il a fait toute ſa vie ; ſon eſprit eſt toujours gai, & il ne doit cet état qu'à la tranquil-

lité de ſon caractère ; il n'y a pas trois ans qu'il fit cet impromptu :

Heureux qui ne connoît que ce drôle immodeſte
Qui du ſexe eſt toujours vainqueur !
On ſait où le mettre de reſte ;
On ne ſait où placer ſon cœur.

Cela eſt ſi plaiſamment philoſopher à quatre-vingt-dix-neuf ans, que je me flatte que V. M. me pardonnera de lui parler de cette poliſſonnerie.

Les comédiens françois repréſentent avec ſuccès la tragédie de *Philoctète* de M. de Château-Brun, auteur des *Troyennes* que l'on donna il y a un an. Les caractères d'Ulyſſe & de Philoctète y ſont heureuſement rendus d'après Homère ; cet ouvrage eſt ſemé de vers bien faits & de maximes admirables. Un financier dit l'autre jour à propos de cette pièce : Cela eſt aſſez beau, mais j'aime encore mieux le *Sophocle* d'Euripide. Les plaiſans diſent que ce ſont les quatrains de Pibrac mis en action. Je n'ai point vu cette nouveauté, Sire ; je ſuis retenu ici par une humeur de goutte qui s'eſt réunie à mes autres incommodités. Ma triſte expérience me fait admirer, bien plus qu'autrefois encore, la tranquillité avec laquelle j'ai vu V. M. ſouffrir les douleurs de cette cruelle maladie. Puiſſe-t-elle en être préſervée pour long-temps ! cet hiver eſt bien long, & je crains toujours pour votre ſanté, Sire, l'eſpèce de ſolitude à la-

quelle vous vous condamnez pendant cette saiſon ; V. M. permettra bien à un ancien ſerviteur, toujours également & reſpectueuſement dévoué, de lui montrer à cet égard ſes alarmes & ſes vœux.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

De M. Darget.

Ce 8 juillet 1755.

SIRE,

PEndant que V. M. ſe promenoit en Hollande dans un incognito, qui a bien dû l'amuſer, mais que les gens qui ne connoiſſent pas tout ce que V. M. peut faire, n'imaginent jamais pouvoir marcher avec la royauté, j'étois à Liège, où j'ai conſulté les plus habiles médecins ſur mon état & ſur l'effet que je pouvois attendre des eaux de Spa ; ils m'ont annoncé que je ne pouvois en faire uſage qu'après deux mois ou ſix ſemaines au moins de remèdes & de régimes préparatoires ; qu'il falloit après boire de la Sauvenière pendant quatre ſemaines ; & comme tout cela ne pouvoit pas s'accorder avec le temps de mon congé, & l'état de mes finances ; que d'ailleurs, Sire, graces aux bontés infinies que vous avez daigné me marquer, la ſatisfaction & le mou-

vement que m'a occaſionnés ce voyage, m'a donné plus de ſanté que je n'en ai eu depuis bien long-temps ; j'ai pris mon parti de revenir tout doucement ici, puiſqu'auſſi-bien j'avois rempli ſi délicieuſement par mon cœur l'objet principal de ma courſe.

Je m'empreſſe, Sire, de me mettre de nouveau aux pieds de V. M., & de lui faire les plus reſpectueux, & s'il m'eſt permis de le dire, les plus tendres remercîmens de la manière dont elle a bien voulu me revoir. Quelle récompenſe, Sire, pour un dévouement auſſi vrai & auſſi ſincère que celui que j'ai voué à V. M., & dont j'oſe la ſupplier de voir toujours avec une égale bonté & les aveux & les hommages !

J'ai tout lieu d'eſpérer que la nouvelle démarche que M. le baron de Kniphauſen fera en ma faveur, & ſuivant vos ordres, Sire, auprès de M. de Sechelles, produira le plus heureux ſuccès, & je proteſte encore à V. M. que je ne déſire de fortune que pour pouvoir être en état d'aller de temps en temps lui montrer l'objet de ſes bienfaits, & prendre à ſes pieds de nouveaux motifs de l'aimer & de l'admirer. V. M. a bien voulu me le permettre & me le promettre en me congédiant à Wéſel, & je la conjure de ne jamais rappeller de cette grace.

Voilà, Sire, une Épître nouvelle de M. de

Voltaire ; je ſouhaiterois bien avoir le mérite de la nouveauté, en l'envoyant à V. M. Il y a des choſes charmantes, comme dans tout ce qui vient de lui ; il eſt dans la plus grande inquiétude ſur le ſort de ſa *Pucelle*, dont il court des copies dans le monde, & qu'il tremble qu'elle ne ſoit imprimée ; j'ai trouvé ici deux lettres de lui à cette occaſion. Il me dit dans une, avoir envoyé à V. M. le fils de Willelme qu'elle veut avoir pour ſon copiſte, & qu'il lui a payé ſon voyage ; enfin ſes lettres ſont toutes tendres & toutes bonnes, il croit avoir beſoin de moi.

J'ai vu à Liège un cabinet de tableaux, où il y en a deux ou trois qui mériteroient de paſſer dans la galerie de Sans-Souci ; j'ai prié qu'on m'en envoyât le catalogue, ſans dire l'uſage que j'en voulois faire. Je le ferai parvenir à V. M. ; & ſi ces tableaux peuvent lui convenir, j'ai là quelqu'un qui pourra à la vente, les acheter, avec la conduite que M. Metra met ici dans ces ſortes d'affaires.

J'ai déjà agi pour l'autre commiſſion que V. M. a eu la bonté de me donner, & elle peut être aſſurée qu'elle ſera faite le mieux qu'il ſera poſſible, à ſon entière ſatisfaction dont on eſt véritablement occupé, & auſſi à la manière de M. Metra.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXIV.

De M. Darget.

Vincennes, ce 22 août 1755.

SIRE,

J'Ai eu l'honneur d'écrire & de parler à V. M. de l'*Orphelin de la Chine*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire; on en donna, avant-hier 20, la première repréſentation, & voici la manière dont les meilleurs eſprits la jugent : L'expoſition de la pièce eſt admirable & l'intérêt ſi vif dès le premier acte, que s'il alloit par proportion en augmentant, on en ſuffoqueroit; les troiſième & quatrième ſont moins chauds; le cinquième, comme celui de la *Rome ſauvée*, un peu précipité; mais on s'accorde à convenir que l'ouvrage eſt écrit ſupérieurement, qu'il y a beaucoup de vers faiſant maximes, toutes priſes dans le ſujet; & de ces beautés de détail qui ſemblent n'appartenir qu'à Voltaire. Il y a cependant des longueurs que les chargés de procuration (M. d'Argental & autres) prennent ſur eux de retrancher pour la ſeconde repréſentation, mais ils n'oſent pas toucher aux vers qui devroient réunir ces lacunes, de façon qu'il y aura demain pluſieurs endroits de quatre vers tout de ſuite maſculins ou féminins : Gengis-Kan,

tyran, eſt un perſonnage dans le goût de celui du duc de Foix, qui a tant intéreſſé V. M.; le rôle de la princeſſe eſt inimitable, ainſi que la Clairon qui le joue.

Voilà, Sire, ce que l'on penſe aſſez univerſellement; il y avoit de la cabale parmi les comédiens pour des rôles demandés & refuſés; il y en a dans le public; mais tout a été obligé de céder aux applaudiſſemens de la plus nombreuſe & de la plus brillante aſſemblée.

Il y a ſur cet ouvrage une anecdote ſingulière & qui prouve bien la juſteſſe d'eſprit de l'auteur dans ces matières. A la lecture qui en fut faite chez M. d'Argental par quelques comédiens & des gens-de-lettres & de goût, on convint qu'il falloit néceſſairement changer le quatrième acte dont on fit ſur le champ l'arrangement, avant le départ du courier. L'auteur qui, de ſon côté, avoit fait les mêmes réflexions, envoya un quatrième acte changé d'après ces remarques, & comme ſi elles lui euſſent été communiquées. Marmontel revendique, dit-on, le canevas, comme étant celui de ſon *Egyptus*; on y trouve quelques ſituations priſes de *Polyeucte* & d'*Athalie*; mais quoi qu'il en ſoit, tout, juſqu'à préſent, diſparoît devant les beautés.

Un mal de gorge & des douleurs de rhumatiſme, qui me retiennent dans ma chambre depuis quinze jours, m'ont empêché de pro-

ſiter d'une place que j'avois dans une loge retenue il y a plus d'un mois pour cette première repréſentation. Le peu de ſanté que la ſatisfaction extrême & le mouvement de mon voyage à Wéſel m'avoient procuré, a été bientôt épuiſé ; & me voilà, Sire, retombé dans l'hypocondrie, qui eſt inſéparable d'un état de ſouffrance dans les ames qui n'ont pas autant de force que celle de V. M. ; mais la bonté de ſon cœur lui fait voir avec pitié dans les autres, ce que ſon héroïſme lui feroit dans l'occaſion, vaincre avec courage en elle-même ; je ſens, Sire, tout le beſoin que j'ai eu & que j'ai encore de cette bonté-là, & j'oſe en demander la continuation à V. M. comme un bienfait.

Monſieur le comte de Giſors tomba, il y a quelques jours à Metz, dans une pièce d'eau ; il s'y ſeroit noyé ſans un ſoldat du régiment des gardes Lorraines qui s'y jeta lui-même pour l'en retirer : c'eût été bien dommage qu'un homme qui, de l'aveu même de V. M., promet une auſſi belle carrière, eût péri auſſi malheureuſement.

La *Pucelle* court les rues en manuſcrit, il ne ſe peut pas qu'elle ne ſoit bientôt imprimée, l'auteur en montre une inquiétude qui diminuera beaucoup la joie du ſuccès de l'*Orphelin*.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXV.

De M. Darget.

Paris, novembre 1755.

SIRE,

J'Avois grand beſoin de la dernière lettre que M. l'abbé de Prades m'a fait l'honneur de m'écrire par l'ordre de V. M. ; j'avois la plus douloureuſe crainte de n'être plus dans le ſouvenir ni dans les bontés de V. M., & je m'en affligeois auſſi ſincérement que j'oſe lui dire que je fais l'aimer.

L'*Orphelin de la Chine* a perdu de ſon prix à l'impreſſion ; il y a des vers durs, d'autres que l'on trouve peu françois ; c'eſt au jeu de la Clairon que M. de Voltaire a dû les premiers ſuccès de cette tragédie. La *Pucelle* ſi peu chaſte, mais ſi long-temps cachée, eſt une débordée qui court aujourd'hui les rues ; on la propoſe dans les maiſons à deux louis; l'auteur en a envoyé à Thiriot une copie qu'il a fort châtiée, mais qui n'eſt pas la bonne, celle de V. M.; les triſtes voiles de la décence ne vont pas à cette belle-là.

On aſſure que M. le duc de Nivernois partira à la fin du mois; V. M. connoît ſon eſprit par pluſieurs de ſes ouvrages ; elle aimera ſa ſageſſe & ſa modeſtie, qui, dit-on, va quelque-

fois jusqu'à la timidité; mais V. M. sait que le mérite & la plus haute naissance n'en affranchissent pas toujours, & elle réunit trop bien d'ailleurs tout ce qui peut en donner pour n'être pas disposée à l'excuser.

J'ai vu, Sire, par les nouvelles publiques, tout ce que votre V. M. vient de faire d'agréable & de brillant dans les fêtes de Charlottenbourg; il me semble la voir retourner après délicieusement dans sa retraite de Potsdam. Ces choses-là m'affectent plus que toute autre lecture; je me place avec grand plaisir en des lieux où je vis si souvent en idée, & que je mets toujours dans mes espérances de revoir encore. Il ne faut pas moins que ces ressources de mon imagination, Sire, pour m'en imposer sur les réalités que j'éprouve. L'arrangement général qui vient d'être fait dans les finances éloigne pour long-temps peut-être l'effet des promesses de M. de Sechelles; & ma mauvaise santé rend mes besoins pressans; daignez me renouveller votre puissante protection, Sire, je vous en conjure; un mot de V. M. à M. de Sechelles en ma faveur, le décideroit à me donner un intérêt dans la ferme des postes qui va se renouveller; mais si V. M. ne croit pas devoir lui en écrire directement, ce qui seroit décisif, qu'elle veuille bien en marquer quelque chose à M. le maréchal de Belle-Isle, en écrire encore à M. le

baron de Kniphauſen, & enfin en parler avec le ton de l'intérêt & de la bonté à M. le duc de Nivernois. Ce n'eſt qu'en tremblant que je demande cette grace à V. M.; mais c'eſt à ſon bon cœur que j'en appelle ; elle daignera ſe prêter à aſſurer ma fortune & celle de mon fils par un mot qui, j'oſe le lui dire, ne la compromettra pas ; je l'eſpère de votre bonté infinie pour moi, Sire, mais l'inſtant eſt preſſant ; ce renouvellement des poſtes ſe fera dans le courant de cette année, & il m'eſt de la plus grande importance de n'être pas prévenu. Si je manque cette affaire, qui eſt ſûre, tranquille, & la ſeule peut-être qui me convienne, toutes mes eſpérances ſeront reculées au point d'être preſque détruites. Si je ne ſuis pas aſſez heureux pour que V. M. m'accorde cette grace, que je ne ſois pas au moins aſſez à plaindre, pour qu'elle ne me pardonne point d'avoir oſé la lui demander.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 1 décembre 1755.

JE voudrois pouvoir faire pour vous ce que vous me demandez ; mais vous auriez dû vous appercevoir que je ne pouvois pas parler de cette

cette affaire au duc de Nivernois, & que le maréchal de Belle-Isle seroit bien surpris, s'il recevoit une de mes lettres, où au-lieu de militaire, je lui parlasse de la ferme des postes. Vous savez d'ailleurs que je ne souffre pas que personne se mêle de l'administration intérieure de mes états; je suis trop juste pour demander aux autres ce que je ne trouverois pas bon qu'ils me demandassent. Les services que vous m'avez rendus peuvent vous autoriser à me demander des graces dans mon propre pays; mais dès-lors que je ne puis vous récompenser moi-même, il seroit, je crois, indécent, que je vouluſſe que d'autres le fissent. Demandez quelque chose qui dépende immédiatement de moi, & vous verrez que je n'oublie jamais ceux qui m'ont été attachés & que j'ai aimés.

LETTRE XXXVII.

De M. Darget.

Paris, ce 21 novembre 1755.

SIRE,

ON m'a remis un mémoire qui m'a paru assez important pour devoir être mis sous les yeux de V. M.; la manufacture de savon, dont il y est question, pourroit faire un objet intéressant pour les états de V. M. où je crois qu'il ne s'en fabrique pas. Si le projet que l'on propose

avoit votre agrément, Sire, je mettrois les intéreſſés ici vis-à-vis du miniſtre de V. M. pour diſcuter leurs intérêts & ceux de ſes ſujets.

Je joins encore ici, Sire, la deſcription de ſix tableaux qui m'ont été propoſés, & qui ſont des chef-d'œuvres dans leur genre ; ſi V. M. penſoit qu'ils puſſent lui plaire, je les ferois voir à M. le baron de Kniphauſen, qui pourroit s'ajuſter ſur le prix avec le propriétaire, qui juſques-là ne veut pas être connu. Malgré la perfection de l'ouvrage, je crains que les ſujets ne ſoient pas du goût de V. M., qui d'ailleurs ne m'a pas paru faire grand cas de la mignature.

La *Pucelle* eſt imprimée à Liège ; on en a déjà des exemplaires ici arrivés très-clandeſtinement ; l'édition n'eſt pas belle, & eſt remplie de fautes auſſi bien que les copies manuſcrites qui fourmillent dans le public. V. M. trouvera le duc de Nivernois très-inſtruit ſur toutes les anecdotes de notre littérature. Il eſt déjà entré ici, ainſi que M. le maréchal de Belle-Isle & madame de Pompadour, dans mes intérêts, ſur la ſeule réputation que j'ai d'être un ancien ſerviteur de V. M., auquel elle veut bien quelquefois penſer encore. Que ne dois-je pas eſpérer, Sire, quand vous daignerez faire connoître à M. de Nivernois que je ſuis aſſez heureux en effet, pour avoir encore

quelque part dans le ſouvenir de V. M. ; la ſuppreſſion des ſous-fermes a rendu les moyens de fortune ſi difficiles, qu'il n'y a que le poids de la protection qui puiſſe aſſurer des ſuccès. Celle dont m'honore V. M. fait ma ſeule eſpérance, & j'oſe lui en demander la continuation & les effets avec la reſpectueuſe confiance dont elle a bien voulu me permettre l'uſage.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 décembre 1755.

JE ne doute pas que les mignatures dont vous me parlez ne ſoient très-belles ; elles ſont, je l'avoue, d'après les deſſins d'un grand maître ; mais je n'aime pas ce genre-là, & vous ſavez que je ne l'ai jamais aimé. Quant aux entrepreneurs de la manufacture de ſavon, ils ſont abſolument inutiles dans mes états ; on y fait du ſavon dans toutes les villes, il y eſt à très-bon marché, & vous devez vous rappeller qu'on blanchiſſoit très-bien votre linge. Je ne vous en ſais pas moins bon gré du zèle que vous ne ceſſez de me témoigner, & ſoyez aſſuré que je ſerai toujours charmé, lorſque les circonſtances me le permettront, de vous donner des marques de ma bienveillance.

LETTRE XXXIX.

De M. Darget.

Paris, ce 6 février 1756.

IL paroît ici, mais fort myſtérieuſement encore, deux ouvrages qui ſont également recherchés; l'un eſt un poëme, intitulé: *Le Plaiſir*, que l'on donne à M. le duc de Nivernois, que je n'ai pas lu, & qui répond, dit-on, à la délicateſſe de ſon goût & de ſon eſprit, que V. M. ſi bon juge dans cette partie, eſt à préſent à même d'apprécier. L'autre ouvrage eſt de M. de Voltaire; c'eſt un poëme en quatre chants, ſur la religion naturelle, & qui ne laiſſe rien à déſirer, ni pour la juſteſſe des idées, ni pour la bonté de la poéſie: c'eſt enfin, de l'aveu des connoiſſeurs, le morceau le plus complétement beau qui ſoit ſorti de ſa plume. Comme il eſt dédié à V. M. & qu'elle y eſt citée plus d'une fois à propos des principes qui y ſont établis, je ne doute point que l'auteur ne l'ait envoyé à V. M. Cet ouvrage n'eſt point imprimé; il n'eſt pas même poſſible d'en avoir de copie.

Je n'oſe parler à V. M. du ſujet qui fait en ce moment l'entretien de toute l'Europe. Tout ce qu'il laiſſe enviſager, me pénètre plus que je ne pourrois l'exprimer. Ma deſtinée, Sire, m'a fait deux patries; je ſuis né citoyen zélé

de l'une ; la reconnoiſſance m'attache éternellement à l'autre ; & je trouvois une ſatisfaction infinie à pouvoir former des vœux qui étoient toujours réunis dans leur objet. L'époque qui pourroit les ſéparer, ne ſortira jamais de ma mémoire, & m'intéreſſera toujours le plus ſenſiblement. Je ſupplie V.M. de permettre cet aveu au dévouement ſi ſincère & ſi durable qu'elle me connoît pour elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XL.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 février 1756.

J'Ai reçu vos deux lettres, datées toutes les deux du même jour & contenant les mêmes choſes, à l'exception d'une, où vous me faites part de vos alarmes ſur la convention de Londres ; mais je ſuis ſurpris qu'un homme comme vous, accoutumé aux affaires, ait pris pour des faits vrais, des diſcours & des raiſonnemens du peuple. Soyez tranquille, ma convention ne trouble en rien la bonne harmonie avec laquelle j'ai vécu juſqu'ici avec la France, & vous pouvez faire, en toute ſûreté, des vœux pour ma proſpérité, ſans trahir les intérêts de votre patrie. Je vous remercie au reſte de l'attachement que vous ne ceſſez de me témoi-

gner. Piſſez à votre aiſe, mon pauvre Darget, & ne craignez rien pour l'Europe.

LETTRE XLI.

De M. Darget.

Ce 2 mars 1756.

SIRE,

SI jamais j'ai reçu une marque de la bonté infinie de V. M., c'eſt aſſurément dans la manière dont elle daigne me pardonner les deux lettres qu'elle a reçu de moi le même jour, & contenant les mêmes détails de littérature. Je ne puis juſtifier cette apparence d'étourderie, ſi éloignée de mon reſpect pour V. M., qu'en lui diſant la vérité avec cette franchiſe qu'elle aime, & que je lui ai vouée.

Mes alarmes, Sire, ſur la convention de Londres, étoient puiſées dans des ſources plus pures & plus importantes que les propos du peuple; & comme j'envoie cette lettre à Berlin d'une manière ſûre, j'oſerai dire à V. M. qu'il n'y a point d'efforts que les ennemis communs de la France & de V. M. n'aient faits dans cette occaſion, pour ſéparer abſolument des intérêts qui ſont ſi bien faits pour être réunis; & qu'il n'y a point auſſi de moyen de ſéduction que l'on n'ait cherché à employer pour déterminer les eſprits.

Ce n'étoit point dans le fond de l'objet, Sire, que ces mêmes ennemis puiſoient leurs dangereux argumens. On convient aſſez univerſellement que V. M. a fait ce que ſes intérêts exigeoient, ſans doute pour le moment préſent, en maintenant en Allemagne une tranquillité qui peut ſi bien ſervir à celle de l'Europe, au moins pour la guerre de terre. C'eſt ſur la forme que l'on s'eſt efforcé d'aigrir les eſprits, & il n'y a point, encore une fois, de propos que les ennemis communs, ou ceux qui tiennent à leurs intérêts, ne ſe ſoient permis, pour couvrir du vernis le plus dangereux le myſtère que V. M. a penſé devoir obſerver dans cette occaſion avec notre cour.

C'eſt dans le fort de ces mouvemens, & pénétré des conſéquences que j'en voyois tirer par les perſonnes même les plus attachées ici aux intérêts de V. M., que j'oſai lui écrire le 6 du mois dernier à mon retour de Verſailles ; mais, comme je ſentois bien qu'il pouvoit ne pas me convenir de mettre de pareils objets ſous les yeux de V. M., j'envoyai à M. le baron de Kniphauſen mes deux lettres marquées différemment, en lui obſervant ce que j'oſois mander à V. M. ſur la circonſtance préſente, & que quelque riſque que je puſſe courir vis-à-vis d'elle, en prenant cette liberté, mon zèle m'y faiſoit livrer, s'il penſoit qu'il fût eſſentiel aux intérêts communs, que V. M. fût infor-

mée, même par d'autres que par lui, des impreſſions de notre cour dans ce moment-là. Ce miniſtre ſait mieux qu'un autre, Sire, juſqu'où, ſans manquer à mon pays, je porte l'étendue de mes ſentimens pour V. M. J'avois marqué ces lettres différemment, afin qu'il jugeât lui même, d'après ſes propres réflexions, laquelle devoit être envoyée, & qu'il brûlât l'autre. C'eſt ſans doute par un mal-entendu de celui qui a fait le paquet, que toutes les deux ſont parvenues à V. M. Elle eſt inſtruite à préſent de la vérité d'un objet qui a dû lui paroître ſi ridicule, qu'il ne falloit pas moins qu'elle pour l'excuſer. Permettez-moi, Sire, d'attribuer ce nouveau témoignage de votre bonté à la connoiſſance que V. M. a du fond de mon cœur pour elle; je lui demande en grace de me juger toujours d'après ce principe qui ne variera jamais; & je ſupplie V. M. de me raſſurer ſur la crainte où je ſuis, que ma liberté dans cette occaſion ne lui ait déplu. Elle eſt inſtruite à préſent qu'elle n'a point été occaſionnée par une prévention qui ſeroit ridiculement avantageuſe de ma part, mais uniquement par mon zèle & mon attachement pour V. M. & pour ma patrie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 23 mars 1756.

J'Ai reconnu avec grand plaiſir par votre lettre du 2 de ce mois, les ſentimens de zèle & d'attachement que vous m'avez témoignés, & l'empreſſement que vous conſervez à m'en donner des marques convaincantes. Les choſes ſingulières que vous y avez touchées ont trop de rapport à mes intérêts pour ne pas vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'en inſtruire. Il n'y a nulle faute commiſe dans l'envoi de vos deux lettres, elles m'ont également fait plaiſir. Soyez aſſuré de ma façon de penſer pour tout ce qui vous intéreſſe, qui ne ſera jamais ſuſceptible de changement.

J'ai aſſez d'ennemis, mon bon Darget, mais je ne les crains pas. Piſſez bien, cela vaut mieux que tous les royaumes du monde.

LETTRE XLIII.

Du Roi.

Berlin, ce 2 avril 1763.

JE vous remercie de la part que vous prenez à la paix conclue en dernier lieu. Les vœux que vous me préfentez à cette occaſion ſont le langage de votre cœur, & vous pouvez vous tenir aſſuré que j'y ſuis ſenſible, &c.

LETTRE XLIV.

Du Roi.

Berlin, ce 7 janvier 1768.

J'Ai reçu votre lettre : je vous remercie des vœux que vous faites pour moi, & que je crois ſincères. Je ſouhaite que vous vous portiez bien, que votre vue ſe conſerve. Si vos dents tombent, les miennes éprouvent le même ſort. Tout ce qui exiſte eſt ſujet aux changemens, ainſi vous devez prendre votre parti. La vie, mon bon Darget, eſt une f.... choſe quand on devient vieux ; ou il faut ſe réſoudre à périr tout de ſuite, ou à ſe voir mourir en détail. Mais indépendamment de cela, il y a une manière d'être heureux ; il faut ſe rajeunir idéalement, faire abſtraction de ſon corps, & con-

ſerver une gaieté d'eſprit juſqu'à la fin de la pièce, & ſemer de fleurs les derniers pas de ſa carrière : c'eſt ce que je vous ſouhaite.

LETTRE XLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 ſeptembre 1771.

C'Eſt avec plaiſir que je défère à la permiſſion que vous me demandez par votre lettre du 16 août dernier, pour votre fils, de pouvoir ſe préſenter à moi pendant le ſéjour qu'il compte de faire dans mes états. Connoiſſant le père, je ſerai également bien-aiſe de voir le fils ; de ſorte que vous n'aurez qu'à me l'adreſſer.

SN
611676

TABLE DES MATIÈRES.

Éloge de Monsieur Jordan, par Fréderic II. Page 5

Correspondance de Fréderic II avec Monsieur Jordan. 17

Correspondance de Fréderic II avec Monsieur Darget. 232